THEATRE ET POESIES FUGITIVES DE J.N F.OIS COLLIN D'HARLEVILLE




PERRIN
Ministre



THÉATRE

ET

POÉSIES FUGITIVES.

THÉATRE
ET
POÉSIES FUGITIVES
DE

Jn.-Fois. COLLIN D'HARLEVILLE,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur.

TOME QUATRIÈME.



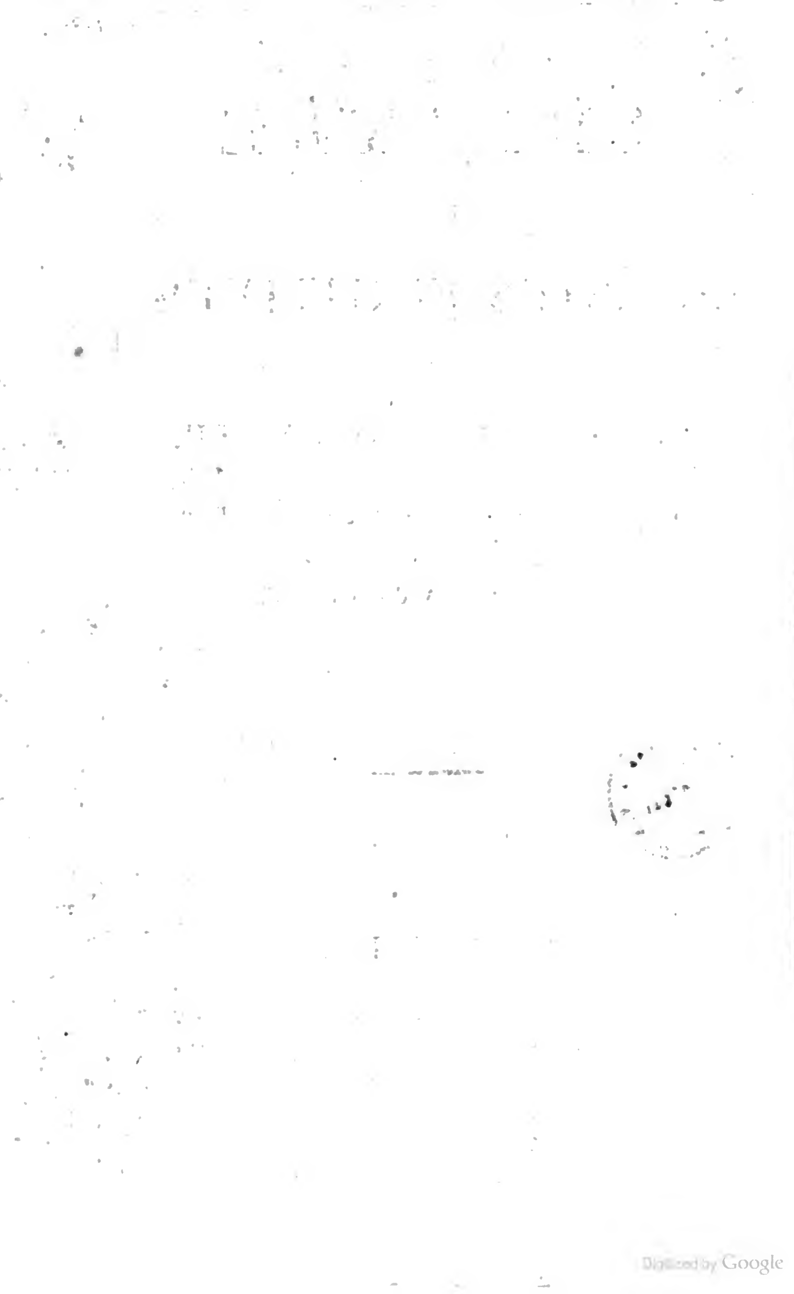




A PARIS,

Chez DUMINIL-LESUEUR, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 78.

1805.



POÉSIES FUGITIVES.


Perrin

APOLLON ET LES MUSES,

PIÈCE ALLÉGORIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

REÇUE AU THÉATRE FRANÇAIS *.

* Je mets cette pièce au nombre des *Poésies Fugitives*, parce que d'abord c'est bien peu de chose : et puis, elle n'a que trop mérité le titre de *Fugitive*.

Elle a cependant été tout près d'être jouée, après la paix de Lunéville. Des circonstances moins favorables m'engagèrent à en suspendre la représentation, et à attendre la paix générale. Puissent *Apollon* et les *Muses* paroître bientôt sur la Scène ! je le désire moins comme Auteur, que comme bon Français.

PERSONNAGES.

APOLLON.
MELPOMÈNE.
THALIE.
POLYMNIE.
ÉRATO.
EUTERPE.
MOMUS.

La Scène est sur le Théâtre Français.

APOLLON ET LES MUSES,

PIÈCE ALLÉGORIQUE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES.

SCÈNE PREMIÈRE.

MELPOMÈNE, THALIE (*avec leurs attributs.*)

(N. B. *Elles entrent chacune du côté du Théâtre.*)

MELPOMÈNE.

Me trompez-vous, mes yeux? ne vois-je pas Thalie?
Grands Dieux!

THALIE.

Sans invoquer les Dieux,
Je suis surprise aussi de vous voir en ces lieux:
Par quel hasard, je vous supplie?

MELPOMÈNE.

Seroit-ce donc toujours le Sort qui nous rassemble?
Et ne nous voit-on point, ici, marcher ensemble?

THALIE.

D'accord: mais j'aime mieux, si vous le permettez,
M'y montrer seule, eh! oui, le lendemain, la veille,...
Voyez-vous? quand vous affectez
De m'appeler auprès de votre grand Corneille,
Je marche à votre suite, et non à vos côtés.

MELPOMÈNE.

Eh! mais...

THALIE (*gravement.*)

Puis-je savoir, auguste Melpomène,
Quel motif ici vous amène?

MELPOMÈNE.

Moi, ma sœur?...

(*A part.*)

Ah! tenons-le enfermé dans mon sein.

(*Haut.*)

Vous-même, quel dessein en ces lieux ?...

THALIE.

Quel dessein,
Dites-vous ?

MELPOMÈNE.

Oui.

THALIE.

Je viens...

(*A part.*)

Il faut user d'adresse.

MELPOMÈNE.

Parlez.

THALIE.

Eh mais... je viens... par curiosité,
Comme autrefois nous descendions en Grèce,
Visiter ce pays charmant et si vanté!...

MELPOMÈNE.

J'ai voulu voir la France, et cette noble scène,
Où tout un peuple honore et chérit Melpomène,
Et se plaît à nourrir de sublimes douleurs,
Où j'ai, quoique de loin, fait couler tant de pleurs!

THALIE.

J'ai voulu voir Paris, et ce joyeux Théâtre,
Où le Français, de mes jeux idolâtre,
Aime à venir oublier ses malheurs,
Où Thalie, en un mot, avec son air folâtre,
Tout *en riant*, sait *châtier les mœurs* (1).

MELPOMÈNE (*parcourant le théâtre.*)

Le voilà donc, ce Temple où je suis adorée!
De Corneille par moi la grande âme inspirée,
Ici, de son génie a rempli l'univers :
C'est ici que Racine a soupiré ses vers,
Que Crébillon parut, terrible; et que Voltaire
Remplaça presque seul Apollon sur la terre.

THALIE.

Ces noms sont beaux : pour moi, je pourrois vous citer
De comiques auteurs une famille entière :
Je me contenterai de vous nommer Molière,
Lui seul, et que long-temps il faudra regretter.
(*Du ton de sa sœur.*)
C'est lui, qui de ses mains nous éleva ce Temple.

MELPOMÈNE.

Avec ravissement, ma sœur, je le contemple.
J'en agrandis l'enceinte : ô sublime Baron!
O Brizard! ô Lekain! Duménil et Clairon,
Qu'êtes-vous devenus?

THALIE.

Aimable Dangeville!
Doligni, Bellecourt! et toi, charmant Préville!...

(1) *Castigat ridendo mores.*

MELPOMÈNE.

Et toi! que, jeune encor, je me vis enlevé!...

THALIE.

Jusqu'au dernier soupir, toi que j'ai conservé.

MELPOMÈNE.

O! Molé!

THALIE.

Cher Molé! — Du moins, auguste amie,
Nous voici donc d'accord une fois en la vie.
Mais au fait : vous voulez dissimuler en vain :
Moi, je lis dans les yeux, et dans le cœur humain.
Dites-moi vos secrets : au fond, je suis prudente;
Puis, à mon tour, je vous dirai les miens.

MELPOMÈNE (*avec mystère, et d'un air solennel.*)

Puisque vous l'exigez, apprenez que je viens...

THALIE.

Vous me prenez, je vois, pour une confidente :
Est-ce un songe, qu'ici vous m'allez soupirer?

MELPOMÈNE (*avec impatience.*)

Prêtez-donc à ma voix une oreille attentive.
J'ai quitté le Permesse et sa féconde rive,
Pour voir mes fils nouveaux, et pour leur inspirer
Des chants, de nobles chants dignes de célébrer
La Paix...

THALIE (*vivement.*)

Nous y voilà. Même dessein m'appelle.

MELPOMÈNE.

Eh! quoi?

THALIE.

J'ai, comme vous, appris cette nouvelle,

Et j'accours.

MELPOMÈNE.

Vous venez dans le hardi projet?...

THALIE.

Mais sans doute : un pareil sujet
En vaut la peine; eh oui, Mars revient de la Thrace :
La première, au passage, il faut que je l'embrasse.
Je prétends inspirer aussi mes favoris :
La verve comique a son prix.

MELPOMÈNE.

Vous aspirez... qui? vous, Thalie! ô ciel! qu'entends-je?

THALIE.

Moi-même; qu'a cela d'étrange?

MELPOMÈNE.

Vous oseriez prétendre à célébrer la Paix?

THALIE.

Oui : je puis bien entonner sa louange,
Comme je ressens ses bienfaits.

MELPOMÈNE.

Cette Paix est le fruit de dix ans de victoires;
Le sais-tu?

THALIE.

Soit.

MELPOMÈNE.

Hé bien, tous ces exploits nouveaux,
Qui des siècles passés effacent les histoires,
Ce mépris de la mort, qui seul fait les héros,
Ce dévoûment sublime...

THALIE.

Oh! voilà vos grands mots!

Pour moi, sans affecter le style de Pindare,
Style fort beau, mais qui par fois égare,
Je dirai simplement ce que la France a fait,
Et pourrai bien produire autant d'effet.

MELPOMÈNE.

O Sophocle! Eschyle! Euripide!...
Ménandre et ses pareils vous disputent le pas!

THALIE.

Assurément, et pourquoi pas?

MELPOMÈNE.

Pourras-tu, d'un style rapide,
Suivre en sa course une armée intrépide
De périls en périls, de combats en combats...?

THALIE.

La suivre? oh! non : ce n'est pas mon affaire.
Je ne me charge point, moi, de chanter la guerre :
J'attends les Guerriers au retour.
Mars a, pendant dix ans, épouvanté la Terre;
Tout ce temps-là, j'ai su me taire.
Il fait la Paix; alors, je parle, et c'est mon tour.

MELPOMÈNE.

Je vous trouve bien vaine et bien audacieuse.

THALIE.

Je pourrois vous nommer superbe, ambitieuse:
Ce n'est pas d'aujourd'hui.

MELPOMÈNE.

Craignez...

THALIE.

Je ne crains rien.
Devant vous, moi, que je recule?
Vos cris, votre poignard, vous le savez trop bien,

Ne valent pas...

MELPOMÈNE.

Eh! quoi?

THALIE.

L'arme du ridicule.

MELPOMÈNE.

Le ridicule? ô ciel! une sœur!

THALIE.

Que d'hélas!

Momus!...

SCÈNE II.

MELPOMÈNE, THALIE, MOMUS.

MOMUS (*sa marotte à la main.*)

Qu'entends-je! à ces cris, ces éclats,
J'ai cru, moi, qu'on jouoit ici la Tragédie.

THALIE.

Mais..., quelque chose d'approchant:
C'est une espèce..., là, de Tragi-Comédie.

MOMUS.

Si j'étois un Dieu plus méchant,
Ce seroit bien matière à quelque Parodie.

THALIE.

Hai... hai... seigneur Momus, vous n'êtes pas trop bon:
On connoît votre raillerie,
Mordante même!

MOMUS.

Soit. Si je plais, j'ai raison.

Mais apprenez-moi, je vous prie,
Le sujet...

THALIE.

Ce sujet est plaisant, entre nous,
Et digne, en vérité, d'un juge tel que vous :
Votre Marotte ici peut servir de balance.

MOMUS.

Ah! ah! comment?...

MELPOMÈNE.

On veut me réduire au silence.

THALIE.

Oh! non, ma sœur.

MELPOMÈNE.

Thalie ose me disputer,
Partager avec moi l'honneur de présenter
Le Laurier et l'Olive...

THALIE.

Ou plutôt, sans emphase;
(Car ma sœur va se perdre en sa pompeuse phrase)
Je voudrois en vers doux, doux comme le repos,
Célébrer cette Paix si chère, et tant promise,
Qu'après dix ans de combats et de maux,
La France goûte enfin, et que Mars a conquise :
Melpomène veut seule essayer l'entreprise :
Voilà notre affaire, en deux mots.

MOMUS.

J'entends : à ce débat je ne m'attendois guère :
C'est à propos de Paix, que vous êtes en guerre !

THALIE.

Justement : à cette heure, entre nous décidez.

MELPOMÈNE.

Décider entre nous ? lui ! Momus ! à quel titre ?

MOMUS.

De votre sort, souvent, la critique est l'arbitre.
Sur ce théâtre, ainsi, toutes deux descendez ?

THALIE.

Vous y descendez bien, vous-même.

MOMUS.

Oh! de la Terre,
Moi, je prends souvent le chemin.
A chaque nouveauté, je me place au Parterre :
J'écoute ; et censeur salutaire,
Je critique le lendemain.

THALIE.

Je ne le sais que trop.

MOMUS.

Vous ici! quel mystère ?

MELPOMÈNE.

Lorsque Bellone et Mars sont venus ici-bas
Répandre la terreur; après tant de combats,
Lorsque la Paix devient le prix de leur courage,
C'est aux Muses, je crois, d'accourir sur leurs pas,
Et de couronner leur ouvrage.

MOMUS.

Mais il faudroit ensemble être un peu mieux, d'abord.
Il seroit fort aisé de vous mettre d'accord.

MELPOMÈNE.

N'attendez rien de moi qui puisse compromettre...

THALIE.

Vous compromettre ! avec moi ? justes Dieux !

MOMUS.

Thalie est votre sœur, et surtout en ces lieux.
Si votre dignité vouloit me le permettre,
De vous concilier j'imagine un moyen.

THALIE.

Cela vaudroit mieux, j'en convien.

MOMUS.

Sans doute : associez vos talens, vos génies :
Chacune de vous a le sien.
Le sujet est fort beau : vous le traiterez bien,
Pourvu que vous soyiez unies.

THALIE.

C'est là tout mon désir.

MELPOMÈNE.

Et quel est ?...

MOMUS.

Écoutez.

Il s'ouvre à votre verve un champ illustre et vaste,
Mais qui, vu de divers côtés,
Peut vous offrir le plus piquant contraste.
Vous, noble Melpomène, avec pompe et fierté,
Chantez les combats et la gloire,
L'audace, l'énergie et l'intrépidité,
Proclamez enfin la victoire,
Et dévouez cent noms à l'Immortalité.

Et vous, ô piquante Thialie!
Avec cet abandon charmant,
Cet air de grâce et d'enjoûment,
Qui vous est naturel, tracez-nous la saillie,
La verve, la gaîté, cette aimable folie,
Qui dans le cœur de ces guerriers Français
Au vrai courage, à la bonté s'allie.
Sur un ton différent, avec même succès,
Melpomène aura peint la Guerre, et vous la Paix.

THALIE.

Mais ce partage est assez drôle.
Oui, vraiment notre emploi, dès lors, seroit distinct;
Et chacune de nous, fidèle à son instinct,
Pourroit ainsi jouer son rôle.
Qu'en dites-vous, ma sœur?

MELPOMÈNE.

Je ne m'en défends pas.
Cet avis semble éclos du cerveau de Minerve.
J'y souscris volontiers, Momus; je me réserve
De tracer ces hauts faits, de chanter ces grands noms.
Je peindrai Mars et ses fiers compagnons,
Avides de périls, et de leur sang prodigues,
Souffrant la faim, la soif, et de longues fatigues,
Bravant glaces, torrens, et d'immenses déserts,
Escaladant les Monts, et traversant les Mers,
Vainqueurs... qui peut compter leurs succès innombrables?
Même au sein des revers puisant un feu nouveau,
Se relevant plus grands, plus terribles...

MOMUS.

Bravo!
Melpomène, bravo!

MELPOMÈNE.

D'autant plus admirables,
Qu'ils avoient à combattre, outre mille hasards,
Vingt peuples, qui sur eux fondoient de toutes parts,
Braves, et commandés par des chefs redoutables,
Surtout par ce Héros, digne fils des Césars,
Vaillant, mais sage et doux, généreux et sensible,
Fameux par tant d'exploits, et peut-être invincible,
Si l'on pouvoit long-temps le disputer à Mars!...
Mais je peindrai surtout ce Dieu de la Victoire,
Au-dessus des dangers, au-dessus des revers,
Suffisant presque seul aux Filles de Mémoire,
Pouvant tout conquérir, et mettant plus de gloire
A pacifier l'univers.

THALIE.

Fort bien, ma sœur : pour moi... je vous laisserai dire;
Mais lorsque vous aurez fini,
Je parlerai, d'un ton naïf et tout uni :
Je peindrai la gaîté, le rire
Du brave et généreux Soldat,
Même alors qu'il marche au combat.
Je conterai comment... (on a peine à le croire,
Mais Clio me l'a dit) à travers les boulets,
Voloient, de rang en rang, bons mots, joyeux couplets,
Ces couplets qui les ont menés à la victoire.
Enfin le soir... ah! celui d'un beau jour,
Le soir de la bataille, on verra sous la tente,
Toute une armée en joie, et qui rit, boit et chante
Son Général, la France, et la Guerre et l'Amour.

MOMUS.

Ma foi, ce tableau-là m'enchante.

THALIE.

THALIE.

Sur leur passage, à leur retour,
Quels doux transports, et quels chants d'allégresse!
Toute la France est dans l'ivresse.
Rendus à leur pays, rentrés dans leurs foyers,
On verra ces heureux Guerriers,
Qu'entourent mère, sœurs, amis, fidèle amante;
Et, ce qui rend la fête encore plus charmante,
Ils courent tous, le soir, au Théâtre Français,
Pour entendre bénir et célébrer la Paix.

MOMUS.

C'est cela; mon idée est par vous bien saisie.
Ainsi, vous le voyez, sans nulle jalousie,
Et sans vouloir trop s'isoler,
Encore moins se quereller,
Toutes deux, à l'envi, Thalie et Melpomène
Pourront faire une bonne scène.

MELPOMÈNE.

Oui, Momus; par le goût ce conseil est dicté:
J'embrasse avec transport un projet aussi sage.

MOMUS (*gravement.*)

Heureux d'avoir conclu cet important traité!...

THALIE.

(*Gravement.*)
Moi, je le ratifie.
(*Gaiement.*)
Oui, suivant son usage,
Momus, tout en riant, a dit la vérité.

MELPOMÈNE.

Ciel! Polymnie! Euterpe!...

THALIE.

Erato, sur leur trace!

MOMUS.

Mais c'est donc ici le Parnasse!

SCÈNE III.

MELPOMÈNE, THALIE, MOMUS, POLYMNIE, ÉRATO, EUTERPE.

ÉRATO.

Chut : nous venons *incognitò*.

MOMUS.

Oui, c'est assez la marche d'Érato.

THALIE (*à Érato.*)

De grâce, vous, Euterpe et Polymnie,
Qui vous amène ici de compagnie?

ÉRATO.

Rien n'est plus naturel que de suivre vos pas.

POLYMNIE.

Sœur Melpomène, sœur Thalie,
Où vous êtes, pourquoi ne viendrions-nous pas?

EUTERPE.

Vous visitez la France, et l'on suit votre exemple.

THALIE.

Mais nous sommes chez nous.

MELPOMÈNE.

Oui, je suis dans mon Temple.

POLYMNIE.

Je l'admire, mes sœurs: mais, assez près d'ici,
Nous avons notre Temple aussi,
« Où les beaux Vers, la Danse, la Musique,
» De cent plaisirs font un plaisir unique. »

MELPOMÈNE.

Vos jeux sont variés, et vos succès flatteurs:
Mais ce brillant prestige aisément se dissipe.

POLYMNIE.

Un prestige? et Quinault! ah! ses vers enchanteurs,
A l'oreille si doux, charment aussi les cœurs:
Iphigénie, *Armide*, *Œdipe*,
Des Temps et de l'Oubli demeureront vainqueurs.
Et je ne vous réponds qu'en Muse de la Lyre:
A l'Éloquence, aussi, je préside, ma sœur;
Et vous, qui me parlez avec tant de hauteur,
Vous me devez, à moi, votre plus sûr empire:
Quand vous persuadez, c'est moi qui vous inspire.

MELPOMÈNE.

Vous, m'inspirer? qui? moi? j'existois avant vous:
Sophocle a de bien loin précédé Démosthènes.

THALIE.

Démosthènes... Sophocle!... il s'agit bien d'Athènes!
Nous sommes à Paris.

ÉRATO.

Séjour charmant pour nous!
Aussi-bien que là-haut, on aime sur la terre,
Je le sais; Érato peut se glisser partout
Où l'on chérit le doux mystère.

EUTERPE.

Si je n'en croyois que mon goût,

A vos beaux Temples, moi, je préfère une grotte;
Mais on aime en tous lieux et ma flûte et ma voix.

MOMUS.

Vous ne vous vantez pas !... à merveille ! je vois
Qu'ici, comme Momus, chacun a sa Marotte.
(*A Polymnie, du ton de Melpomène.*)
Et de vos doctes sœurs le sublime Trio,
Que fait-il ?

POLYMNIE.

Il médite, il s'exerce; Clio
Se prépare à graver au Temple de Mémoire
Ces hauts faits qu'avec nous le ciel même admira;

EUTERPE.

Qu'à peine l'avenir croira.

MELPOMÈNE.

« En ces murs, hors des murs, tout parle de ta gloire, »
O France !...

THALIE.

Oui, mais, du moins, Clio déchirera
Quelques pages de cette histoire.

POLYMNIE.

Uranie abaissoit ses regards satisfaits
Sur ses enfans chéris, ces savans et ces sages,
Plus heureux qu'Archimède, et qui vont désormais
Lui rendre d'assidus hommages.

ÉRATO.

Je le crois; après tant d'orages,
Le ciel paroît plus beau, quand la terre est en paix.

EUTERPE.

Calliope a saisi sa trompette héroïque.

MELPOMÈNE.

Beau sujet, ô mes sœurs ! pour un Poëme Épique !

MOMUS.

Sans doute, Calliope aura de quoi dicter:
Je vois Ajax, Nestor, Achille;
Mais où sont Homère et Virgile?

MELPOMÈNE (*vivement.*)

« Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter. »

THALIE.

Vous n'avez dans l'esprit que vos grands vers tragiques:

MELPOMÈNE.

Ceux que j'inspirai, moi, je puis les répéter:
Ils valent bien, ma sœur, vos petits vers comiques.

THALIE.

Petits ou non, j'en ai que l'on pourroit citer.
(*A Euterpe.*)
Pour notre aimable Therpsychore,
Elle danse plus que jamais?

EUTERPE.

Oui, ses joyeux ébats vont signaler la Paix;
Mais dans la guerre, elle dansoit encore.

ÉRATO.

Enfin, mes sœurs, Euterpe et Polymnie, et moi,
Toujours, vous le savez, compagnes assidues,
Sur la terre, en ce lieu, nous sommes descendues,
Et par un heureux instinct, je voi,
Pour chanter avec vous la Paix, la bonne foi,
L'abondance et la joie, au bon Français rendues.

THALIE.

Chères sœurs! en ce jour, soyez les bienvenues!

Oui, venez vous unir...

MOMUS.

Vous unir, en effet :
Car vous n'êtes pas trop, toutes tant que vous êtes,
Fussiez-vous neuf, avec tous vos Poëtes,
Pour traiter dignement un si vaste sujet.

MELPOMÈNE.

Mais Apollon sait-il, mes sœurs ?...

POLYMNIE.

Oui, Melpomène,
Il sait quel beau dessein près de vous nous amène ;
Il l'approuve, et lui-même il va se joindre à nous.

THALIE.

Tant mieux : au Dieu des Vers j'aime à me voir unie.

MOMUS.

Je suis en bonne compagnie.

ÉRATO.

Mais je crois qu'il approche.

EUTERPE.

Oui, mes sœurs, voyez-vous ?...

POLYMNIE.

Cette clarté qui perce à travers une nue,
Je ne sais quoi dans l'air de plus pur, de plus doux,
Du Dieu le plus aimable annoncent la venue.

TOUTES (*ensemble.*)

C'est lui-même.

(*Apollon descend dans un nuage.*)

SCÈNE IV.

LES MUSES, MOMUS, APOLLON.

MELPOMÈNE.

Est-ce vous, Dieu des Vers, Dieu du Jour ?

APOLLON.

Le Parnasse sans vous, est un triste séjour,
O Muses ! je le sens, si les sœurs immortelles
Languissent loin de moi, que ferois-je sans elles ?

THALIE.

Je ne quitte jamais Apollon pour long-temps.

ÉRATO.

Même absent, il m'inspire.

POLYMNIE.

Et de loin, je l'entends.

MELPOMÈNE.

« Phœbus nous aime aussi ! » (1)

MOMUS.

Je suis son interprète,
En critiquant les mauvais vers.

APOLLON.

O combien à mon cœur ces éloges sont chers !
Eh ! quoi ? vous seule êtes muette,
Aimable Euterpe !...

EUTERPE.

Oh ! non; mais parmi ces concerts,
Entendroit-on le son de ma douce musette ?

---

(1) *Et nos Phœbus amat.* VIRG. *ecl.*

APOLLON.

Quand j'étois berger chez Admète,
Ta musette ravit, embellit ces déserts.
Mais consacrez ici tous vos accens divers,
O Muses !... car je sais quel dessein vous appelle.
Secondez Apollon, chantez du fond du cœur
Cette Paix si chérie, et j'espère éternelle,
Qui du peuple Français comble enfin le bonheur,
Paix, que l'humanité, le véritable honneur,
Sur la terre bientôt rendront universelle.
Le Français nous est cher : à mon culte fidèle,
Même au sein du malheur, il m'a toujours nommé.

POLYMNIE.

Il répétoit mes chants.

ÉRATO.

Il a toujours aimé.

THALIE.

Toujours ri.

EUTERPE.

Mes chansons avoient pour lui des charmes.

MELPOMÈNE.

Infortuné lui-même, il eut pour moi des larmes.

MOMUS.

Tout en souffrant, il est vif, malin, plein d'esprit.

APOLLON.

A ces rares mortels le Ciel même applaudit.
Muses, l'Olympe donne un bel exemple au Pinde :
Jupiter a pesé les destins des Français ;
Il a souri : Bacchus, ravi de leurs succès,
Leur promet de nouveau la conquête de l'Inde.

Hercule, émerveillé de tant d'exploits nouveaux,
Leur pardonne d'avoir effacé ses travaux.
Dans ce bonheur commun, Neptune seul soupire:
Il s'indigne qu'un peuple usurpe son Empire.
« Ose, lui dit Mercure, ôse affranchir les Mers;
» Et le commerce, alors, embrasse l'univers. »

POLYMNIE.

Et Plutus?

THALIE.

Le Dieu des Richesses?
Peut-on le demander? en guerre comme en paix,
Il est toujours aveugle, aveugle pour jamais.

EUTERPE.

Vous ne nous dites rien, Apollon, des Déesses.

APOLLON.

Je parle des Français: ah! croyez que des Dieux
Les Déesses auront et le cœur et les yeux.

ÉRATO.

Vénus est sûrement au comble de la joie?

APOLLON.

Oui, le ravissement sur ses traits se déploie:
Mars revient auprès d'elle, amant victorieux.

MOMUS.

Vulcain est-il aussi joyeux?

MELPOMÈNE.

Tout beau, Momus, un peu plus de réserve.
(*A Apollon.*)
Ah! parlez-nous plutôt, parlez-nous de Minerve.

THALIE.

Sans doute, elle triomphe?

APOLLON.

Elle doit triompher.
Son bras puissant vient d'étouffer
La Discorde et la Haine : a-t-elle pris sa lance ?
C'est Pallas, autour d'elle inspirant la vaillance :
Son Égide a de Mars protégé les guerriers ;
Sa bienfaisante main joint l'olive aux lauriers ;
Sublime dans la paix, sublime dans la guerre,
C'est la Sagesse encor qui va régler la terre.

LES MUSES ET MOMUS.

Gloire, honneur à Minerve !

APOLLON.

O généreux transports !
Muses, réunissez vos célestes accords.
Commencez, Polymnie, et d'un chant héroïque...

POLYMNIE.

Qui ? moi, chanter, Seigneur ? je n'oserai jamais :
Je ne suis point ici sur ma scène lyrique.

APOLLON.

Au nom du Goût, chantez, je le permets.

MOMUS.

Fort bien : mais gare la critique :
Momus est là, doctes filles du ciel !

APOLLON.

Critiquez, Momus, mais sans fiel :
Raillez légèrement, semez le sel attique ;
Mais respect au talent, et d'un venin caustique
N'empoisonnez point notre miel.

POLYMNIE (*chante.*)

(*Air noté.*) (1)

Du Dieu des Arts illustres nourrissons,
Souvenez-vous de ses doctes leçons.
Du haut des Cieux, la Paix vient vous sourire:
Enflammez-vous d'un sublime délire;
Tous, à l'envi, venez la célébrer,
Fils d'Apollon; cette Paix immortelle,
D'un seul regard, saura vous inspirer
Des sentimens, des accens dignes d'elle.

AIR:

De la Paix chantez les bienfaits.
Qu'à sa voix, les Beaux-Arts renaissent;
Que tous auprès d'elle ils s'empressent:
Les Arts sont enfans de la Paix.
De la touchante mélodie
Épuisez le charme vainqueur:
Qu'elle vienne du fond du cœur,
Et par le cœur soit applaudie.

APOLLON.

Du Génie et des Arts enfin voici le jour:
Tous au sein de la France ont fixé leur séjour;
Et son plus beau triomphe est l'éclatant hommage
Que vingt peuples soumis lui font de toutes parts
Des chefs-d'œuvres..., un d'eux a flatté mes regards;
J'ai reconnu ma plus fidèle image.

ÉRATO.

Si des Beaux-Arts c'est en effet le jour,
C'est aussi celui de l'amour.
C'est ce que je voudrois exprimer dans mon style,
Sur un air doux et simple, à retenir facile.

---

(1) On le trouvera à la fin de ce volume.

MELPOMÈNE.

Chantez , mes sœurs, chantez : par vos accens divers,
Tendres, gais ou naïfs, charmez le Dieu des Vers.
Je ne puis qu'applaudir : même transport m'enflamme :
Mais je n'ai qu'un accent, celui des passions.

MOMUS.

Chacune a son langage et ses expressions ;
L'une chante, une autre déclame.

THALIE.

Moi je parle; du reste, on écoute un instant,
Moi-même la première, un air tendre ou chantant;
Mais on revient aux Comédies.

(*A Melpomène, gravement.*)

J'entends aussi, ma sœur, les Tragédies.

ÉRATO (*chante sur l'air: Femmes, voulez-vous éprouver?*)

Si l'olive avec le laurier,
En ce jour, s'unit avec grace;
Qu'au moins sur le front du Guerrier
Le myrte avec eux s'entrelace.
O France! après tant de succès,
Il est temps que tu te reposes:
Le Destin fixa les Français
Entre les Palmes et les Roses.

EUTERPE.

Je voudrois bien aussi, sans étude, sans art,
Chanter au son, sur l'air de *ma tendre Musette*,
Une naïve chansonnette,
Comme mes bons amis, Pannard, Collé, Favart.

(*Elle chante, sur l'air : O ma tendre Musette !*)

Enfin tout va renaître
Chez les fils du Hameau ;
Gaîté, repas champêtre,
Doux son du chalumeau,
Vers gravés sur le hêtre,
Et danses sous l'ormeau ;
Enfin, tout va renaître
Chez les fils du Hameau.

Venez, prenez courage,
Oiseaux, reparoissez :
Vous, qu'un cruel orage
Hélas! a dispersés.
Les jours d'effroi, de rage,
Pour jamais sont passés :
Venez, prenez courage,
Oiseaux, reparoissez.

THALIE.

Vos couplets sont naïfs ; l'idée en est touchante :
Je n'y puis plus tenir ; je veux chanter aussi.

(*Elle chante sur l'air du Petit Matelot.*)

Il est beau d'emporter la Palme,
Plus beau de conquérir la Paix ;
Mais les Français pour un long calme,
On le sent bien, ne sont pas faits.
Toujours armés du Ridicule,
Forts de saillie et de bons mots,
Ils combattront, sans nul scrupule,
Les Méchans, les Fripons, les Sots.

MOMUS.

Quand tout le monde chante ici,
J'en veux prendre ma part ; en vérité, Mesdames,
Vous me dégoûteriez bientôt des Épigrammes.

POLYMNIE.

La gaîté, le bonheur devroient vous désarmer.

ÉRATO.

O mon pauvre Momus! si vous pouviez aimer!

MOMUS.

Je chante, en attendant; faites *chorus*.

(*Il chante, sur l'air: Vive Henri Quatre!*)

Savoir se battre,
Mais adorer la Paix;
Vrai Diable à quatre,
Voilà bien le Français:
Il aime à se battre,
Mais adore la Paix.

THALIE.

Bravo!

Cet air-là ne m'est pas nouveau.

MOMUS.

Malin, caustique,
Satirique jamais,
Par fois je pique,...
Guerre, guerre au mauvais:
Bon Goût et Critique,
Vivent toujours en Paix.

(*S'adressant au Public.*)

J'ai cru bien faire;
A l'Auteur je disois:
« Va, le Parterre,
» Tout plein de bons Français,
» Ne fait point la Guerre
» A qui chante la Paix. »

FIN.

LA BONNE JOURNÉE (1).

MONORIME.

Un pauvre Clerc du Parlement,
Arraché du lit brusquement,
Comme il dormoit profondément,
Gagne l'Étude tristement;
Y griffonne un appointement,
Qu'il ose interrompre un moment
Pour déjeuner sommairement;
En revanche, écrit longuement;
Dîne à trois heures sobrement,
Sort au dessert discrétement,
Reprend la plume promptement
Jusqu'à dix heures... seulement;
Lors va souper légèrement;
Puis au sixième lestement
Grimpe, et se couche froidement
Dans un lit fait Dieu sait comment!
Dort, et n'est heureux qu'en dormant...
Ah! pauvre Clerc du Parlement!

(1) Cette petite folie est à peu près le seul fruit que j'aie recueilli de 4 à 5 ans de cléricature.

CLAUDINE A LA COUR,

OU LE VOYAGE INUTILE.

CHANSON (1).

C'EST donc ici qu'elle demeure :
Après quatre ans, je vais la voir !
Je crains que d'aise elle ne meure,
Dès qu'elle va m'apercevoir.
O qu'elle doit être embellie,
Depuis que nous sommes absens !
Elle étoit déjà si jolie,
Et n'avoit encor que douze ans!

On ouvre... c'est elle, je gage...
— Eh ! bonjour donc : c'est pourtant moi,
Qui viens exprès de mon village,
Pour te voir... Mais est-ce bien toi?
Tu promettois, je peux le dire :
Je t'ai vu mille appas naissans;
Mais combien de nouveaux j'admire,
Que tu n'avois pas à douze ans!

(1) Mon ami, M. Langlé, compositeur distingué, et Bibliothécaire du Conservatoire de Musique, a bien voulu, dans un moment de loisir, mettre en Musique cette chanson, et deux autres bagatelles insérées dans ce Recueil. *Voyez* à la fin du volume.

Embrassons-nous,

Embrassons-nous, ma chère amie...
Comment ! tu ne veux pas ?... allons!
La friponne s'en meurt d'envie ;
Je la connois : que de façons !
Quelle fantaisie est la tienne!
Combien de fois, Claudine, aux champs,
Je t'embrassai, qu'il t'en souvienne,
Lorsque tu n'avois que douze ans !

Tu boudes... c'est que je tutoie :
Pardon, c'est l'usage chez nous ;
Et puis, dans l'excès de ma joie...
Mais je vais te parler par *vous*.
Auriez-vous perdu la parole ?
Dites : quel fâcheux contre-temps!
Votre babil étoit si drôle,
Lorsque vous n'aviez que douze ans !

Faites-moi signe, au moins, de grace,
Par un souris, par un regard :
Eh ! quoi donc ! froide comme glace !...
Me tromperois-je, par hasard ?
Mais non : car plus je l'examine,
Voilà ces traits, ces yeux charmans,
Et cette friponne de mine,
Qui me ravissoit à douze ans.

Ne vous nommez-vous plus *Claudine ?*
Moi, je m'appelle encore *Alain*.
Alors, vous étiez si badine !
Je suis toujours un peu malin.

On nous voyoit sur la fougère
Jouer tous deux en vrais enfans...
Ne vous souvient-il plus, ma chère,
Que, jadis, vous eûtes douze ans?

Non... car il faut qu'enfin j'éclate :
Jamais vous ne me reverrez :
Allez, vous n'êtes qu'une ingrate ;
Mais vous vous en repentirez.
C'est fort mal, étant du village,
De mépriser les paysans...
Hélas! c'est pourtant bien dommage :
Que n'a-t-elle encor ses douze ans!

OUI ET NON (1),

CONSULTATION DIALOGUÉE.

Je viens vous consulter, compère,
Sur un point des plus délicats :
Je veux me marier, Lucas;
Me conseillez-vous de le faire ?
—Eh ! oui, mariez-vous, Colas.
— Si j'allois faire une sottise ?
Si, quand j'aurai sauté le pas,
Un peu trop tard je me ravise,
Comme tant d'autres ici-bas ?
— Eh ! bien, ne vous mariez pas.
— J'en ai cependant grande envie.
Mon amoureuse est si jolie !
C'est Babet, la fille à Thomas;
Morgué ! je l'aime à la folie.
— Ah, ah ! mariez-vous, Colas.
— Oui, mais de ma femme peut-être
Maint grivois lorgnant les appas...
Car je vous avoûrai, tout bas,
Que pour rien je ne voudrois être....
— Oh ! ne vous mariez donc pas.
— D'un autre côté, je m'ennuie,
Seul, à table, entre mes repas;
Les nuits sont bien longues, Lucas :
Au lieu qu'en douce compagnie,

(1) Le fonds de ce Dialogue est dans *Rabelais*.

Je sens... — Mariez-vous, Colas.
— Mais si Babet du haut en bas
Me traite, et fait le diable à quatre?
Moi qui n'aime point les tracas,
Je serai forcé de la battre.
— J'entends : ne vous mariez donc pas.
— Aussi, quel plaisir, quand on baise
Deux ou trois marmots gros et gras,
De sa façon!... j'en mourrois d'aise.
— Allons, mariez-vous, Colas.
— Mais si ma femme, trop féconde,
En mettoit dix ou douze au monde?
Voilà bien un autre embarras!
— Peste! ne vous mariez pas.
— Écoutez donc, Lucas : j'espère
Que, quand je serai vieux et las,
Ces enfans nourriront leur père.
— Alors, mariez-vous, Colas.
— Mais la mort, qui frappe à toute heure,
N'a qu'à me rendre veuf... hélas!
Compère, il faudra que j'en meure.
— Parbleu! ne vous mariez pas;
Adieu. — Peste du gros Lucas!
Or ça, messieurs les Avocats,
Conseillez-moi, je vous prie :
A loisir discutez le cas...;
En attendant, je me marie.

TANT PIS, TANT MIEUX,

FOLIE DIALOGUÉE.

Eh! bonjour donc, compère Étienne.
— Ah! c'est toi, mon ami Lubin!
Te voilà de retour enfin?
— Oui; la santé? — Bonne; et la tienne?
— Pargué! la mienne est bonne aussi.
Quoi de nouveau, compère, ici?
— J'ai perdu ma tante Bastienne.
— Hélas! tant pis. — Tant mieux, plutôt:
J'étois sans maison; aussitôt,
J'allai m'établir dans la sienne.
— Tant mieux, en ce cas. — Non, ma foi!
La maison, un peu trop ancienne,
Une nuit s'écroula sur moi.
— Tant pis. — Mais non: vaille que vaille,
J'en courrois les risques encor.
Dans les débris d'une muraille,
Ami, je découvre un trésor.
— Un trésor? — Oui. Le richard Blaise,
Qui faisoit tant le renchéri,
Me pressa, quand je fus guéri,
D'épouser sa fille Thérèse.
— Tant mieux. — Eh! non; c'est un Lutin
Qui me rompit d'abord la tête:
Je suis bon, mais un peu mutin;
Et le lendemain de la fête,
Je la rossai dès le matin.

— Tant pis vraiment. — Non pas, compère :
Dès qu'une fois *Martin-bâton*
Eût accouru, la ménagère
Devint plus douce qu'un mouton.
— Alors, tant mieux. — Tant mieux ? eh ! non.
Thérèse, depuis cette aubade,
Ne but ni mangea, par boutade ;
Et, pour me ruiner, je crois,
Elle devint exprès malade.
— Tant pis. — Tant mieux : en moins d'un mois,
Ma femme, heureusement, est morte.
— Ah ! tant mieux. — Le Diable m'emporte,
Si tu n'as dit vrai cette fois !

MES SOUVENIRS.

Je suis las, mes amis; je puis faire une pause.
Après un long travail, il faut qu'on se repose.
Je vais donc prendre haleine, au moins jusqu'à demain,
Encor ce ne sera que la plume à la main.
Je veux vous rappeler mes secrètes pensées,
Et mes plaisirs présens, et mes peines passées.
Car cet amour des Vers, Dieu sait s'il m'a coûté!
Si je jouis un peu, je l'ai bien acheté.
O toi, que pour mes goûts je trouvois trop sévère,
Je ne t'accuse point: tu m'aimois, ô mon père!
Et tu fus, par tendresse, inflexible pour moi;
Je me plaignois à tort: soyons de bonne foi:
Presque toujours, un père à bon droit se défie;
Et c'est l'événement qui seul nous justifie.
Il m'a justifié tout au plus à demi...
Que dis-je?... ces jours même où j'ai souffert, gémi,
N'étoient pas sans douceurs: souvent je les regrette:
Oui, je regrette, amis, cette obscure retraite,
L'humble Hôtel, dont trois ans j'occupai le plus haut,
Que je serois fâché d'avoir quitté plutôt.
J'aime à me rappeler ma respectable hôtesse,
Sa longue patience et sa délicatesse;
Je n'oublîrai jamais sa constante amitié.
Je la payois fort mal, étant fort mal payé:
Eh! bien, elle attendoit; et je lui dois peut-être
Et mon premier ouvrage, et ceux qui pourront naître.
C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Possédés, comme moi, de ce Démon des Vers,

Bons fils, mais sourds de même à la voix de leurs pères.
Unis par le malheur, nous nous aimions en frères (1).
Vous souvient-il, amis, de nos petits repas?
Bien petits, en effet, si l'on comptoit les plats,
Mais joyeux, mais charmans, et cent fois préférables
Au luxe, au vain apprêt de ces superbes tables!
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contens;
« Nous étions malheureux : c'étoit-là le bon temps (2)! »

Je nourrissois pourtant quelques peines secrètes,
J'affligeois mes parens; je grossissois mes dettes :
Je capitulai donc. On m'offroit de payer
Jusqu'au dernier mémoire, et de tout oublier;
Pourvu qu'oubliant, moi, Vers et Prose, je vinsse
Vivre, honnête Avocat, au fond de ma Province.
J'obéis; je quittai donjon, hôtesse, amis :
Je promis tout, et tins ce que j'avois promis.
Tout Chartres m'est témoin (le fait est trop notoire)
Que j'ai, trois ans entiers, lassé mon Auditoire.
J'étois plus las moi-même, et je rongeois mes fers.
Je les brise à la fin, et je retourne aux Vers.
Je plaidois bien encor; mais ma robe discrète
Annonçoit l'Avocat et cachoit le Poëte.
Vous savez tout le reste : abrégeons ce récit.
L'*Inconstant* est joué; l'*Inconstant* réussit.
L'*Optimiste* le suit; même sort l'accompagne :

---

(1) A ceux que j'ai nommés dans ma Préface, ajouterai-je vos noms, ô vous, chers *Alix*, frères si bien unis et si dignes l'un de l'autre! doux et noble *Desales*, tous trois ravis sitôt à ma tendresse; et toi, joyeux *Pons* (*de Verdun*), alors tout à la gaicté et aux Muses, maintenant voué à des occupations plus graves, mais toujours aimable?

(2) Tout le monde connoît le bon mot de la célèbre Arnoult.

Beau moment pour bâtir des *Châteaux en Espagne !*
O bonheur!... chers amis !... car je n'ai plus pour eux
De souhaits à former; eux-mêmes ils sont heureux.
Ils sont, ainsi que moi, malgré tant de traverses,
Arrivés à leur but par des routes diverses.
Tels que des voyageurs au naufrage échappés,
Nous buvons dans le port; et nos petits soupés,
Sans être moins joyeux, sont presque aussi modestes.
Réunion charmante, et passe-temps célestes!
Lorsque vers le passé nous tournons nos regards,
Et que nous nous voyons, bravant mille hasards,
Mêlant toujours l'espoir à nos plus justes craintes,
Souffrans, mais résignés, gais même dans nos plaintes;...
Qu'il est doux, puisqu'enfin luisent des jours sereins,
De se ressouvenir même de ses chagrins!

LES DEUX AUTEURS,

DIALOGUE.

Bonjour, mon cher; je te trouve à propos.
—Ah!... je voulois te dire aussi deux mots.
Ma Pièce est faite.—Oui? j'ai fini la mienne.
Elle est tragique, il faut que j'en convienne.
— J'ai réformé quelque chose à mon plan.
—Moi, je renonce au rôle de Tyran.
—J'ai rétabli celui de la Soubrette.
— Il étoit nul.— Je regrettois *Lisette.*
—Cela jetoit tant soit peu de langueur.
— Mon dénoûment en a plus de vigueur.
J'ai..., qu'en dis-tu? mis la scène en Province.
— Décidément, je fais tuer le Prince.
— Voici dix vers, qu'en un instant j'ai faits,
Et qui, je crois, ne sont pas très-mauvais.
—Que je te dise une belle tirade,
Faite d'hier. — Ce n'est qu'une boutade;
Mais elle est drôle: écoute ce couplet.
—Oh! ma tirade est faite d'un seul jet.
« Seigneur...» le Duc s'adresse au Prince Charle.
— « *Ah! cher Frontin...*»! c'est Lisette qui parle.
—Je lis mes Vers; et tu cites les tiens!
—Mais point du tout: c'est toi-même qui viens...
— Chacun son tour. —Soit. Un peu de silence:
Je vais d'abord... —Non, c'est moi qui commence.
— Moi, j'ai fini: je vais pour auditeur
Chercher quelqu'un qui ne soit point auteur.
— Toujours en tête il a sa Comédie.
— Peste de l'homme, avec sa Tragédie!

L'INSOMNIE.

Je ne saurois dormir : hé bien, ne dormons pas.
Loin de me désoler, de soupirer tout bas,
De ma longue insomnie il faut que je profite.
Rimons; à ce plaisir, aussi-bien, tout m'invite.
Je suis fort à mon aise, et dans un bon moment,
En cet état de calme et de recueillement
Où le vers, s'échappant d'une féconde veine,
Nettement se conçoit et s'arrange sans peine.

Tout dort autour de moi : tout dort, jusques au vent.
Je n'entends rien, sinon l'horloge du Couvent,
Qui, sans troubler la paix de ces douces demeures,
Retentit dans nos bois. — Elle sonne.... quatre heures.
Déjà ? de tout l'hiver, je n'avois tant dormi;
Car je n'ai si souvent reposé qu'à demi!
La nature, aujourd'hui, doit être satisfaite:
Cinq heures de sommeil! c'est trop pour un Poëte.
Oui, rimons jusqu'au jour. Je n'aurai pas besoin
D'aller chercher, je pense, un Apollon bien loin.
J'ai ce bon La Fontaine, ici, dans mon alcôve.
Lassé des importuns, c'est là que je me sauve :
Sous sa protection j'aime à passer la nuit;
Et son portrait charmant, sitôt que le jour luit,
Est le premier objet que découvre l'Aurore.
Mon œil, en ce moment, ne le voit pas encore:
Mais je sais qu'il est là, tout prêt à se montrer;
Je le touche, il suffit: cela doit m'inspirer.
Ah! oui, bon La Fontaine! oui, ton nom seul m'enflamme.
Dis-moi donc..., car il faut que je t'ouvre mon ame;

O mon maître chéri! te serois-tu douté
De ce haut rang d'honneur où te voilà monté?
Jamais de ton vivant tu ne l'eusses pu croire.
Tu serois le premier étonné de ta gloire.
Tu ne savois point l'art de te faire valoir:
Poëte par instinct, naïf sans le savoir,
Il n'a pas moins fallu que ton rare génie,
Pour que l'on n'ait pas pris au mot ta modestie.
Et Racine! et Boileau! couple de beaux esprits,
S'ils revenoient au monde, ô qu'ils seroient surpris,
En voyant de quel nom la Postérité nomme
Celui que, de leur temps, ils appeloient *Bon-homme!*
Le Bon-homme peut-être a su vous surpasser (1),
Messieurs;... non que je veuille ici vous rabaisser.
De tes sots détracteurs je ne suis point complice,
O Despréaux! que j'aime à te rendre justice!
Le bon goût n'eut jamais défenseur plus zélé;
Jamais en si beaux vers la Raison n'a parlé.
Qui n'admire *Andromaque, Esther, Iphigénie*,
Tout Racine, en un mot? mais avec leur génie,
Ces rares Écrivains, si purs et si parfaits,
Il le faut avouer, ne m'inspirent jamais
Ce touchant abandon, ce charme inexprimable,
Que j'éprouve toujours en lisant une Fable,
Celle des *Deux Pigeons*, du *Meunier et son fils*,
Le Chêne et le Roseau, Garo, les Deux Amis,
Surtout *les Animaux malades de la peste*...
Je finirois, je crois, par nommer tout le reste (2):

---

(1) Tout le monde sait le mot simple et profond de *Molière*. Le grand homme devina le grand homme.

(2) Madame *de Sévigné* comparoit le Recueil des Fables

Partout, sel, enjoûment, abandon, vérité.
Moins délicats peut-être en leur naïveté,
Même grâce respire en plus d'un charmant conte...;
Car je les ai lus tous; je l'avoûrai sans honte:
Je les lis sans malice, ainsi qu'il les a faits.
Tu ne les faisois point, tes Vers: tu les trouvois;
Et la Postérité, qui met tout à sa place,
De ces Vers, mieux que toi, sent l'esprit et la grace.
Hélas! s'il entendoit un éloge pareil,
Il diroit que j'abuse un peu de son sommeil.
Bon-homme inimitable! ah! de grâce, pardonne
A ce penchant si doux auquel je m'abandonne...
Mais mon appartement, par degrés éclairé,
Laisse voir *La Fontaine...* O moment désiré!
C'est lui: voilà ses traits, son ingénu sourire:
Il va parler; pour moi, je n'ai plus rien à dire:
Aussi-bien, je serois trop hardi, j'en conviens,
De hasarder mes Vers, quand j'ai parlé des siens.

---

de La Fontaine avec un panier de cerises, dont on mange d'abord les plus belles, puis de moindres, puis on finit par manger tout.

LA SERVANTE MAITRESSE,

DIALOGUE.

LE POETE.

La Rime! holà, la Rime! holà.
La Rime, ici. J'enrage. Ah! maudite servante!
Voyez si d'aujourd'hui la friponne viendra!
Malheureuse! veux-tu?... Mais rien ne l'épouvante;
Et quand je perds haleine, elle est peut-être là
Qui rit en tapinois et fait la sourde oreille.
Maudit soit qui me conseilla
De prendre à mon service une fille pareille!
J'ai beau crier, gronder, supplier, menacer:
Elle n'en croit que son caprice;
Et, pour mettre le comble à cet affreux supplice,
Je ne saurois l'avoir, et ne puis m'en passer.
Mais il est temps enfin que tout ceci finisse;
Et je suis las de voir qu'on me ballotte ainsi.
Pour la dernière fois, je vais... ah! la voici!
—Pourquoi, depuis une heure, au moins, que je t'appelle?

LA RIME.

Vraiment! si j'accourois à tous vos mandemens,
Mais je serois sur pied, je pense, à tous momens.
Souvent, vous m'appelez pour une bagatelle,
Pour quelque billet doux, à Madame une telle,...
Dont on ne peut jamais découvrir le logis,
Pour des chansons; enfin, vous m'obligez de dire
Des choses, dont par fois moi-même je rougis.
Vous me faites mentir, extravaguer, médire...

LE POETE.

Ce que tu dis est faux, au moins exagéré :
Qu'importe? c'est à toi d'obéir en silence.

LA RIME.

Oh! quand il me plaira, Monsieur, j'obéirai.

LE POETE.

Mais voyez un peu l'insolence !

LA RIME.

C'est ce dont avec moi vous êtes convenu.

LE POETE.

Comment?

LA RIME.

De mon humeur je n'ai point fait mystère,
Et mon maître *Boileau* vous en a prévenu.
« Cette fille, a-t-il dit, est un peu volontaire :
» On fait, pour l'appeler, des efforts superflus :
» D'elle-même elle vient, quand on n'appelle plus,
» Dit *oui* pour *non*, babille alors qu'on la fait taire,
» Et quand il faut parler, se tait.
» Voyez! la voulez-vous prendre telle quelle est? »
Vous m'avez prise, hé bien, c'est à vous, s'il vous plaît,
De supporter mon caractère.

LE POETE.

Oh! puisqu'il est ainsi, sors donc, et de ce pas.

LA RIME.

Qui? moi? vous plaisantez!

LE POETE.

Je ne plaisante pas.

Sors, te dis-je; chez moi je veux être le maître.

LA RIME.

Je ne sortirai point.

LE POETE.

Quoi! tu prétends?...

LA RIME.

Tout doux!

Malgré vous et vos dents, je resterai chez vous.
Priez-moi de rester; je resterai peut-être.

LE POETE.

Reste donc; mais du moins sois plus docile.

LA RIME.

Adieu.

LE POETE.

Elle a, ma foi, tenu parole.
Mais de bon cœur je m'en console,
Ou plutôt j'en rends grâce à Dieu.
Je vais donc désormais, sans débats, sans querelle,
Vivre seul...; si j'allois, par hasard, m'ennuyer?
Cette Rime étoit drôle, et savoit m'égayer.
Elle prenoit sans cesse une forme nouvelle:
Son caprice par fois me désoloit; mais quoi?
Chez une fille, enfin, est-ce donc un grand crime?
Déjà je bâille... ah, ah! ne vois-je pas la Rime?

LA RIME.

Eh! oui, c'est moi, je t'aime: allons, réjouis-toi:
Mais ne m'appelle plus, mon cher maître; attends-moi.

LA

LA PAIX! LA PAIX!

Ah ! ah ! des Vers! voyons : cet homme est-il des nôtres?
Ceci fera-t-il suite aux *Actes des Apôtres ?*
— Non, Messieurs, bannissez un espoir superflu :
Vous nommez un Journal que je n'ai jamais lu.
—Monsieur est Démocrate ! —Oh ! non. — Aristocrate?
—Mon Dieu, non, je vous jure ; et mon oreille ingrate
Ne peut s'accoutumer à tous ces noms nouveaux.
—Eh ! mais, qu'êtes-vous donc, en ce cas?—En deux mots,
Un citoyen loyal. — J'en ai l'âme ravie ;
Mais il faut être, enfin, d'un parti dans la vie.
— Je vous déclare, moi, que je ne suis d'aucun.
Expliquons-nous pourtant : car j'en ai bien pris un ;
C'est de vivre avec tous en bonne intelligence ;
C'est, puisque j'ai besoin moi-même d'indulgence,
D'en avoir pour autrui ; sans être indifférent,
D'être doux, modéré, surtout très-tolérant ;
De n'être point surpris qu'ici-bas chacun tienne
A son opinion, et de garder la mienne.
— Êtes-vous contre ou pour la Révolution ?
— Eh ! pourquoi me tenter par cette question?
Je gage qu'avec vous pour peu que je m'explique,
Vous m'allez répliquer... Dieu sait quelle réplique!
Si je veux me défendre, alors vous prendrez feu :
Et moi, je finirai par oublier mon vœu,
Et dans ce long débat qu'un mot aura fait naître,
Par affliger, blesser un bon ami peut-être ;
Car j'oserai le dire, et j'en fais vanité,
J'ai des amis, j'en ai, d'un et d'autre côté.

Eh! pourquoi voulez-vous, Messieurs, que je m'expose
A perdre une si douce, une si rare chose?
Un grand bien, un beau droit va vous être rendu:
Mais moi, me rendra-t-on l'ami que j'ai perdu?
Et d'ailleurs, qui m'oblige à rompre le silence?
Suis-je donc nécessaire au bonheur de la France?
O que je la plaindrois! mais, grâce au Ciel, je croi
Que tout pourra fort bien se terminer sans moi.
Mon inutilité ne manque point d'excuses.
Je cultive en secret le commerce des Muses:
Car on fera des Vers encor, c'est mon espoir.
Fatigués tout le jour, il faudra bien, le soir,
Revenir, tôt ou tard, aux plaisirs doux, honnêtes.
Puis, franchement, Messieurs, grâce au bruit que vous faites,
Lorsque vous parlez tous, à la fois et si haut,
Je n'ai ni les poumons, ni la force qu'il faut:
On ne m'entendroit point. Tout ce que je puis faire,
C'est d'aller, de venir dans ma petite sphère,
D'adoucir les esprits, de calmer les débats.
Je m'approche de l'un, et je lui dis tout bas:
« Vous souffrez, vous perdez; mais quoi? vous êtes père:
» Et moi, je perds aussi, je souffre: hé bien j'espère. »
Et lorsque je rencontre un cœur trop ulcéré,
« L'infortuné, me dis-je, est un objet sacré (1):
» Quand il seroit injuste, il est bien excusable.
» Je suis homme (2), et dois plaindre un homme inconsolable».
Je lui laisse exhaler et sa bile et son fiel,
Espérant tout du temps, et laissant faire au Ciel.

---

(1) *Res est sacra miser.*

(2) *Homo sum; humani nihil à me alienum puto.* Ter.

Je dis à l'autre : « Eh mais, quelle fureur vous pousse ?
» Ayez donc une joie et plus calme et plus douce :
» Supportez le bonheur avec humanité,
» Et montrez-nous qu'au moins, vous l'avez mérité. »
Du reste, autour de moi qu'on murmure, qu'on fronde,
Je vais criant partout : « Ami de tout le monde! »
Non, en valet poltron, et prompt à s'alarmer,
Mais en homme qui sent le doux besoin d'aimer,
Trouvant tout naturel de chérir ses semblables,
Et, pourvu qu'ils soient bons, les voyant tous aimables.
La Liberté, sans doute, est un bien précieux ;
Mais la Paix! ah! la Paix est un présent des cieux.
Mon bon Patron, St. Jean, et non pas Jean-Baptiste
Prêchant dans le désert, mais Jean l'Évangéliste,
Disciple bien aimé du maître le plus doux,
Disoit toujours : « Enfans, aimez-vous, aimez-vous, »
Puis, *aimez-vous,* encor. Morale enchanteresse !
Et moi, je le répète, et je le dis sans cesse.
« Aimons-nous, aimons-nous. » Voyons des mêmes yeux,
Soyons du même avis, cela vaudroit bien mieux :
Mais, si nous épousons des sentimens contraires,
Souvenons-nous du moins que nous sommes tous frères.

STANCES

A LA MÉLANCOLIE.

ALIMENT et poison d'une âme trop sensible,
Toi, sans qui le bonheur me seroit impossible,
Tendre Mélancolie! ah! viens me consoler:
Viens calmer les tourmens de ma sombre retraite,
    Et mêle une douceur secrète
    A ces pleurs que je sens couler.
Loin de moi, vains plaisirs, que le monde idolâtre!
Ces rires insensés, cette gaîté folâtre,
Semblent braver ma peine, et ne font que l'aigrir.
J'aime mieux mes soupirs, ma tristesse, mes larmes:
    Ma langueur a pour moi des charmes;
    Je souffre... et ne veux point guérir.

Fidèles au malheur, comme à la solitude,
Nourrissez de mon cœur la longue inquiétude,
Souvenirs qui touchez, même en nous déchirant;
    Que je dise à ma dernière heure:
« On me plaint, on m'aime, on me pleure, »
    Que je sourie en expirant.

L'AIR DE FAMILLE,

CHANSON (1).

Quand, pour couronner son ouvrage,
Dieu fit le père des humains,
Et sur son immortelle image
L'eût formé de ses propres mains;
Dieu dit : « se suffire à soi-même,
» Seroit pour l'homme un triste honneur :
» Je veux qu'il soit aimé, qu'il aime;
» Là seulement est le bonheur. »

Dieu créa donc aussi la femme,
Et l'embellit comme à plaisir :
Dans ses yeux, au fond de son ame,
Il verse Amour, Pudeur, Désir.
Je laisse à juger les tendresses
Que lui prodigue un jeune époux :
Maintenant encor, leurs caresses
Nous servent de modèle à tous.

Il fallut alors, et je pense,
La chose avoit bien sa douceur,
Que, sans scrupule et sans dispense,
Le frère s'unît à la sœur.

(1) La Musique de cette chanson est à la fin du volume.

Mais aujourd'hui, qu'aux sœurs des autres
Nous faisons agréer nos soins;
Si nous n'épousons pas les nôtres,
Nous ne les en aimons pas moins.

De cette union fraternelle
Naquit un si nombreux essaim,
Qu'enfin la maison paternelle
Ne put les tenir dans son sein.
Lors, en des cabanes voisines,
Que sans architecte on bâtit,
Avec ses charmantes cousines
Joyeusement on s'assortit.

C'est de là, tous tant que nous sommes,
Que nous venons, petits et grands;
A le bien prendre, tous les hommes
Ne sont-ils pas un peu parens ?
Aussi, moi, toute femme ou fille
A le droit de m'intéresser:
Je lui trouve un air de famille,
Et j'irois presque l'embrasser.

LES TROIS VERTUS,

RÉCIT DIALOGUÉ,

Lu à la Séance publique de l'Institut National, le 15 germinal an VII.

Je ne viens point charmer votre loisir
D'une anecdote arrangée à plaisir,
D'un conte en l'air ;... non que je les condamne :
Jean La Fontaine au conte de Peau-d'Ane
Prêtoit l'oreille, et Jean s'y connoissoit.
Moi, j'ai dessein de vous conter un fait,
Un entretien, simple, mais véritable,
Assez moral pour un propos de table.

En un soupé, qu'embellissoient d'ailleurs
Esprit et grâce, étoient de fins railleurs,
Qui s'égayoient... (Car le babil volage,
Leste et tranchant, le malin persiflage,
Comme autrefois, sont de mode à présent.)
Ils rioient donc d'un sujet fort plaisant,
Des trois Vertus, dites *Théologales*,
Et qu'ils faisoient rimer à *Cardinales*,
La Charité, l'Epérance et la Foi.
Tous d'applaudir comme à l'envi ; pour moi,
Qui, jusqu'alors, écoutois en silence,
J'éclate enfin : « Quoi ? la Foi, l'Espérance,
» La Charité, du sarcasme et du fiel
» Seront l'objet !... Ces trois filles du Ciel,

» Qui, sur la terre ensemble descendues,
» Du malheureux compagnes assidues,
» Sèchent ses pleurs, affermissent ses pas,
» Et pour charmer notre exil ici-bas,
» Comme trois sœurs, étroitement unies,
» Devroient par l'homme être à jamais bénies! »
Ce peu de mots, dit d'un ton sérieux,
Loin d'imposer à mon cercle joyeux,
Rendit sa verve et sa gaîté plus vives.
« Je vois venir (cria l'un des convives)
» Un beau sermon, en trois points. » — Sur un mot,
Dis-je, on va donc me juger un dévot!
Je ne le suis, ni ne veux le paroître :
Religieux, il seroit beau de l'être
Comme l'étoient Nicole et Fénélon.
Mais en un mot, ce n'est point un sermon
Dont il s'agit; mon dessein, au contraire,
Est d'écarter le Dogme et le Mystère.
Je le déclare; en ce moment, à moi,
La Charité, l'Espérance, la Foi,
Ne s'offrent point comme vertus chrétiennes :
Là, se perdroient vos clartés et les miennes.
Plus réservé sur de pareils sujets,
J'en parle peu, mais je n'en ris jamais.
J'entends ici... toute âme honnête et tendre,
Tout esprit droit, avec moi peut entendre,
Par *Foi*, justice, intégrité, candeur (1);
Par *Espérance*, instinct ou douce erreur,

(1) On m'a reproché d'avoir dénaturé *la Foi*, en ne la montrant que comme une vertu morale : le reproche est sévère : je ne chercherai point à m'excuser. Je dirai seulement que ce ne

Charme des maux les plus inconsolables:
Par *Charité*, l'amour de ses semblables.
Toutes les trois, sous cet unique aspect,
Ont encor droit à l'amour, au respect
Du monde entier; et moi, foible interprète,
Mais plein, au moins, du sujet que je traite,
Je vais chanter leurs dons et leurs attraits;
Et nous verrons si vous rirez, après!

Ce début frappe; il fait trêve aux saillies;
Et je crois voir deux femmes très-jolies
De l'œil, du geste, encourager ma voix.
Je reprends donc, plus hardi cette fois:

Croire, espérer, aimer, voilà tout l'homme.
Foi, noble Foi! car d'abord je la nomme,
Et vous savez ce que j'entends par *Foi:*
Oui, des humains c'est la plus sainte loi;
Oui, les beaux jours de Saturne et de Rhée
Ont reposé sur cette Foi sacrée,
Sur cet instinct délicieux et pur,
Par qui, marchant d'un pas et droit et sûr,
L'homme est fidèle à tenir sa parole,
Et n'a, pas même en un sujet frivole,
Dit un seul mot qui ne partît du cœur.
C'est cette Foi, que le grand orateur,
En son beau style, et dans sa noble phrase,
Du bien public a proclamé la base (1).

---

sont point les *Vertus Théologales* que j'ai définies: mon Dialogue est intitulé simplement *les Trois Vertus.*

(1) *Nulla etenim res vehementiùs rempublicam continet, quàm fides.* Cic. de Officiis, lib. 2.

C'est elle, Horace, elle que tu chantois,
La Foi sans tache, *incorrupta fides.*
Pudeur, justice et vérité, lui donnent
Un nouveau lustre, à l'envi la couronnent (1);
Mais, pour toi-même, ô Foi! si je t'aimois,
Je t'aime encor pour un de tes effets:
C'est de la Foi que naît la confiance.
Lorsqu'on se sent fort de sa conscience,
Quand sur sa Foi, ferme et solide appui,
On se repose, ah! de celle d'autrui
Peut-on douter? Loin, loin cette pensée:
Une âme fière en seroit trop blessée.
Sois sans reproche, et tu seras sans peur.
Moi, soupçonner un langage trompeur?
Que mon semblable à ce point s'avilisse?
Par le soupçon, je m'en croirois complice.
Tel put se faire un jeu du démenti;
Mais de ma bouche il n'est jamais sorti.
Je puis un jour me voir trompé; n'importe:
La confiance est chez moi la plus forte:
Un simple *oui*, m'est un gage sacré.
Long-temps encore, ah! toujours je croirai
A la franchise, à la reconnoissance,
A la pudeur, à la fidèle absence.
Dans ma croyance à ce point affermi,
Vous jugerez si la voix d'un ami

---

(1) *Ergò Quinctilium perpetuus sopor*
Urget, cui pudor et justitia soror,
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quandò ullum invenient parem?

CARM., l. I.

Pourroit jamais me trouver incrédule!
Même en amour, je m'en ferois scrupule :
Ah! c'est que j'aime, et j'estime, et je croi...
C'est encor là ce que j'appelle *Foi.*

Je pris haleine : ici, nouveau silence :
On se regarde; il semble qu'on balance
Entre le rire, et l'approbation.
« Je goûte assez sa définition,
» (Dit un des chefs) je ne suis pas crédule;
» Mais cette Foi n'est point si ridicule :
» Puis-je accueillir d'un sourire moqueur,
» Un sentiment que je trouve en mon cœur? »
Il dit : bientôt circule un doux murmure,
Qui me paroît d'un favorable augure.
Ah! dis-je alors, je vous ai bien jugés;
Me voilà fort, et vous m'encouragez :
Puis-je d'ailleurs avoir moins d'assurance,
Lorsque je viens vous parler d'Espérance ?
Dans tous vos cœurs n'est-elle pas aussi?
Douce Espérance! oui, ton nom seul, ici,
Déjà répand un baume salutaire :
Le juste Ciel te devoit à la terre ;
Et tu naquis, Ange consolateur,
Le même jour que naquit le Malheur.
Sous divers noms, chaque peuple t'adore :
Quand tous les maux échappoient à Pandore,
Tu demeuras en ses fragiles mains,
Plus que jamais nécessaire aux humains.
Milton, le *Dante*, ont d'un seul trait terrible,
Peint leur Enfer : « De ce séjour horrible
« Fuit l'Espérance, elle qu'on voit partout. »
Je me mourois : à mon chevet, debout,

Tu sus distraire et suspendre ma peine :
Tu me montrois la guérison prochaine :
Je vis encor, pour chanter tes bienfaits.
Qui peut compter les heureux que tu fais ?
Est-il au monde un mortel qui n'espère ?
Du lambris d'or, à la simple chaumière,
Les champs, la ville, et les camps et les mers,
Tout vit d'espoir en ce vaste univers.
Voyez sourire un père de famille :
C'est que déjà, de sa naissante fille
Il a nommé l'époux et les enfans :
Il les voit tous, justes, bons, triomphans,
Et les bénit, à son heure dernière,
Long-temps avant qu'ils aient vu la lumière.
Prestige heureux ! voyageur et soldat,
Pendant l'orage, au plus fort du combat,
Dans l'avenir, embrassent leur patrie,
Leurs vieux parens, leur maîtresse chérie.
Nous même, auteurs de timides essais,
Tout en tremblant, nous croyons au succès,
Souvent bercés d'apparences légères,
Heureux, au moins, heureux de ces chimères.
Et vous aussi, vous tous qui m'écoutez,
Ces plaisirs purs, vous les avez goûtés :
Dites s'il est une douceur pareille
A cette voix qui répète à l'oreille
Et d'une mère, et du foible orphelin,
Et du vieillard penchant vers son déclin :
Espère, espère ; et lorsqu'en sa détresse,
Las de gémir, et d'attendre sans cesse
Un meilleur sort, l'infirme, le vieillard,
L'infortuné, disent : « Il est trop tard. »

La même voix à l'espoir les convie,
Et crie : « Espère une meilleure vie. »

— Une... meilleure ?... ah, ah! — Vous souriez,
Dis-je à mon tour? « Quoi, vraiment? vous croyez
» Qu'une autre vie, après la dernière heure,
» Saura renaître, et plus longue et meilleure? »
— Oui, jeune homme, oui! je le crois, je le sens :
C'est un besoin, pour moi, des plus pressans.
Sans cet espoir, il seroit impossible
A tout mortel raisonnable et sensible,
Je ne dis pas de supporter ses maux,
Mais d'expliquer ces horribles fléaux
Dont le fardeau pèse sur notre tête.
Le Vice heureux, la Vertu... je m'arrête :
Une autre vie !... à ce penser si doux,
L'âme respire, et le ciel est absous.

— « Ces vérités n'ont pas besoin de preuves,
» (Me dit quelqu'un) mais sont-elles bien neuves?
» Votre Espérance est un sujet usé. »
— D'accord : eh bien !... n'a-t-on pas épuisé
Maint autre genre, et le froid badinage,
Et la satire, et le libertinage?
Puisqu'on s'obstine à répéter le mal,
Moi, je répète, et d'un courage égal,
Des vérités pures et consolantes.

Oui, reçois-moi sous tes ailes brûlantes,
O Charité! viens, prête à mes accens
Ton feu divin, tes charmes ravissans.
Avec transport, Charité, je t'embrasse :
De tes deux sœurs prompte à suivre la trace,

L'une des deux nous fait croire à l'honneur ;
L'autre promet et montre le bonheur ;
Mais toi, peut-être es-tu le bonheur même.
D'une âme aimante, ô volupté suprême !...

« Aimante ! ah ! oui... (me dit la jeune Églé,
» Qui m'écoutoit et n'avoit point parlé) :
» La Charité, dont le nom vous enflamme,
» Qui semble empreinte en vos yeux, dans votre ame,
» Je la sens bien ; mais, parlons sans détour :
» N'est-ce pas là ce que l'on nomme *Amour* ? »
Églé rougit d'avoir été hardie
Jusqu'à ce point ; elle fut applaudie ;
Et puis chacun de répéter : « Mon cher,
» Ta Charité, c'est de l'amour, c'est clair. »
Quand on m'eut bien plaisanté de la sorte :
Amour, leur dis-je, ou *Charité*, qu'importe,
Pourvu qu'on aime ? Encore j'insistai :
Non, votre amour n'est pas ma Charité.
Cette tendresse, et légère et volage,
N'a qu'un printemps ; la mienne n'a point d'âge,
Jamais ne s'use, et loin de s'attiédir,
Semble plus vive à son dernier soupir.
Charmant d'ailleurs, l'Amour est égoïste :
La Charité ne respire, n'existe
Que pour autrui : l'Amour veut de l'amour ;
L'Amitié même exige un doux retour :
La Charité, plus pure en son essence,
Dispenseroit de la reconnoissance.
Que lui faut-il ? elle aime pour aimer,
Et se nourrit, et se sent consumer
De cette ardeur sans cesse renaissante.
Que l'on attaque une personne absente,

Qu'on la soupçonne : ah ! sa voix la défend,
Comme on feroit son père ou son enfant.
Vous la voyez chercher de préférence
Les lieux qu'habite ou Détresse, ou Souffrance,
Et faire encor des heureux, en chemin.
On la peignit *une bourse à la main* (1) :
Soit. Mais son cœur, inépuisable source,
S'ouvre et s'épanche encor mieux que sa bourse ;
Source plus douce au sein de nos revers,
Qu'un peu d'eau vive au milieu des déserts.
S'il suffisoit d'aimer, pour la bien peindre,
Je la peindrois : mais qui pourroit l'atteindre,
Et la surprendre, et la suivre en tous lieux,
Quand elle échappe et se dérobe aux yeux,
Quand, d'une vie aux bienfaits consacrée,
La moitié même est peut-être ignorée ?
Le crime éclate, et hautement agit :
C'est la vertu qui se cache et rougit,
Dont la pudeur craint le bruit et la pompe.
Aussi, combien le vulgaire se trompe !
Il croit le mal plus commun qu'il ne l'est :
La Charité le répare, et se tait.

Vincent de Paule (2), entend de la nature
Le cri plaintif et le touchant murmure :
Il en tressaille : en son sein paternel,
Il vous réchauffe, enfans qu'un sort cruel

---

(1) Boileau, *Lutrin*, ch. VI.

(2) Saint-Vincent de Paule, entr'autres actes de bienfaisance, a fondé le premier hospice des *Enfans-trouvés*.

Prive en naissant des regards de vos mères.
Ainsi, partout ne voyant que des frères,
De *Las-Casas* (1) le zèle dévorant,
Trop foible, hélas ! contre un fougueux torrent,
Lui déroba du moins quelques victimes.
Beau dévoûment ! transports vraiment sublimes !
Qu'on aime à voir l'énergique bonté
Ravir sa proie à la méchanceté !
Et toi, surtout, et toi,... quelle âme ingrate
Ne s'attendrit au seul nom d'Hippocrate ?
Tu prodiguas, pendant quatre-vingts ans,
Ton art, tes soins aux mortels languissans :
Dans tes écrits, tu ravis, tu pénètres.
Ton ombre encor... j'en appelle à nos maîtres,
Ou nous conserve, ou nous rend la santé.
Vous tous, enfin, qui de l'humanité
Séchiez les pleurs, ou vengiez la querelle,
Titus, Henri, Fénélon, Marc-Aurèle,
Dans la mémoire, à jamais vous vivrez ;
Et vous aussi, bienfaiteurs ignorés,
Anges de paix et d'amour... car vous l'êtes,
Soyez bénis pour tant d'œuvres discrètes :
L'œil qui voit tout, vous en garde le prix...
O Charité ! pour tes vrais favoris,
Du bien qu'on fait le plus touchant salaire,
Est... ce bien même, et celui qu'on va faire.
Plaisir céleste ! ineffables douceurs !
Charité pure !... Eh ! pourquoi de ses sœurs

(1) Qui n'a lu dans *Raynal* ces discours brûlans de charité, où l'archevêque *Las-Casas* plaidoit contre ses propres compatriotes, la cause de l'humanité ?

La

La séparer? Cette immortelle troupe
A tant de grâce, et forme un si beau groupe!
Réunissons tous leurs charmes vainqueurs :
Et... puissions-nous les unir dans nos cœurs!
C'est à nos cœurs, mieux qu'à de vaines rimes,
De rendre hommage à trois vertus sublimes.
Heureux celui qui, ferme dans sa Foi,
Croit à l'honneur, jugeant d'autrui par soi;
Qui se résigne à sa longue souffrance,
Et la tempère, au moins, par l'Espérance;
En qui surtout, l'ardente Charité,
Bénit, consacre, espoir et loyauté!

J'avois fini : nul ne prit la parole.
Plus de sourire et de babil frivole.
Sur tout le cercle en promenant mes yeux,
Je vis couler des pleurs délicieux:
J'avois touché mon petit auditoire.
En s'en allant..., (pour finir cette histoire,)
On répétoit, du même ton que moi,
« La Charité, l'Espérance et la Foi! »

LE POËTE ET SON JARDINIER,

DIALOGUE (1).

LE POETE.

Eh ! c'est toi, Mathurin ?

LE JARDINIER.

Moi-même.

LE POETE.

Toujours gai,
Je vois ?

LE JARDINIER.

Un Jardinier doit l'être au mois de Mai.

LE POETE.

Mais tu l'es en tout temps.

LE JARDINIER.

Et vous, notre bon maître,
Toujours pensif, rêveur !... Si je puis m'y connoître,
Vous avez du chagrin. Oh çà ! de bonne foi,
Croiroit-on bien qu'ici le plus joyeux, c'est moi ?

LE POETE.

Eh ! pourquoi pas, mon cher ?

LE JARDINIER.

Étant ce que vous êtes,
Cependant... au village on sait ce que vous faites,

(1) Cette pièce n'a été lue à l'Institut qu'en séance particulière. Comme j'y parle un peu de moi, je ne voulus pas la lire à la séance publique. J'espère que le Lecteur me pardonnera de la lui offrir.

C'est de la Comédie ; et je ne suis qu'un sot,
Ou, comme moi, chacun entendra par ce mot
Quelque chose de gai, de plaisant, qui fait rire ;
Or je ne comprends pas, puisqu'il faut vous le dire,
Comment vous faites rire, en ne riant jamais.

LE POETE.

Jamais ?...

LE JARDINIER.

Ou rarement.

LE POETE.

Je suis sérieux ; mais...

LE JARDINIER.

Franchement, sérieux est bien voisin de triste ;
Tenez ; vous avez fait... comment donc ? l'*Optimiste :*
C'est comme qui diroit l'homme toujours content ;
Moi, je suis bien cet homme ; en diriez-vous autant ?
Vos ouvrages et vous ne vous ressemblez guères ;
Ici, tous les enfans ressemblent à leurs pères...

LE POETE.

Fort bien. Mais tu crois donc la Comédie un jeu,
Pour celui qui la fait ? Tu te trompes un peu.
Puisque nous en parlons, il faut que je t'explique,
Mathurin, ce que c'est qu'un Poëte comique.

LE JARDINIER.

Très-volontiers.

LR POETE.

Écoute.

LE JARDINIER.

Allez ; j'écoute bien.

LE POETE.

Le Poëte comique est un homme de bien,

Qui de vices, surtout de travers innombrables,
Voudroit tout doucement corriger ses semblables;
Va-t-il d'un magister prendre l'air imposant?
Au contraire; il annonce un spectacle amusant;
On y court. Il présente alors maint personnage;
Chacun parle, ou du moins doit parler son langage;
Quelquefois vicieux, ridicule souvent;
Et tel des spectateurs, dans ce tableau vivant,
Pour peu qu'il le voulût, pourroit se reconnoître,
Mais reconnoît plutôt ses voisins, qui, peut-être,
Lui rendent la pareille, aveugles comme lui.

LE JARDINIER.

C'est donc comme chez nous? chacun y rit d'autrui.

LE POETE.

Oui; mais tout en riant, au fonds la Comédie
Marche droit à son but, avec art s'étudie
A corriger les sots, les fripons, les méchans;
Et n'amusant jamais que les honnêtes gens,
Avec l'air du plaisir qu'elle promet et donne,
A le secret d'instruire aussi-bien que le Prône...

LE JARDINIER.

Je commence à comprendre; et même, à ces sermons,
On ne dort pas, je gage?

LE POETE.

Eh! non, quand ils sont bons.
Ce que tu prenois donc pour un vain badinage
Est plus rude cent fois que votre jardinage,
Veut un plus long travail.

LE JARDINIER.

A-t-on rien vu d'égal?
Vous donnez du plaisir, et n'avez que du mal.

Oh! cette comédie est vraiment singulière.

LE POETE.

Je crois t'avoir parlé quelquefois de Molière,
Mon maître, mon modèle...

LE JARDINIER.

Oh! oui, je m'en souvien,
Et vous m'en avez lu; cela m'amusoit bien.
A ce qu'il me paroît, c'étoit un habile homme,
Jamais je n'oublîrai son *Bourgeois Gentilhomme*,
Qui veut, à soixante ans, rapprendre l'alphabet;
Et sa servante!... Enfin, croiriez-vous que Babet,
Quand par hasard encore elle songe à Nicole,
Fait ni plus ni moins qu'elle, et rit comme une folle?

LE POETE.

Oui?

LE JARDINIER.

Ce Molière-là devoit être bien gai?

LE POETE.

Il étoit sérieux au contraire.

LE JARDINIER.

Est-il vrai?

LE POETE.

Mélancolique même. Au fond du cœur, sans doute,
Il ressentoit ce charme et ces douceurs que goûte
L'honnête homme qui voit, qui sent la vérité;
Mais rien dans ses discours n'annonçoit la gaîté;
Et c'est le seul côté par où je m'en rapproche.

LE JARDINIER.

On ne vous auroit pas jadis fait ce reproche;

Car je vous ai connu bien plus gai qu'aujourd'hui.

LE POETE.

Peut-être en mon jeune âge : il s'envole; avec lui,
L'heureuse insouciance, et l'enjoûment folâtre.
O! combien le chemin qui conduit au théâtre
Est escarpé, pierreux, de ronces hérissé !...

LE JARDINIER.

On aplanit, ratisse, arrache.

LE POETE.

Eh! oui, je sai
Que rien ne te résiste.

LE JARDINIER.

Oh! cela, je m'en pique.

LE POETE.

Mathurin, tu n'es pas un Poëte Comique.
C'est le plus rude état qui soit au monde entier:
Et je retournerois à cet ingrat métier!
J'aimerois mieux sans cesse arracher ronce, ortie...
C'en est fait; plus de vers, et plus de comédie.

LE JARDINIER.

Plus de vers ?... Oui! que j'aille, en un dépit soudain,
Jetant bêche et rateau, crier : *Plus de jardin !...*
Il faut que vous rimiez, comme il faut que je plante.
J'ai bien encor pour vous une idée excellente.
Mais je n'ose...

LE POETE.

Pourquoi ?

LE JARDINIER.

Sur un sujet pareil,
Il n'est pas trop aisé de donner un conseil.

LE POETE.

Parle toujours.

LE JARDINIER.

Hé bien, dans le fond de mon ame,
Je vous souhaiterois...

LE POETE.

Eh ! quoi donc ?

LE JARDINIER.

Une femme.

LE POETE.

Une femme ?

LE JARDINIER.

Oui, Monsieur ; c'est ce qu'il vous faudroit.
De l'ennui, du chagrin cela vous guériroit.
Ah ! l'homme n'est pas né pour vivre solitaire.
Vous nous parliez d'un *Vieux Célé*...

LE POETE.

Célibataire ?

LE JARDINIER.

Ah ! oui : vous y donnez une forte leçon
Pour que l'on se marie ; et vous restez garçon !
A tous vos beaux discours on ne se fiera guères !
Vous faites des sermons ; oui ; mais de vos confrères
Vous suivez donc l'exemple, et comme eux vous trichez ;
Car vous ne faites pas ce que vous nous prêchez...

LE POETE.

Je m'étois déjà fait ce reproche à moi-même.

LE JARDINIER.

Il est si doux d'avoir quelqu'un, là, qui nous aime !

Vous avez le cœur bon, et vous resteriez seul?

LE POETE.

J'aurai mes sœurs; ton fils n'est-il pas mon filleul?

LE JARDINIER.

Ce n'est pas votre enfant.

LE POETE.

Les pièces que j'ai faites,
Ce sont là nos enfans, à nous autres Poëtes.

LE JARDINIER.

Ceux-là ne disent mot, et ne caressent pas.
Vous aimez à jouer avec les miens. Hélas!
Vous verriez d'un autre œil cette chère campagne,
Si vous la partagiez avec une compagne;
Si vous aviez surtout l'espoir de la laisser
A vos enfans; alors, soit dit sans vous blesser,
Au lieu de peupliers, vous planteriez des chênes.
Mais bon! je perds le temps en remontrances vaines.
Vous ne m'écoutez pas; vous rêvez...

LE POETE.

Eh! oui, tien;
Je songe à mettre en vers ce naïf entretien.

LE JARDINIER.

En vers? c'est trop d'honneur que vous voulez me faire.

LE POETE.

Un Poëte, bon homme au fond, quoique sévère,
Boileau..., mais le pourrai-je imiter sans orgueil?
A su rendre immortel son Jardinier d'Auteuil,
Antoine, en lui parlant dans une belle épître;
A l'immortalité je n'ai pas même titre;

Ma tu vivras, du moins, aussi long-temps que moi.

LE JARDINIER.

C'est tout ce que je veux. *Mathurin* peut, je croi,
Figurer dans un vers tout aussi-bien qu'*Antoine*.
Mes enfans n'auront pas de moi grand patrimoine;
Mais on dira: « leur père, homme franc, sans chagrin,
» Étoit le Jardinier du bon... »

LE POETE.

Eh! Mathurin,
Qu'importe ce qu'un jour de nous on pourra dire?
Soyons heureux et bons; cela doit nous suffire.
Mais, adieu; car tes yeux ont besoin de sommeil.

LE JARDINIER.

Bonsoir, Monsieur; songez à mon petit conseil:
Le hameau tout entier par ma voix vous invite.

LE POETE.

Hé bien, j'y penserai.

LE JARDINIER.

Pensez-y donc bien vite.
Il s'agit du bonheur, et les momens sont chers;
Des vers, une femme...!

LE POETE.

Oui? commençons par les vers.

L'HOMME ET SA CONSCIENCE,

DIALOGUE.

LA CONSCIENCE.

Enfin, te voilà seul, et je veux te parler.

L'HOMME.

Qu'entends-je?

LA CONSCIENCE.

Écoute-moi.

L'HOMME.

Mais qui vient me troubler,
Triste comme je suis?...

LA CONSCIENCE.

Eh! c'est pour cela même,
Lorsqu'on sent une peine, un embarras extrême,
Que l'on souffre en secret, c'est alors que je vien.

L'HOMME.

Laissez-moi.

LA CONSCIENCE.

Vainement tu fuis cet entretien:
Te voilà malheureux! il faut que tu m'entendes;
Il faut que dans ton cœur, avec moi tu descendes.

L'HOMME.

Eh mais... qui donc es-tu, Génie, Ange ou Démon?

LA CONSCIENCE.

Ton bon Ange, en effet...

L'HOMME.

Hé bien, parle, ton nom?...

Oui, ton nom ? car c'est trop lasser ma patience.

LA CONSCIENCE.

Puisqu'il faut me nommer, je suis ta Conscience.
D'où vient que ce seul nom te cause un tel effroi,
Quand tu n'as point d'ami plus fidèle que moi ?
Allons, de ta journée il faut me rendre compte...
Au front voilà déjà le rouge qui te monte!...
Tant mieux : cette pudeur marque un assez bon fonds;
J'espère encor de toi; rougis, soit, mais réponds.

L'HOMME.

De quel droit ? à quel titre?...

LA CONSCIENCE.

Eh ! demande inutile !
Pour ton propre intérêt, sois confiant, docile ;
Et, puisque tu m'as su mille fois éprouver,
Ne me conteste plus le droit de te sauver.

L'HOMME.

Me sauver, dites-vous ?... et de quoi ?

LA CONSCIENCE.

Tu l'oublies,
Ingrat !... de mille excès, et de mille folies,
De toi-même en un mot : tu n'es point un méchant ;
Mais je démêle en toi plus d'un fatal penchant,
Qui te rend mes secours, mes leçons nécessaires ;
Va, je te connois bien : et tiens, soyons sincères ;
Ne t'ai-je pas surpris désirant, espérant,
Ou l'exil d'un rival, ou la mort d'un parent ?
Que sais-je ?...

L'HOMME.

Quoi ! me faire un crime de pensées,
Qu'en y réfléchissant, j'ai bien vite chassées ?

LA CONSCIENCE.

Et ces réflexions, qui te les inspira ?
Que d'actions, d'ailleurs... !

L'HOMME.

Allons !... nous y voilà ;
De la morale... !

LA CONSCIENCE.

Eh bien !... la mienne est saine et pure,
Mais toute simple ; oui, c'est la loi de la Nature.
Un Dieu, de bonnes Mœurs, la douce Humanité,
C'est mon seul cri.

L'HOMME.

J'en sens toute la vérité,
Et n'ai point, grâce au Ciel, de principes contraires :
Je crains Dieu, j'ai des mœurs, et je chéris mes frères.

LA CONSCIENCE.

Bon : d'après ton aveu, te voilà donc parfait !
Ce qu'on paroît, souvent, on croit l'être en effet.
Tu crains Dieu, me dis-tu ; je consens à le croire :
Mais est-il quelquefois présent à ta mémoire ?...
Prends garde ; car je suis dans le fond de ton cœur :
Bénis-tu, chaque jour, ton immortel auteur ?
T'ai-je entendu, jamais, célébrer sa puissance ?
Ressens-tu le besoin de la reconnoissance ?
N'est-ce pas l'effroi seul qui t'arrache un, *ah ! Dieu ?*
Répond.

L'HOMME.

Il est bien vrai que j'en parle très-peu.

LA CONSCIENCE.

Est-ce de longs discours qu'un tel sujet réclame ?
Je ne voulois qu'un mot, qu'un simple élan de l'ame :

J'en dirois trop moi-même : au nom de l'Éternel,
Mets la main sur ton cœur, et regarde le Ciel;
Il suffit. Mais parlons de tes mœurs, mœurs si pures!
Et l'on n'en peut douter; car c'est toi qui l'assures.

L'HOMME.

Je me pique en effet...

LA CONSCIENCE.

J'entends; de goût, d'honneur,
De délicatesse, oui; mais en es-tu meilleur?

L'HOMME.

Eh mais, je ne vois pas de quoi je suis coupable;
De scandale, d'excès je me sens incapable:
Quel mal fais-je, en un mot?

LA CONSCIENCE.

J'admire en vérité
Ton air de confiance et de sécurité.
Mais tu ne crains donc pas qu'ici je te reproche,
Ta hauteur, ton dédain pour tout ce qui t'approche,
Des gens de bien, d'honneur, lâchement délaissés,
Et les heureux du jour sans pudeur encensés?...
Telle femme, à ta foi qui s'étoit confiée,
Pour un moins digne objet bientôt sacrifiée,
Et cette double soif du plaisir et de l'or,
Et...

L'HOMME.

Vous ne passez rien.

LA CONSCIENCE.

Que de fautes encor
Je pourrois!... j'en ai dit assez pour te confondre.
Quel mal fais-je, dis-tu?... J'aurois pu te répondre:

« Mais quel bien as-tu fait?... avec tant de moyens,
» En quoi sers-tu l'État, et tes concitoyens!...
» Au moindre sacrifice as-tu su te résoudre?...
» Surtout... car à ce prix de tout je puis t'absoudre :
» As-tu senti la tendre et touchante pitié? »

L'HOMME.

Oui, certes; mille fois j'ai servi l'amitié!

LA CONSCIENCE.

Est-ce là me répondre?... Obliger ce qu'on aime,
Ce n'est point un bienfait, c'est se chérir soi-même:
Laissons-là tes plaisirs; ces plaisirs qu'entre nous,
Tu dépouilles encor du charme le plus doux,
Le secret; tu ne sais obliger qu'avec pompe.

L'HOMME.

Je n'ai rien dit pourtant...

LA CONSCIENCE.

Ce n'est pas moi qu'on trompe.
Grâce à ta modestie, on ne l'a que mieux su:
Tu fuis; mais en fuyant, tu veux être aperçu.
Parlons des vrais bienfaits. As-tu, dans le silence,
Consolé l'infortune, assisté l'indigence?

L'HOMME.

Quel bien ferois-je? hélas! moi-même ayant si peu,
Presque pauvre?...

LA CONSCIENCE.

Toi, pauvre?... y paroît-il, bon Dieu!
Qu'on te propose un bal, une fête, un spectacle;
Alors, ta pauvreté n'est plus qu'un foible obstacle :

Ainsi pour tes plaisirs tu ne manques de rien,
Et n'es pauvre jamais, que pour faire du bien.

L'HOMME.

Vos reproches sont durs.

LA CONSCIENCE.

Les vérités t'offensent.
J'ose te dire, moi, ce que tes amis pensent.
Hier, à ce repas, je te criois en vain :
« Songe aux infortunés qui périssent de faim. »
Cruel, étrange oubli!... mais sur l'heure on l'expie :
J'ai gâté tous tes mets, comme une autre Harpie.
Ce devoir me regarde, et je le remplirai ;
Et, loin de me haïr, tu dois me savoir gré
De ces regrets cuisans, de ces momens d'angoisse :
Ils empêchent, du moins, que le mal ne s'accroisse.
Songes-y bien : ce frein qu'en frémissant tu mords,
Peut devenir pour toi l'aiguillon du remords.
Ce mot t'effraye ? ah! crains la chose; entends l'orage,
Qui commence à gronder dans le lointain.

L'HOMME.

Courage!
Grondez, puisque pour vous c'est un si grand besoin.
Mais il est... et j'en puis citer plus d'un témoin,
Des Consciences, là, d'un meilleur caractère,
Que l'on fait, à son gré, parler ou bien se taire ;
Avec qui, tôt ou tard, on peut s'accommoder ;
Le prodigue à la sienne a su persuader
Qu'il étoit généreux, et l'avare économe,
Le lâche un esprit doux : tel s'érige en grand homme,
En profond politique, et n'est qu'un intrigant;
Tel se dit un héros, qui n'étoit qu'un brigand.

Même en se repaissant de vengeances, de haines,
On se croit au-dessus des foiblesses humaines,
Aussi, voyez leur air et tranquille et serein;
Ils semblent n'avoir tous scrupule ni chagrin:
Avouez-le, et croyez à tant d'expériences,
Pour une vraie il est dix fausses Consciences.

LA CONSCIENCE.

Voudrois-tu par hasard, que la tienne le fût,
Et qu'à ton gré, sa voix ou parlât ou se tût?
Pour ton bonheur, plutôt, je suis incorruptible.

L'HOMME.

Encor si vous étiez un peu moins inflexible!

LA CONSCIENCE.

Tu crois donc qu'il en est qui se laissent fléchir,
Que d'un joug incommode habile à s'affranchir,
Avec sa Conscience, un beau jour on s'arrange?
Je sais bien qu'on le dit; et ce système étrange,
Plairoit fort, je l'avoue, à de certaines gens:
C'est le dernier recours, c'est l'espoir des méchans.
Vain réfuge! au silence on ne peut nous réduire,
On ne peut nous tromper, encor moins nous séduire.
Ces heureux, que tu crois dans un calme profond,
Regarde, le contraire est écrit sur leur front.
Leurs soucis, leur pâleur, et cette inquiétude,
Et cette peur que tous ont de la solitude,
Tout décèle le trouble et l'effroi de leur cœur;
Je sais qu'on répondra par un rire moqueur.
En un vain tourbillon, oui, sans doute on s'agite,
On s'étourdit... que sais-je?... un moment on s'évite;
Mais

Mais à sa Conscience on ne peut échapper.
D'une funeste erreur je veux te détromper.
Ce sommeil, ce néant, qu'invoque le coupable,
Seroit pour tes pareils un malheur véritable,
Non, tu n'en es pas là, j'en réponds; et tu peux
Te réconcilier avec moi, si tu veux.

L'HOMME.

Si je le veux?... ah! oui; j'en fais l'aveu sincère:
Je ne puis avec vous être toujours en guerre.

LA CONSCIENCE.

Eh bien! faisons la paix : je te l'offre.

L'HOMME.

A l'instant.
De moi-même déjà je suis moins mécontent.
Vous m'avez soulagé.

LA CONSCIENCE.

Tu fuyois mes approches,
Pourtant! crains mon silence et non pas mes reproches:
Préviens-les donc, sois juste; et satisfait de toi,
Tu ne craindras jamais d'être seul avec moi.

LA CAMPAGNE

ET LES VERS.

Dans un de ces loisirs qu'un Dieu daigna me faire (1),
Loisirs qu'à la richesse, aux grandeurs, je préfère,
J'errois dans la campagne, un Poëte à la main;
Mon livre, et mille objets semés sur mon chemin,
M'offroient, comme à l'envi, ces images chéries,
Si propres à nourrir de tendres rêveries!
J'admirois par quel charme et quels accords touchans,
L'amour des vers s'allie avec l'amour des champs.
Attrait délicieux! puissante sympathie!
Que je plains le mortel qui ne t'a point sentie!
Un doux instinct unit deux goûts si purs, si chers:
On tressaille à ces mots, la Campagne et les Vers!
Cette double pensée émeut, ravit, enflamme:
Dans ces nobles élans, besoin d'une belle ame,
Le Poëte a, d'abord, célébré l'Éternel:
Qui put mieux l'inspirer que l'aspect d'un beau Ciel?
Quels accens dut prêter à sa reconnoissance,
Ce chef-d'œuvre imposant de bonté, de puissance,
Que l'univers étale à nos yeux enchantés!
La verve a moins d'essor au milieu des Cités,
Où, rabaissé toujours vers de foibles images,
On marche environné de ses propres ouvrages;

---

(1) *Deus nobis hæc otia fecit.*
Virg. Ec. I.

Aux champs, nous ne voyons, n'admirons en tout lieu,
Que ceux de la Nature, et les bienfaits d'un Dieu (1).
Là, plus religieux, l'homme est aussi plus tendre.
Si le premier accent que sa voix fit entendre,
Fut un Cantique, un Hymne à la Divinité;
Le second fut d'amour, et chanta la beauté.
La beauté, dans ton sein, peut-être a plus d'empire,
O Campagne! l'Amour plus tendrement soupire :
Tout nous parle d'aimer, en ton riant séjour;
Tout ce que l'on entend, semble un concert d'amour;
Et la vive Nature, à l'amant vrai, fidelle,
Inspire un abandon simple et touchant, comme elle.
C'est là que vous naissez, douces affections,
Sentimens délicats, franches expressions :
L'âme, l'accent, les traits, tout, dans la solitude,
Des goûts purs, innocens, contracte l'habitude.

Mais en quels nobles tons y sauroient éclater
Et la lyre et la voix dignes de la chanter!
Voûte étoilée, éclat de la naissante Aurore,
Soleil, astre des nuits plus inspirant encore,
Forêts, vallons, coteaux, verdure, aimables fleurs,
Riche variété de sites, de couleurs,
Toujours nouvelle; et vous, âme de ce grand monde,
Vents, dont le souffle agite et le feuillage et l'onde;
Bêlement des troupeaux dans la campagne errans,
Des ruisseaux, doux murmure, ou fracas des torrens;
Écho, bruit des travaux et des danses rustiques,
D'oiseaux joyeux ramage ou chants mélancoliques,

(1) Cette pensée est tirée des *Études de la Nature*, de mon respectable collègue, M. Bernardin de Saint-Pierre.

Vous enflammez nos cœurs, et vous nous invitez,
Vous nous aidez vous-même à peindre vos beautés.
Quels lieux furent en vers plus riches, plus fertiles ?
Les champs à Théocrite ont dicté ses Idylles;
Ce modèle si rare, et si bien imité (1),
Simples, agrestes même en leur naïveté,
Mais vivantes de verve et de traits énergiques :
Ils virent naître aussi ces belles Géorgiques,
Qu'au sexe aimable et tendre, avec tant de succès,
A fait connoître, aimer, apprendre en vers français,
Ce Traducteur, Poëte, et qu'on traduit lui-même (2).
Virgile! auteur divin, qu'on admire et qu'on aime,
Quel pur enthousiasme, et quels transports sacrés,
A ton génie heureux les champs ont inspirés!
O! qui n'aime à te suivre en ton séjour champêtre,
Et mollement couché sous l'ombrage d'un hêtre (3),
Avec toi ne répète : « Heureux l'Agriculteur!
» Heureux, s'il connoissoit, s'il sentoit son bonheur (4)! »

Bords fleuris, beaux vallons, où commença ma vie (5),
Vous la consacrer toute, eût borné mon envie :

---

(1) . . . *Sicelides musæ*, etc.
VIRG. Buc.

(2) La traduction des *Géorgiques* est peut-être encore le meilleur ouvrage de M. Delille ; et ce n'est pas peu dire.

(3) *Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.*
VIRG. Ecl. I.

(4) *O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas!*
Id. Georg., lib. II.

(5) Bords de l'Eure, entre Chartres et Maintenon, *lieux charmans!...*

Au moins, je la partage entre la ville et vous.
Je ne m'en défends pas, votre aspect m'est plus doux:
Mais pourrois-je oublier que c'est au sein des villes,
Que j'appris à bénir les champêtres asiles?
Je vous trouvai plus beaux, décrits en si beaux vers:
Quand j'ai revu Paris, vous m'en êtes plus chers.
Là, doublement heureux, je sais avec délice,
Marier, librement, l'étude et l'exercice;
Et lorsque j'ai taillé mes jeunes arbrisseaux,
Arrosé mon parterre, élagué mes berceaux...;
O! si d'un seul regard tu daignois me sourire,
Dieu des Vers! que j'aurois de plaisir à décrire:
Les prés, les eaux, les bois, ces troupeaux, cet essaim,
Tout ce que la Campagne enferme dans son sein!
Simple, et laissant bien loin bel esprit et manière,
J'aurois naïvement, comme le bon Vanière (1),
Dit les soins, les trésors sans cesse renaissans,
Ces nombreux animaux à l'homme obéissans,
Son vigilant gardien, ses compagnons d'ouvrage:
J'aurois voulu tout peindre; oui, j'eusse eu le courage
De nommer, dans mes vers, tous les fruits du verger,
Et jusqu'aux moindres dons du fécond potager:
Le naturel l'emporte, et brave un froid usage.
Surtout, pour animer ce vaste paysage,
Je ne me serois point interdit la douceur
D'en présenter l'heureux, le digne possesseur:
La plus belle contrée est un désert, sans l'homme.

Toi, qu'invoque mon cœur, si ma voix ne te nomme,

---

(1) Qui n'a lu et relu ce *Prædium rusticum*, peinture si fidèle et si naïve des beautés et de la vie des champs? Je regrette de n'avoir pas cité Rapin, chantre si brillant des jardins.

Vénérable vieillard, digne de l'âge d'or,
Au déclin de tes ans, joyeux, robuste encor,
Vrai sage ! on t'auroit vu, tel que je te contemple,
De la simplicité donnant à tous l'exemple,
Parcourant tes guérets, rappelant tes troupeaux,
Réglant tout d'un coup d'œil; et, les jours de repos,
De ton père à tes fils répétant les louanges,
Les instruisant dans l'art des moissons, des vendanges,
Béni dans ta famille, et partout respecté !...
En ce tableau vivant et plein de vérité,
On eût, j'ose le croire, appris à te connoître,
O Campagne ! et mon vers t'eût fait aimer, peut-être.

Et j'exprime ces vœux, sans étude, sans art:
Tout plein de mon sujet, comme un franc campagnard,
Sans égoïsme, en moi je peins ce qui se passe;
Quand je dis *moi*, c'est vous, c'est tout autre à ma place.

Heureux, si l'on ne peut, d'un trop timide accent,
Célébrer ce qu'on voit, ni chanter ce qu'on sent,
D'applaudir en secret aux tableaux qu'en retrace
Maint Poëte charmant! O trop aimable Horace!
On te suit, on te parle, on se croit à Tibur:
Car cet amour des Champs, si délicat, si pur,
En tes divers écrits, tout l'annonce et l'inspire,
L'Ode sublime ou tendre, et jusqu'à la Satire.
Combien, Virgile et toi, vous fûtes lus, relus!
On a peine à comprendre, on ne se souvient plus
Que vous ayez coûté tant de pleurs au collége (1).

(1) Qui croiroit que c'étoit dans les classes, une tâche pénible (*Pensum*), disons mieux, un châtiment, que de copier cent vers de Virgile ?

Et pourtant,... ingénieux Ovide ! le dirai-je ?
Celui qui dans ses bois, au pied d'un arbre assis,
En deux langues, a lu *Philémon et Baucis*,
Admire du Latin l'esprit, le sel attique,
La saillie, et surtout le luxe poétique :
Mais en Français, que d'âme et de simplicité !
Quel naturel exquis, et quelle vérité !...
On diroit que, des deux, l'ancien est La Fontaine.

C'est ainsi, bon Gessner, que s'épanche ta veine.
Tes Idylles, *Daphnis*, lus en des bois, des prés,
Frais, rians, comme ceux qui les ont inspirés,
Font jouir, à la fois, du peintre et du modèle.
La tendre Deshoullière, à son instinct fidèle,
Ne voyoit que ruisseaux, que moutons, que vergers ;
Et Racan sembla vivre au milieu des Bergers.
Le sublime Thompson, Philosophe et Poëte,
Nourrit son beau génie au sein de la retraite :
L'ami des Champs, des Vers, doit bénir les *Saisons*,
Doit les bénir deux fois ; car il est deux Thompsons.
Sans marcher son égal, digne au moins de ton maître,
Saint-Lambert, tu t'es peint, sans y songer, peut-être :
Tes écrits, tes vertus, retracent à nos cœurs,
D'un Patriarche heureux la vieillesse et les mœurs (1),
Combien d'illustres noms honorent la Campagne !
Oui, c'est là qu'ont écrit Buffon, Rousseau, Montaigne,
Vrais Poëtes par l'âme ; oui, nous devons aux champs
La Prose la plus tendre, et les plus nobles chants.
Ceux même à qui la ville étoit si nécessaire,
Molière, et des Rimeurs le critique sévère,

---

(1) *Fortunate senex !*
Virg. Georg.

De leur siècle, à Paris, observant les travers,
Dans leurs jardins d'Auteuil alloient chercher des vers (1).
Ces profonds Écrivains, ces Poëtes sublimes,
Amour sacré des Champs, c'est toi qui les animes :
Le Chantre d'*Ilion*, peignit un vrai Jardin (2) :
Celui qui retraça les berceaux frais d'*Eden* (3);
Celui qui de Pasteurs entouroit Herminie (4),
Tous ceux qui dans leur âme ont puisé leur génie,
Vivoient dans la retraite, ou de loin l'adoroient.

Quels regrets, quels adieux leurs Muses soupiroient,
Si le triste devoir, à leur paisible asile,
Les arrachoit, ou bien dès qu'au sein de la ville,
Les Arts et l'Amitié les avoient rappelés !
Vous les entendez tous, comme autant d'exilés,
Et se plaindre et gémir : l'un soupire, et s'écrie :
« Dieux ! quand te reverrai-je, ô Campagne chérie (5)! »
« Heureux, dit l'autre, heureux qui, libre de tous soins,
» Cultive en paix son Champ, et jouit sans témoins (6)!

---

(1) Quel amour des champs respirent l'Épître à Lamoignon, et celle au jardinier *Antoine ?*

(2) Jardins d'*Alcinoüs !* tous nos jardins anglais ne vous ont point fait oublier.

(3) Adam et Eve, au Paradis terrestre, sont, à mon gré, ce qu'a fait Milton de plus touchant, et peut-être ce qu'il y a de plus beau en anglais.

(4) C'est dans cet Épisode, vraiment champêtre, que le Tasse me paroît le plus exempt de *Concetti*, tribut que semblent devoir les meilleurs poëtes Italiens.

(5) *O rus, quandò ego te aspiciam !*

HOR. I. Sat., lib. I.

O ubi campi !

VIRG. Georg., lib. II.

(6) *Beatus ille qui procul negotiis*, etc.

HOR... Carm. VII.

» O que j'aime à jamais les fleuves, les bocages (1)! »
Dit un autre : « O vallée! ô fortunés rivages!
» Qui fixera mes pas sous vos ombrages frais (2)! »
L'un regrette ses prés, et l'autre ses forêts :
Ils redemandent tous leur demeure champêtre.
Les vrais amis des Champs se font tous reconnoître
A ces longs souvenirs, à cet accent plaintif,
A ce je ne sais quoi, si tendre, si naïf!
Leur style en est plus doux, leur morale plus pure :

Je n'ai peint qu'à demi de si touchans effets.
Si, de la solitude étalant les bienfaits,
Je disois les douceurs qu'on goûte à la Campagne,
L'innocence, la paix qui toujours l'accompagne;
Si, chantant tour à tour ses jeux et ses travaux,
Je la montrois, versant un long oubli des maux,
Prompte à guérir de l'or cette soif importune,
Soulageant la douleur, consolant l'infortune,
Calmant nos passions, tempérant nos désirs,
Et, comme à nos chagrins, fidèle à nos plaisirs,
Ne nous faisant goûter que de pures délices;
Enfin, n'en offrît-on que de simples esquisses,
On vous verroit, du moins si l'on avoit des yeux,
Solitude chérie, « O Champs aimés des Cieux! »
Vœu de tous les états, charme de tous les âges,
Nous rendre plus heureux, plus libres et plus sages.

---

(1) *Flumina amem, silvasque inglorius!*
Virg. Georg., lib. II.

(2) *O qui me gelidis in vallibus hæmi*
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbrâ!
Id.

DIALOGUE

ENTRE PROSE ET POÉSIE.

POÉSIE.

A moi, Prose, deux mots.

PROSE.

Ah! Poésie, c'est toi!

POÉSIE.

Un moment, sans témoin,
Causons.

PROSE.

Volontiers.

POÉSIE.

Nous nous voyons souvent, mais d'un peu loin,
Presque en passant; jamais nous n'avons, ce me semble,
Parlé, dialogué, ce qu'on appelle, ensemble.
Chère Prose, une fois donnons-nous ce plaisir;
Aussi bien, toutes deux nous avons du loisir.

PROSE.

Il n'est que trop vrai.

POÉSIE.

Ne crains point mes grands airs, mon style; on sait, ma chère,
« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère. »
Sans me piquer, ici, d'éblouir, de briller,
Oui, je veux bien descendre au style familier.

PROSE.

Tout comme il te plaira. J'ai aussi plus d'un ton, et je me conformerai au tien.

POÉSIE.

Avec ta modestie, en honneur, tu m'amuses :
Dès le berceau, formée au commerce des Muses,
Je pris un noble essor : je ne sais quel accent,
Plus de feu, plus de verve, un tour vif et pressant,
Tout mit entre nous deux un immense intervalle.
Aussi, toujours ta sœur, et jamais ta rivale,
Qui de mes favoris jusqu'à toi dérogea?

PROSE.

Qui? *Voltaire*, par exemple.

POÉSIE.

Tu crois qu'entre nous deux son cœur se partagea?...
Je me souviens encor de certaine épithète,
Trop maligne, entre nous, pour que je la répète.

PROSE.

Mauvaise plaisanterie. Voltaire s'est-il *avili* en écrivant sous ma dictée *Zadig*, l'*Ingénu*, *Candide*, et tant d'autres ouvrages plus importans? Va, quoique chacune de nous ait sa physionomie et son style, nous n'en sommes pas moins toutes deux élèves de la Grammaire, de la Grammaire dont, par parenthèse, nous avons quelquefois oublié les leçons; nous n'en sommes pas moins sœurs, même sœurs jumelles.

POÉSIE.

C'est moi qui suis l'aînée.

PROSE.

Toi, l'aînée? la prétention est plaisante.

POÉSIE.

Elle est nouvelle, au moins.
C'est la première fois que, même sans témoins,

Deux femmes, à l'envi, briguent le droit d'aînesse :
Mais je tiens à mon rang, bien plus qu'à ma jeunesse.
Nous, jumelles! quoi, Prose, as-tu pu l'oublier?
Je chantois, tu savois à peine bégayer;
Soumise encore aux lois de la froide Grammaire,
Quand j'inspirois déjà Moïse, Orphée, Homère.
Qui de nous deux, d'abord, osa s'ouvrir les Cieux?
Qui chanta la première et l'Olympe et les Dieux,
Et ces vaillans Héros, presque tous mon ouvrage,
Et que ma voix fit Dieux, autant que leur courage?
C'est ainsi que ma veine épanchoit ses trésors,
Ma pauvre Prose! et vous, que faisiez-vous, alors?

PROSE.

Je faisois ce que je fais à présent : j'avois moins d'éclat; mais cependant j'existois. Parmi les sœurs, telle brille davantage, telle autre est plus utile. Sans me vanter, j'ai quelquefois réformé ton ouvrage, tu avois tout confondu : j'ai débrouillé ce chaos : tu enfantois des fictions, je fis parler la vérité : tu avois créé la Fable; c'est à moi que l'on doit l'Histoire.

POÉSIE.

Oui! beau présent, dont l'homme étrangement profite!
Je l'ai dit quelque part : « l'erreur a son mérite. »
Mais toi-même..., et je ris de ta naïveté,
On diroit que jamais tu n'as rien inventé!
N'as-tu pas, soit erreur, soit défaut de mémoire,
Introduit bien souvent la Fable dans l'Histoire?
Sans être plus brillans, ton Hérodote et toi,
N'êtes ni plus exacts ni de meilleure foi.

PROSE.

Cela est bientôt dit; et si je voulois justifier Héro-

dote,... mais nous nous écartons. Tu te crois donc la première langue du monde! Eh! ma sœur! ne fus-je pas, avant toi, l'interprète des plus tendres affections de l'âme? N'ai-je pas, la première, fait bégayer à l'enfant le nom de père, inspiré les épanchemens de l'Amitié, murmuré les doux mots à l'oreille de l'Amour?

POÉSIE.

« Murmuré de l'Amour les doux mots à l'oreille!... »
J'admire dans ta bouche une phrase pareille.
Ma bonne sœur, crois-moi, parle tout uniment:
Traite à fond la Science et le Raisonnement:
Sers, j'y consens, d'organe à l'Amitié touchante;
Mais oserois-tu bien m'imiter, quand je chante,
Quand je saisis l'accent, le cri des passions,
Quand par le feu, la verve et les expressions,
Je peins les sentimens les plus profonds de l'ame?
Apprend que les transports d'une brûlante flamme,
Et l'art charmant des Vers sont nés le même jour,
Et que j'ai soupiré le premier chant d'amour.

PROSE.

Fort bien! vous verrez que l'on n'a jamais soupiré qu'en Vers, et qu'il faut être Poëte pour dire *je t'aime!* Eh! ma chère sœur, il a toujours suffi pour se faire entendre, d'un mot, d'un regard; cela dit tout. Le silence même est souvent ce qu'il y a de plus éloquent; et l'Amour pourroit se passer de nous deux. Va, qui chante ou raconte les faveurs de sa maîtresse, et même ses rigueurs, n'a point encore aimé, ou n'aime plus.

POÉSIE.

Dieux! s'il en est ainsi, le monde est bien crédule.
Anacréon, Térence, et toi mon cher Tibulle,

Vous tous, dont le Vers doux, par les Grâces formé,
Peignit si bien l'Amour; vous n'auriez point aimé?
Et toi, Virgile aussi! peintre de la Nature,
Le sentiment, chez toi, n'étoit qu'une imposture;
Et jamais, dans un tendre et sincère abandon,
Ton cœur n'a partagé les douleurs de Didon!

PROSE.

Tu exagères ici, comme à ton ordinaire. J'estime, j'aime Virgile, parce qu'il est à la fois plein de feu et sage, harmonieux et vrai; et *vrai*, entendez-vous, ma sœur? c'est un mérite rare chez vos favoris. Vous sacrifiez souvent la justesse à la grâce, et la raison au désir de briller : vous n'avez pas toujours formé des Boileau. Mais après tout, c'est peut-être la faute des Vers eux-mêmes.

POÉSIE.

Belle excuse, vraiment! la faute des Vers mêmes?
Quoi! de mes ennemis tu redis les blasphèmes!
Voudrois-tu, dans un froid et ridicule accès,
De ton la Mothe-Houdard réveiller le procès,
Et m'accusant encor de quelque plaisant crime,
Me faire, sans retour, bannir avec la Rime?

PROSE.

Non, non. Je critique les Vers, mais je ne veux pas les proscrire : je ne hais pas jusqu'à ce point mes plaisirs. J'honore la douce Prosodie, l'harmonie des tours, la pompe des images, la hardiesse même des inversions; mais, pour le reste, dont tu es si fière, ton Rythme, ta Césure, tes Rimes sonores et souvent vides de sens, tes Épithètes retentissantes, tous ces graves Riens...

POÉSIE.

Rythme, *Césure*... ô Ciel! *Rime* surtout, des Riens!
Tu parles bien en Prose. Eh! mais, tous ces liens,
Cette gêne piquante, et ces nobles entraves,
Dont je m'honore, moi, que j'aime et que tu braves,
Loin d'étouffer chez moi le sens, l'expression,
Lui donnent plus de nerf, plus de précision:
Et toi, libre, facile, en un mot sans excuse,
Tu te laisses aller et traînante et diffuse.
Avec sa période et son style pompeux,
Ton ami Cicéron n'est-il pas trop verbeux?

PROSE.

J'ai rendu justice à Virgile: parle avec égard de Cicéron; Cicéron, le modèle de l'Éloquence, et toujours pur, clair, plein de sens: cite-moi vingt vers de suite qui aient ce mérite.

POÉSIE.

Je pourrois, en réponse à ta belle critique,
Citer Racine entier, et tout l'Art Poétique.
Nomme-moi, nomme un seul de tes chers Prosateurs,
Dont la Raison... que dis-je? ah! malgré tes hauteurs,
Tu sens trop ce que vaut la noble Poésie:
Tu peux la décrier, mais c'est par jalousie.

PROSE.

Qui? moi, jalouse? et de quoi? N'ai-je pas eu, comme toi, mes succès, mes élèves, mes amis? Si tu parles d'Homère, je nommerai Platon et Plutarque: crois-tu que Démosthène et Tacite ne balancent pas la gloire des Sophocle, des Pindare? que Corneille et Molière éclipsent Pascal et Bossuet? De nos jours, tu

n'as eu presque à te vanter que de Voltaire; et moi, je compte Montesquieu, Buffon, Bernardin de Saint-Pierre; enfin, chacune de nous a eu son Rousseau.

POÉSIE.

Ils sont à moi tous deux : oui, nobles interprètes
Du Génie et du Goût, vous êtes tous Poëtes.

PROSE.

Voilà encore de tes chimères! ainsi l'on brouilleroit tout. Sœur jalouse et ambitieuse! si j'allois, à mon tour, te disputer tes Poëtes?

POÉSIE.

Je pourrois t'en céder plus d'un, sans nuls regrets:
J'en aurois tout l'honneur; car je t'enleverois
Tout ce que dans ta langue il est d'auteurs sublimes,
Et tu n'aurois de moi que des faiseurs de Rimes.

PROSE.

Cessons ce débat : quel fruit en recueillerions-nous? Disputons plutôt à qui sera le plus utile. Crois-moi, ma sœur, réprime un peu les saillies de ton imagination : elle t'a égarée plus d'une fois : reviens sur tes pas.

POÉSIE.

Courage! il te sied bien de venir me prêcher,
Comme si tu n'avois rien à te reprocher!
Lorsque tu prends ainsi les airs d'une Matrone,
Tu ne m'en fais que mieux songer à ton Pétrone:
Si j'égayai par fois des Contes, des Couplets,
N'as-tu pas inspiré Bocace et Rabelais?

PROSE.

Oui, sur lesquels tu as encore enchéri. Si tu n'avois dicté que des Fables à ton La Fontaine!

POÉSIE.

POÉSIE.

Ah! ce seroit dommage : on admire ses Fables;
Mais il a fait encor d'autres vers bien aimables.

PROSE.

Aimables, oui. La grâce y respire; au moins le goût, et même la délicatesse, s'y font sentir. Mais à présent, avec plus de licence, on ne sait pas de même se faire pardonner ses écarts. Sans doute, ma sœur, tu dictes encore des vers charmans : mais combien d'autres fades, médiocres...!

POÉSIE.

Ce reproche peut-être est un peu mérité :
Mais tu parles ici de médiocrité,
Toi, Prose! et tes Romans?... Ah! tu baisses la vue :
Tu rougis et te tais; te voilà confondue.

PROSE.

Je l'avouerai, je me justifierois mal, à cet égard. Mais ma sœur, n'allons pas, en nous querellant l'une l'autre, servir de risée à nos ennemis communs. Profitons plutôt de cette précieuse rencontre. Écoute : tu le vois trop, le mauvais goût se propage; et c'est un peu notre faute. Nous nous permettons souvent, plus que jamais, de dire ce qu'il faudroit taire, et même de l'imprimer. La réserve, la délicatesse, ce tact exquis, ce sentiment des convenances, semblent être passés de mode; et c'est dommage : car nous y perdons de la grâce, et le public du plaisir. Hé bien, essayons de reprendre un ton modeste, des airs plus décens. Retournons à ce langage pur, délicat, qui nous étoit naturel...

POÉSIE.

Je goûterois assez ton projet, chère sœur :
Mais je crains de tomber dans un autre malheur;
Oui, d'avoir, pour cesser d'être licencieuse,
Le plus grand tort de tous, celui d'être ennuyeuse.

PROSE.

Eh! l'on s'ennuie, au contraire, de tout ce mauvais goût : rien ne blase comme l'indécence.

POÉSIE.

Mais oui : comme en folie, en immoralité,
Le mal, il faut le dire, à son comble est monté;
En redevenant sage, et sans être hypocrite,
De la nouveauté même on aura le mérite:
Ton style, à toi, seroit noble, simple, éloquent,
Mon vers pur, sage et vrai; cela seroit piquant.

PROSE.

Je t'en réponds. Mais si nous publions cet entretien, souvenons-nous, ma sœur, et que cela soit dit une fois pour toutes, d'employer chacune notre style : n'empiétons plus l'une sur l'autre : convenons bien de ce point, avant de nous séparer.

POÉSIE.

Oui, parlons désormais chacune notre langue.
D'abord, eusses-tu fait la plus belle harangue,
Nul Poëme, ma sœur, s'il n'est écrit en vers.

PROSE.

Tant mieux : je conserverai mon Télémaque.

POÉSIE.

C'est un fort bel ouvrage, entre nous, que je perds.

Mais puisqu'il t'appartient... et d'ailleurs, Télémaque
Est encore bien loin du Cid et d'Andromaque.

PROSE.

Tu veux renouveler la querelle; mais je n'en ai pas le loisir.

POÉSIE.

Surtout n'affecte pas, dans tes pompeux discours,
Mon ton sublime et fier, mes images, mes tours;
Et si je t'ai permis, Prose, la Comédie,
Ne te hausse jamais jusqu'à la Tragédie.

PROSE.

Je te le promets. Mais, ma sœur, que je te dise aussi un mot à l'oreille. Si tu me défends d'usurper ton domaine, ne te rapproche pas trop du mien; et quand tu me conseilles de n'être pas trop poétique, prends garde à ton tour de ne pas devenir un peu... tu m'entends. Adieu.

UNE JOURNÉE DE PARIS.

Muse... si j'ai toutefois une Muse,
Viens me sourire; et qu'ici je m'amuse
A peindre un jour, un seul jour de Paris.
Je sais que, même à l'instant où j'écris,
Déjà peut-être il a changé de face :
N'importe; il faut que je me satisfasse.
Plaçons la scène à peu près vers ce temps...
Douteux, qui n'est l'hiver ni le printemps,
Saison, je crois, à Paris, des meilleures.

Or je commence : il a sonné six heures,
Pendant une heure; amants, filoux, rentrez :
Le réverbère a pâli par degrés;
Mais le jour luit... non pas pour tout le monde;
Car mille gens dans une paix profonde
Dorment encore, et d'autres vont dormir :
De ce contraste un Sage peut gémir;
Moi, je suis Peintre et ne suis point Critique :
Passons. J'entends s'ouvrir mainte boutique
Avec fracas; le Forgeron d'abord,
Voisin cruel du *Crésus* qui s'endort,
Frappe à grands coups; maint Epicier régale
De son Nectar, la troupe matinale
Des Charbonniers, des Forts, dignes rivaux,
Des femmes même, hommes par les travaux
Et par la voix, classe bruyante, utile :
Le Villageois, nourricier de la ville,

Dans sa charette, ou bien sur sa jument,
A son Hameau s'en retourne en dormant;
Le lourd Maçon, que le gain seul éveille,
Gagne à pas lents l'échafaud de la veille,
Lorsque déjà le joyeux Savetier
Fait de ses Chants retentir le quartier.

Tout se ranime; on voit de rue en rue
Aller, venir la nouvelle recrue
De nos Journaux, impromptus qu'a produits
La nuit féconde; ainsi, toutes les nuits,
Gémit pour nous la complaisante presse;
Pour nous aussi, combattant sa paresse,
Jusqu'au matin le Boulanger pétrit:
Et ces billets qu'un ami nous écrit,
Dix nuits peut-être ont fatigué la Poste.
Les mendians déjà sont à leur poste;
C'est un état: on rencontre en chemin
Fort peu d'oisifs; un panier à la main,
Vers son marché la Cuisinière trotte;
Telle en revient, portant sa lourde hotte,
Objet d'envie, hélas! pour son enfant.
Quels cris aigus! j'en distingue un charmant;
C'est la Laitière apportant crême et beurre.
Tous les Commis... partiront dans une heure,
Lorsqu'à leur aise ils auront déjeuné.
Je vois de loin cet angle fortuné
Où le Colleur va poser vingt affiches
De Comédie; ici, pauvres et riches,
Comme à l'envi, de ce peuple Romain
Ont la fureur: « le Spectacle et du pain (1)! »

(1) *Panem et circenses.*

Pour cet Ivrogne, et Spectacle et pain même,
Sont peu de chose ; et son bonheur suprême,
C'est, tous les jours, de pouvoir être gris
Dès le matin... De pitié tu souris,
Sobre passant ; et tu cours, je parie,
Nourrir, doter ta chère Loterie
Du gain d'hier, des habits que tu vends,
Du nécessaire, enfin, de tes enfans.
Mais écartons une idée aussi triste.

J'entre au café : Rentier et Nouvelliste
Levent le siége, et se serrent la main,
Pour s'oublier jusques au lendemain.
Le soir, viendront de nouveaux personnages,
Qui, désertant leurs ennuyeux ménages,
Autour d'un poêle épargnent... oui, j'entends,
Lumière, feu, tout, excepté le temps :
Mais que m'importe ? Il sent mieux qu'il existe,
L'Étudiant, l'Homme de Loi, l'Artiste,
Qui, dès l'aurore, arraché de son lit,
Compose, peint, grave, calcule, écrit,
Travaille enfin : si de sa solitude
L'un d'eux s'échappe ; il va, changeant d'étude,
Vous contempler, modèles du vrai Beau,
Étudier long-temps un seul tableau,
Se pénétrer d'un art si difficile :
L'autre retourne à ce touchant asile,
Où l'Être, hélas, qui vint au jour privé
D'un double sens, l'a presque retrouvé,
Entend, répond, achève enfin de naître,
Et lisant tout dans les yeux de son maître,
L'a, comme moi, béni, sans le nommer.

Tel va revoir ce beau *Jardin des Plantes*,
Suit pas à pas mille routes savantes,
Va, vient, s'arrête, et ne les quitte enfin,
Que pour aller, dans un trésor voisin,
D'un triple règne observant mille espèces,
Admirer l'ordre autant que les richesses.
Ainsi l'Élève embrasse d'un regard
Belle Nature et chefs-d'œuvres de l'Art;
Chacun au gré de son penchant, on vole
De Cours en Cours, et d'École en École;
Et trop heureux d'être Écolier toujours!
Je le sens bien : chaque matin, je cours
Rapprendre encor langues romaine et grecque,
Grâces à toi, docte Bibliothèque,
Vaste dépôt, recueil intéressant,
Qui, jusqu'à nous, d'âge en âge, croissant,
Sus, à travers l'incendie et la guerre,
Tous ces fléaux qui désolent la terre,
Et conserver et grossir ton trésor.

Où suis-je? O Dieu! Muse! prend ton essor,
Vole au-dessus de ces publiques pestes,
A l'étranger, même au passant funestes,
Dont le jargon... vous croyez qu'il s'agit
Des êtres vils, dégradés, dont rougit
Leur propre sexe, et que doit fuir le nôtre :
Scandale affreux! mais je parlois d'un autre;
L'Agioteur, l'Usurier ténébreux,
Ces Chrétiens-Juifs, sont bien plus dangereux.
Je l'ai franchi, ce Perron, si perfide!
J'échappe même au Carrickle homicide...
Ce jeune fou qui le mène, qui part
Comme l'éclair, va bâiller quelque part :

Le même ennui peut-être attend ces Dames,
Ce long cortége et d'hommes et de femmes
Qui du beau monde annonce le réveil.
Maître et Jokey, couple à peu près pareil,
Plus d'une Hébé, novice cavalière,
Tous, à travers le vent et la poussière,
Volent au Bois célèbre en rendez-vous
Si différens; ceux-ci semblent plus doux:
Aussi je vois nos Belles sous les armes.
C'est en tremblant que j'admire leurs charmes,
Qu'un vent du nord... imprudente Beauté!
Quel vêtement quitteras-tu, l'été?
Si tes vingt ans bravent la maladie,
Tu pourrois craindre, au moins, d'être enlaidie.
Mais elle fuit, et ne m'écoute pas:
Je m'en console, et porte ailleurs mes pas.
J'approche... ô Dieu! jouissance imprévue!
J'arrive bien; c'est un jour de Revue.
Noble spectacle! armes, habits, chevaux,
Tout m'éblouit; les hommes sont plus beaux:
Dans tous les rangs, quelle attitude fière!
J'entends déjà la musique guerrière:
Le Général que je viens d'entrevoir,
D'un seul coup d'œil, d'un mot, fait tout mouvoir.
De Fréderic un vieux soldat s'écrie:
« Suis-je à Postdam? »... O France! ô ma patrie!
Ces jeux de Mars doivent plus que jamais
Nous être chers; nous leur devons la paix.

Le cœur tout plein de ce bienfait unique,
Je m'éloignois de ce triple Portique,
Que le vulgaire appelle encor *Guichet*,
Nom qui m'attriste; et de ce parapet,

Longue boutique, où je marchande un livre
A chaque pas, d'un côté j'aime à suivre,
Mais d'un regard presque respectueux,
Ce Louvre immense, et si majestueux,
Qui règne au loin..., de l'autre la Rivière,
Roulant en paix son onde nourricière,
Bains, Batelets, ces beaux Quais si vivans,
La terre et l'eau, ces deux tableaux mouvans.
Ainsi ma route est une promenade.
Je te salue, auguste Colonnade,
Chef-d'œuvre unique, et pour moi toujours neuf!

Me voilà donc sur l'antique Pont-neuf!
Est-il en France et dans l'Europe entière,
Lieu plus vivant? O la riche matière,
Pour qui sauroit, d'un œil vif et perçant,
Interroger l'air de chaque passant,
Et deviner son état, sa pensée,
Le but secret de sa marche empressée?
Mais pense-t-il, ce Fat toujours errant,
Lorgnette en main? ce lourd Chartier, jurant,
Injuriant, frappant ses pauvres bêtes?
Et vous surtout, vrais Badauds que vous êtes!
Sur ce trottoir, asile des Piétons,
(Qui ne nous sauve encor que sur les ponts,)
Autour de vous, il s'amasse une foule
D'autres oisifs, pour voir... quoi? l'eau qui coule.
De mille mains j'accepte, il le faut bien,
Papiers secrets; d'autres mains n'offrent rien,
Tout au contraire : à l'étranger qui passe,
D'un air poli, le plus pressé fait place,
Sans s'étonner, surtout depuis un an,
Qu'on soit Anglais, Russe, Turc ou Persan.

Mais au milieu d'un pont où tout conspire
A m'égayer, je regarde et soupire.
D'une pensée on est bientôt distrait
Sur le Pont-neuf. Cet homme-ci paroît
Un Avocat, car en marchant il plaide.
A chaque pas, jeune ou non, belle ou laide,
Vous rencontrez femme allant et venant,
L'œil éveillé, toujours se dessinant.
Jeune homme en veste, une pipe à la bouche,
Donne le bras à Beauté peu farouche;
L'aveugle, exprès couché sur le pavé,
Chante à des sourds un éternel *Ave*.
En mille sens on vous tourne et retourne;
L'un devant l'autre, un quart d'heure, on séjourne
En enrageant; on heurte, on est heurté;
Et froissé, las, éclaboussé, crotté,
Au bout du pont, qu'à franchir on s'apprête,
De Bœufs encore un troupeau vous arrête.

Mais ma carrière est fournie à moitié;
Prenons haleine : au sein de l'amitié,
Oui, j'ai besoin de passer quelques heures :
Paix, confiance et joie intérieures,
Là, seulement, le cœur sait vous goûter.
Puis, cher Lecteur, je ne peux tout conter.
Il est un point, surtout, que je dois taire,
Le petit brin d'amour, le doux mystère,
Jolis billets du matin et du soir.
Les rendez-vous, les secrets du boudoir...
J'écris l'Histoire, et non les anecdotes :
Je garderai ces détails pour mes notes.
J'ai respiré, je me sens frais, dispos :
Promenons-nous... aux Boulevarts nouveaux ?

Non : désirant que quelqu'un m'accompagne,
Je ne dois pas courir à la campagne.
Vieux Boulevarts, vous êtes bien poudreux,
Et trop étroits pour un peuple nombreux;
Et, qui pis est, vous n'êtes plus de mode.
Le Luxembourg, sans doute, est plus commode,
Mais un peu triste : il m'en souvient encor,
Là, brandissant sa canne à pomme d'or,
Le Nouvelliste, en Prusse, en Allemagne,
Traçoit au loin le plan de la campagne :
Il parle ailleurs : sous maint berceau discret
Et qui n'est plus, là, jadis, on erroit,
En répétant..., bigarrure assez drôle,
Son plaidoyer, son sermon ou son rôle.
Long-temps désert, cet antique séjour
Va s'embellir : vous reviendrez un jour,
Rians ébats, touchantes rêveries...
En attendant, je cours aux Tuileries.

Noble jardin! et simple et grand! du seuil
De ce Palais, quel superbe coup d'œil!
Dans le lointain, quelle immense avenue!
L'œil est ravi, l'âme encor plus émue.
Et chaque jour, un chef-d'œuvre nouveau
Vient embellir un lieu déjà si beau.
Le croiroit-on? la brillante assemblée,
Sur un trottoir, dans une seule allée
S'entasse; on traîne une queue après soi,
Que je déchire, hélas! bien malgré moi;
L'amateur lorgne; et portés l'un sur l'autre,
Dans ce jardin que dessina *Le Nôtre*
Si largement, on n'ose respirer.
Je m'en console, et je m'en vais errer

Dans votre sein, rians Champs Elysées.

Les âmes, là, semblent électrisées
Par le plaisir : je vois d'abord, tout près,
Un bon papa qui traite à peu de frais,
Mais de bon cœur; la bouteille de bière,
Et six gâteaux, pour la famille entière :
Un jeune couple, assis dans ce chalet,
Songe bien moins à sa jatte de lait
Qu'à se sourire; aimable tête-à-tête!...
N'en disons rien, car ils ont l'air honnête.
Le jeu de Boule a fixé mes regards :
Maint connoisseur accourt de toutes parts :
A chaque coup, on approuve, on condamne;
Pour mesurer, tel a prêté sa canne :
Que j'aime à voir cet Invalide adroit,
Qui, jeune encor, privé de son bras droit,
Tire de l'autre, à trente pas, ou roule
Tout doucement, et marche avec sa boule!
Que d'autres jeux! quelle variété
D'amusemens, de ton et de gaîté!
Les spectateurs font eux-mêmes spectacle :
Sur ces gazons, sauvés là par miracle,
Se sont groupés Mères, Bonnes, Enfans;
Voyez surtout ces Écoliers ardens,
Sauter, courir, et d'une ardeur égale
Lancer, attendre, et renvoyer la balle.
Courses et jeux me rappellent, hélas!
Mon jeune temps. Le rire et ses éclats,
Danse folâtre et bruyantes guinguettes,
Montrent au fond tout un peuple en goguettes :

J'aimerois mieux qu'il y fût moins souvent.

Mais, dira-ton, quand dînez-vous? — Comment?
J'ai dîné! — Bon! — En diverses demeures,
On peut dîner ici depuis deux heures
Jusques à sept : n'en soyons pas surpris :
Nous savons bien qu'il est plus d'un Paris.
Le bon Marchand, l'Ouvrier, leur voisine,
Et le Vieillard fidèle à sa routine,
Et le Savant qui songe à l'Institut,
Tel qui surtout dès le matin courut,
Classe nombreuse en son plan obstinée,
Dîne au milieu de sa longue journée.
Mais de Paris la brillante moitié,
Qui sourit même à l'autre, de pitié,
Dîne le soir... J'entends qu'ici l'on crie
Au ridicule, à la bizarrerie :
« C'est tout brouiller, tout confondre. » — Mais non :
Tous ces repas n'ont changé que de nom.
On s'est muni d'un déjeuné robuste;
C'étoit dîner : mais... comme tout s'ajuste,
J'espère, moi, que ce dîner bâtard,
Le vrai soupé, commencera plus tard.
Je puis sourire à ces dînés nocturnes;
Mais j'aime peu tes tables taciturnes,
Restaurateur : être, dans un festin,
Gêné, froissé, sans avoir un voisin!

On a dîné! le Théâtre commode,
Qui sut toujours se prêter à la mode,
Ouvre la nuit; ce qui dérange un peu
L'homme occupé, trop fidèle à son vœu,

Qui la nuit dort, tout le jour étudie,
Mais a, le soir, besoin de Comédie.
Français, *Bouffons*, *Vaudeville*, *Feydeau*,
Grand Opéra, choisissez : maint tréteau
Reçoit nombreuse et belle compagnie :
De *Montansier* la salle est très-garnie,
Quand on déserte et *Molière* et *Regnard* :
Le Rire, au moins, s'est sauvé chez *Picard*.

Mais cependant l'heure fuit et s'envole...
Que dis-je ?... heureux, qu'un goût, même frivole,
Nous sauve, hélas! d'écueils plus dangereux !
Dans le pourtour d'un jardin trop fameux,
Ce vrai *Bazar*, s'il faut que je le dise,
Quelle cohue, et quelle marchandise !...
Mais au sortir d'un aussi mauvais lieu,
Vous conduirai-je à ces maisons de jeu,
Vrai coupe-gorge? Un vil prêteur sur gage,
N'en est pas loin, trop digne voisinage !
Un jeu d'enfer, horrible même à voir,
Où le plaisir ressemble au désespoir.
L'un s'en retourne avec son gain perfide ;
L'autre, en chemin, médite un suicide.

Mais changeons d'air : Muse, reposons-nous
Sur des objets plus consolans, plus doux ;
Suis-moi, viens voir des mœurs plus épurées,
Des plaisirs vrais et d'aimables soirées.
La fin du jour amène ce repos
Bien acheté ; lassé de ses travaux,
Au doux loisir maint Artisan se livre ;
Le Savant même a pu quitter son livre ;

Le Commerçant aussi s'est renfermé
Dans son ménage et tendre et bien aimé.
Les bons Époux enfin se réunissent :
De vrais amis, que tous les deux choisissent,
Viennent encore animer l'entretien ;
On jouiroit, même en ne disant rien.
Plus gais, ailleurs, on rit, on cause, on joue
A mille jeux, innocens, je l'avoue.
Là, se prépare entre deux jeunes gens
Un doux hymen ; les pères indulgens
De leur jeunesse eux-mêmes se souviennent :
Quelques parens, quelques voisins surviennent ;
L'heureux vieillard fait son petit piquet ;
Tous ces enfans par leur joyeux caquet,
Leurs cris, leurs jeux, cassent un peu la tête,
Mais c'est charmant : là, règne un air de fête :
La jeune fille y chante simplement ;
Quelquefois même on y danse, et gaîment.
Mainte famille ainsi s'est endormie
Sans nuls regrets, et dans sa bonhommie,
Comme le jour, met à profit la nuit.

Long-temps après, c'est-à-dire, à minuit,
Des élégans la fine fleur, l'élite,
L'homme du jour, la femme que l'on cite,
Tous à regret s'arrachant du miroir,
On se demande : « Où passe-t-on le soir ? »
Grand embarras ! ici *Thé* magnifique,
Bien composé ; l'*Amphytrion* se pique
D'y rassembler tout au plus cent amis :
A ce régal tel jeune homme est admis,
Qui troqueroit contre un seul mets solide
Cet appareil si friand, mais si vide :

Un tel repas pour lui n'est qu'un dessert.
Là, d'*Amateurs* c'est un brillant *Concert*,
Concert savant, et si savant qu'on n'ose
Y figurer, sans être un *Virtuose*.
Ailleurs, grand Bal : cinq ou six favoris
De Therpsychôre, émules de *Vestris*,
Sont applaudis presque autant qu'au Théâtre :
Tout aussi-bien, on s'y montre idolâtre
De la *Pirouette;* et quels tressaillemens
La molle *Walse* et ses enlacemens,
Leur cause à tous!... soit; de l'ancienne Danse,
Moi, je regrette et franchise et décence.
Le Bal masqué n'aura lieu que demain :
Et que de gens en prendront le chemin!
Ce jeu couvert, qui bientôt me fatigue,
Sert le babil, la malice, l'intrigue,
Même l'amour; mais quoi? toute une nuit!...
Moi, j'ai cru voir qu'à travers tout ce bruit,
Foule, poussière et chaleur qu'on essuie,
On n'ose pas s'avouer qu'on s'ennuie.

Et la *Bouillotte!...* ah! voilà le grand jeu,
Le jeu divin : la Bouillotte tient lieu
Et d'entretien, et d'esprit, et de joie,
Enfin, de tout : le *noble jeu de l'Oie*
Régna jadis; le jeu d'Oie eut son temps;
Il amusoit les Bonnes, les Enfans,
Il faisoit rire autant que *Don Quichotte;*
C'est quelque chose, eh! oui; mais la Bouillotte
Occupe, attache, absorbe uniquement,
Dure surtout, dure éternellement,
Et réunit tous les goûts, tous les âges,
Tous les états, jeunes, vieux, fous et sages;

La

La beauté même est peu de chose auprès;
Le jeu, le jeu l'emporte; mais après
Cette Bouillotte, on n'a plus rien à dire,
Et je finis. Je n'ai voulu décrire
Qu'un jour; encor j'en ai fixé le temps.
Un mois plus tard, tout-à-fait au printemps,
Tout eût changé : mais ce tableau mobile,
Qui demandoit un pinceau plus habile,
Nous offriroit même variété :
Dans tous les temps, cette vaste Cité
Frappe, éblouit, par son piquant contraste
De ris, de pleurs, de misère. de faste,
Et d'arrogance et de simplicité :
Lâche égoïsme, et noble activité;
Savoir profond, comme ignorance crasse,
Langage ignoble et style plein de grace,
Bassesse, honneur, enfin vice et vertu,
Voilà Paris, Lecteur; qu'en penses-tu?

UNE JOURNÉE DES CHAMPS.

J'AI *de Paris* décrit une *Journée :*
Je l'essayai ; car ma Muse étonnée
De tout ce bruit, de tant d'objets confus
Saisis à peine et sitôt disparus,
Dans ce pays toujours plus étrangère,
N'en put offrir qu'une esquisse légère.

Né Campagnard, et dans mes bois nourri,
Toujours fidèle à ce Vallon chéri
Où le bonheur, où la Paix m'accompagne,
Je peindrai mieux un jour de la Campagne.
Encor, Messieurs, je vous le conterai
Plus volontiers que je ne le peindrai :
N'attendez point qu'en de pompeuses Rimes
Je vous retrace et les Beautés sublimes
Et les trésors qui décorent nos Champs;
D'autres l'ont fait en de plus nobles Chants.
Moi, je dirai mes travaux, mes études,
Mes simples jeux, mes douces habitudes,
Les lieux bien moins que les événemens,
Plus que les faits, surtout, mes sentimens :
Enfin, *des Champs,* j'annonce *une Journée,*
Mais c'est la mienne, et presque mon année.

Cet Ermitage, en tous les temps si cher,
Je vous le montre, exprès, un jour d'hiver,
D'hiver bien rude : eh ! oui, vous le dirai-je ?
En ce moment, il gèle, il vente, il neige;

Et je suis seul; et dans ce temps, affreux
Partout ailleurs, moi, je me trouve heureux.
A nos plaisans je fais beau jeu sans doute :
Qu'on raille, soit; mais du moins qu'on m'écoute.

Je sens qu'ici je vais parler de moi;
Il le faut bien : mais ce sera, je croi,
Sans vanité comme sans pédantisme;
Et ce *moi*-là, n'est pas de l'égoïsme.

Il est minuit : notre Vallée, en paix,
Repose et dort... Mais non, je me trompais;
Car plus d'un bruit résonne à mon oreille.
Mon Chien d'abord, en aboyant, m'éveille:
Je lui pardonne: un si fréquent aboi
M'apprend qu'il veille, et qu'il veille pour moi.
Un son plus doux m'a frappé; c'est l'Horloge,
Qui me répond sans que je l'interroge.
Et notez bien que cette Horloge-ci
M'éveille seul, et jamais, Dieu merci,
Du Paysan ne troublera le somme;
Car, de lui-même, à point nommé, mon homme
S'éveillera; l'instinct plus sûr, plus prompt,
Et l'habitude, avant le jour, seront
Pour l'avertir des époques meilleures;
Puis, l'appétit lui marquera ses heures.

Un bruit lointain, d'un ton bien différent,
Jusques à moi n'arrive qu'en mourant;
C'est le Moulin : son tic-tac monotone,
Même de près, aussi-bien qu'un long Prône,

Sait par degrés endormir ; et sitôt
Que le bruit cesse, on s'éveille en sursaut.

Et ce n'est point un jeu vague, inutile ;
C'est un trésor. A la Beauce fertile
De sa belle eau, l'Eure offre le secours,
Et fait tourner cent moulins en son cours.
Noble contrée, où les champs et les hommes
Sont tout à vous !... Eh! oui, Messieurs, nous sommes
Vos Laboureurs ensemble et vos Meuniers :
Et jusqu'au bout vrais pères nourriciers,
Nous vous portons cette belle farine,
Qu'un art secret blanchit, épure, affine,
Et qui prépare un si beau pain !... hélas!
Ferme et Moulin ne le connoissent pas :
Le pur froment pour Paris, c'est la règle :
Pour nos Hameaux le pain d'orge ou de seigle ;
Mais on l'y mange avec plus d'appétit.

Voyez pourtant ! je suis encore au lit ;
Et j'ai déjà joui de la campagne.
Si je contois mes Châteaux en Espagne !...
Ceux du matin, car le soir je m'endors :
O doux réveil ! il me semble qu'alors,
J'ai retrouvé, comme par héritage,
Mes prés, mes bois, mon petit apanage :
Je rentre enfin dans ma propriété.
O quel délice, et quelle volupté !
De mon alcôve, et j'ordonne et j'arrête
Mille travaux ; car j'ai tout dans ma tête,
Et dans mon cœur : on sourira, mais quoi ?
C'est mon bonheur, mon tout, enfin, c'est moi.

Mais le Coq chante, et proclame l'Aurore :
Un peu d'avance; il n'est pas jour encore :
Puis, franchement, je pourrois sommeiller
Un peu plus tard; je m'endors le dernier.
Tout ce fracas ne laissant paix ni trêve
Aux paresseux, à la fin je me lève;
Puis, le jour perce à travers mes volets.
Pour mon début, j'écris, bons ou mauvais,
Les petits Vers que la nuit a vu naître.
Ma porte s'ouvre... « ah ! c'est notre bon maître. »
Un cri de joie est parti de ma Cour.
De toutes parts, on s'empresse, on accourt,
Mon jardinier, tous ses enfans, leur mère,
Et ma nourrice, et vénérable et chère,
Et mon filleul, ce petit Mathurin...
« Bonjour, Monsieur, et bonjour, mon parrain; »
Car c'est pour eux la maison paternelle.
Et mon bon Chien, si bien nommé *Fidèle*,
Il me caresse, et je le lui rends bien;
Il saute à moi, me lèche, et mon Gardien
Vient de sa nuit chercher la récompense.
Ah ! même aux champs, un jour d'hiver, je pense,
Est un beau jour, quand il commence ainsi.

Et puis le Ciel, je crois, s'est éclairci :
Il fait moins froid; cette horrible tempête
S'est appaisée, et la neige s'arrête.
Il étoit temps; car il en est tombé !...
Tout semble neige; elle a tout absorbé,
Et sauvé tout; elle sert de défense
Aux jeunes blés, notre douce espérance.
Si cette neige est un don précieux,
Elle est encore un plaisir pour mes yeux.

Que j'aime à voir ce long amphithéâtre,
Noble, imposant, ces toits comme d'albâtre,
Ce puits, ces murs de neige couronnés,
Mille accidens par elle dessinés!...
La vaste plaine! ô Dieu! sa robe verte
D'un voile blanc semble s'être couverte:
Et mon Jardin, que l'on croiroit perdu!...
Bientôt plus riche, il me sera rendu.
Voyez ces Bois, naguère, hier encore,
Noirs et flétris, et qu'aujourd'hui décore
Un vif éclat! ces flocons trompent l'œil;
Et l'on diroit qu'au sortir d'un long deuil,
L'arbre a déjà des fleurs, mais sans verdure;
Ah! s'il n'est plus pour toute la nature
Qu'une couleur; cette uniformité
Paroît sublime en son immensité.

— « Oui, je conçois que ce tableau vous plaise,
» (Me dira-t-on) vous parlez à votre aise
» Dans un salon bien clos, bien échauffé... »
— Vous l'avez dit; et j'y prends mon café.
— Votre café? — Mais oui; c'est mon usage,
Et mon délice. — Ah, ah! Monsieur le sage,
Ce déjeuné n'est pas trop campagnard.
— Bon! l'Amérique aussi nous a fait part
De ses trésors; la folâtre *Amalthée*,
La belle *Io*, la fraîche *Galathée*,
A ce nectar joignent leurs doux cadeaux;
Et *Cérès* même a doré ses gâteaux.
Ajoutez-y, pour parler sans emblème,
Journaux piquans, Lettres de ceux que j'aime;
Pour un Ermite il n'en faudroit pas tant.
Doux superflu! ne croyez pas pourtant

Qu'au coin du feu lâchement je demeure
Comme aux Arrêts; j'ai pu donner une heure
Au seul repas que je fasse à loisir :
Mais à présent je change de plaisir ;
Car j'en prévois pour toute ma journée.

J'entends d'ici le bruit de la cognée :
Elle m'appelle : oui, je m'arme d'abord
De bons sabots, et puis, me voilà fort.
En houppelande, en feutre épais, j'ai presque
De *Robinson* la tournure grotesque.
De mon manoir je franchissois le seuil ;
Fidèle jappe ; il demande de l'œil
S'il me suivra, n'attend pas ma réponse,
Et court devant, aux Bûcherons m'annonce...
— Des Bûcherons ? malgré la neige !... — Bon !
Je m'attendois à cette objection.
Voici le fait. Hier, dans l'avenue,
Ils arrachoient... la nuit est survenue :
Prévoyant peu ce changement soudain,
Aux ouvriers j'avois dit « à demain. »
Eux, ce matin, en dépit de la neige,
Sont revenus; et moi, les renverrai-je?
Les pauvres gens ! je pourrois bien, je croi,
Me passer d'eux ; ils ont besoin de moi.
Si je pouvois inventer quelque ouvrage !...
Il s'en présente : « Oui, leur dis-je, courage :
» Si vos noyers restent encor debout,
» Grâce à la neige, il est remède à tout.
» Braves amis, sans mettre bas les armes,
» Changeons de but ; attaquons ces vieux Charmes,
» Depuis deux ans, par vous-même abattus,
» Sous ce hangard, l'un sur l'autre étendus ;

» Marchons. » — Jugez si l'on me remercie !
Les coins, la hache, et la masse et la scie
Sont mis en jeu : on sait plus d'un métier.
Dans nos hameaux, on se fait un chantier.
Le plus hardi, du premier coup de hache
Entame un Charme, avec peine en arrache
Son fer tranchant, et redouble à grand bruit :
Le Charme enfin s'entr'ouvre ; on introduit
Un coin subtil ; un second le remplace,
Et sur le tout tombe une lourde masse.
L'arbre vaincu se fend en deux ; alors,
Allant, venant, avec de longs efforts,
La scie aiguë en cent morceaux partage...
Mais quoi ? peindrai-je et sciage et cordage ?
Tout ce travail est le même à Paris,
Tout, excepté le plaisir et le prix.

Mères et sœurs, qu'un coup d'œil encourage,
Vont ramassant les débris de l'ouvrage,
Branches, copeaux, bûchettes même... Ainsi
Cette moisson a ses glaneurs aussi.

Mes Travailleurs, qu'à peu de frais je traite,
Déjà de l'œil dévorent... je regrette
De n'être pas témoin de leur gaîté :
Mais j'ai chez moi grande Société.
Chaque matin, je reçois la visite
De mille gens, et pas un Parasite.
Ils n'en sont point, ces nombreux animaux
Que je nourris, ni ces pauvres Moineaux,
Bien affamés ; en été, je les chasse ;
Mais en hiver, je dois leur faire grace.

Et loin de moi ce cruel Oiseleur,
Qui, lâchement abusant du malheur,
A la Perdrix que la faim rend avide,
Offrit du pain, et n'étoit qu'un perfide!
Je ne l'ai point trompé, ce lourd oiseau,
Qu'au soir je guette, et que j'atteins dans l'eau:
Il n'étoit pas un enfant de ma terre:
C'est une prise, enfin, de bonne guerre.

Pour revenir aux visites que j'ai,
Savez-vous bien qu'ici je suis chargé
De mille emplois et de plus d'un mystère,
Que du Hameau je suis le Secrétaire?
Eh! oui, tantôt c'est un vieillard en pleurs,
Qui me confie en secret ses malheurs;
Par l'aveu seul sa peine est soulagée:
C'est une mère, encor plus affligée,
Qui redemande, à grands cris, son garçon,
Depuis douze ans, absent de la maison,
Son pauvre *André;* toujours les tendres mères,
Nous dit Horace, ont détesté les guerres.
Susanne, enfin, me prie, en rougissant,
D'écrire un mot pour son ami *Vincent.*
Jugez par moi comme elle est écoutée!
En écrivant sous sa douce dictée
Chagrins secrets et tendres souvenirs,
Je l'interromps souvent par mes soupirs.
Au beau milieu d'un Vers ou d'une Scène,
On vient souvent... je m'interromps sans peine:
J'obligerai; ce plaisir, aussi pur
Que ceux d'auteur, est d'un succès plus sûr.

Il faut dîner, pourtant; l'heure m'invite,
La faim aussi : je dînerai bien vite;
Je suis pressé de voir mes Bûcherons :
Ils vont finir, et demain... nous verrons.
Que dans trois jours, la neige disparoisse ;
Et je reprends maint ouvrage qui presse ;
Tous ces noyers, et tant d'autres travaux!
Pour un vieil arbre, en planter dix nouveaux,
Fouiller ce champ, défricher cette côte,
Aplanir même une allée un peu haute...
Pour tout cela l'Hiver est le beau temps;
Et sans l'Hiver, que seroit le Printemps?

Je veux pourtant faire ma promenade :
Un jour sans elle, et je serois malade.
J'entends d'ici les mugissemens sourds
De la Génisse, hélas! pour quelques jours
Captive encore au fond de son étable;
Un bêlement plaintif et lamentable
Me fait gémir aussi pour mes Moutons :
Je les plains tous ; je les plains, mais sortons.

— Par la Neige ? — Oui. Comme elle vous effraie !
Rassurez-vous : mon jardinier m'y fraie
Plus d'un passage; et par d'étroits chemins,
Je puis monter jusqu'à mes hauts Sapins,
Tout étonnés d'être aussi sans verdure.
Là, je m'arrête; et bravant la froidure,
J'écoute au loin ces Corbeaux croassans,
Troupe affamée, et ce bruit sourd des Vents
Qui par degrés recommencent et grondent,
Ces aboîmens qui long-temps se répondent,

Et le son clair de ces doubles fléaux
Battant la gerbe en mouvemens égaux,
Accord parfait, et qu'il est doux d'entendre.
Je jette un œil mélancolique et tendre
Sur tous ces prés qu'une nuit a flétris,
Sur ce Coteau, dont la vigne a son prix,
Sur la Forêt, le Hameau, la Rivière,
Et mon Clocher levant sa flèche altière,
Et dominant sur le Vallon entier.

Je redescens par un nouveau sentier,
Jusqu'à mes Bois, mes Charmilles chéries,
Source, aliment de tendres rêveries.
Il est surtout une allée!... ah! jamais
Je n'oublîrai que, dès quinze ans, j'aimais
A soupirer sous son ombre discrète
Peines d'amour, et chagrins de Poëte,
Que, libre au moins, j'y pus verser des pleurs.

Je vous salue, ô Bois consolateurs!
Je vous ai vus, aux jours de la verdure,
Rians, charmans, rayonnans de parure:
Votre séjour, alors, fut visité:
On vous fêtoit, tant que dura l'Été;
L'Hiver vous frappe, et l'on vous abandonne!
Mes amis même ont tous fui dès l'Automne:
Je reste, moi; vous m'êtes toujours chers:
Si vous sentez l'outrage des Hivers,
De votre deuil, à vos pieds, je m'afflige,
Fidèle ami; je soupire... que dis-je?
Même à présent, ô combien de douceurs
Peut vous devoir un ami des neuf Sœurs,

Toute âme tendre! ô quel charme s'allie
A mes regrets, à ma Mélancolie!
A vos rameaux ce givre suspendu,
Et ce tapis sous vos pieds étendu,
Et ce Ruisseau, dont la triste froidure
Suspend la course, enchaîne le murmure;
Ce mur de Buis qui se marie à l'If,
Ce foible cri du passereau plaintif
Qui vole et fuit, cette rare fumée
D'une Chaumière, où d'un peu de ramée
Un bon Vieillard se réchauffe à demi,
Ce Presbytère, où j'avois un ami,
Ce nid désert où furent deux Colombes,
Ces nobles Pins qui protègent les tombes
De nos parens, et ce long souvenir
De tant de peine et de tant de plaisir!...
Tout porte à l'âme une langueur secrète,
Je ne sais quoi... d'une douce Musette
Le son lointain ranime mes esprits;
J'allois pleurer, et bientôt je souris;
Touchant emblème, hélas! de nos souffrances,
De nos regrets, et de nos espérances!

Mais le jour baisse, et par degrés me fuit:
Bien qu'en mes Bois je craigne peu la nuit,
De ma Maison pourtant je me rapproche,
Quoiqu'à pas lents; j'entends partout la Cloche,
Dans nos Hameaux sonnant trois fois le jour,
Pour le départ, le repos, le retour.
A ce rappel, j'obéis; tout ce monde,
Qui me cherchoit, se plaint à moi, me gronde:
« Rester si tard, dans les Bois »!... Bonnes gens!
J'entre chez eux; et nous causons: j'apprends

Les bruits du jour; car il a ses nouvelles,
Notre Village, et même ses querelles,
Sa médisance : on croira que je ris;
Mais nous avons jusqu'à nos Beaux Esprits.
On parle Blés, Fourrage, Vins,... que sais-je ?
Un peu de tout, et d'abord de la Neige.
Si l'on en croit le voisin Roch, Nestor
De son village, on n'en a point encor
Tant vu tomber, depuis... sept cent soixante.

Félix accourt : nouvelle intéressante
Qu'il vient m'apprendre, un Agneau nouveau-né;
C'est le premier que Janvier m'ait donné,
Mois des Agneaux, comme on sait; vos étrennes
Ont plus d'éclat; mais je chéris les miennes.
Notre entretien, enfin, ne tarit pas;
On parle haut, et l'on rit aux éclats;

Et l'on travaille encor que l'on babille;
La bonne femme et son aimable fille
Tournent le rouet, agitent le fuseau;
Les fils, armés de serpette et couteau,
De son écorce ont dépouillé le Saule,
Et l'on en fait l'Échalas et la Gaule,
L'un ferme appui du précieux Sarment,
Des Espaliers l'autre utile ornement.
Le jeune Roch, tout en aidant aux frères,
Avec la sœur a ses petits mystères.
On chante même, en un mot d'un Veillon
Ce joli cercle est un échantillon.

Une grande heure ainsi s'est écoulée;
Je quitte enfin la joyeuse assemblée,

Qui me poursuit par son touchant refrain :
« Bonsoir, cher maître, et bonsoir, mon parrain. »
Adieu, leur dis-je ; et, pour dernière escorte,
Mon Chien me suit, me suit jusqu'à ma porte;
J'ouvre. — Il voudroit pénétrer plus avant,
Et contre moi se serre étroitement :
Je le caresse, et pourtant le repousse ;
Il fait entendre une plainte si douce!
Et... d'un ami je me suis séparé.

Dans mon asile enfin je suis rentré :
Quel feu m'attend ! c'est un vrai feu de joie :
Qu'en vos Salons le faste se déploie,
Messieurs ; pour nous, en nos larges foyers
Nous jeterions des arbres tout entiers.

Me voilà seul : ici je recommence
Une autre vie, et jouis en silence.
Autour de moi, que d'inutiles jeux !
C'est bien dommage : il faut être au moins deux.
Cartes, jettons, ailleurs grande ressource,
Dorment ici dans le fond d'une bourse,
Et pour long-temps ; en ce Trictrac muet,
Le Dez repose à côté du Cornet;
Dans leur prison, pêle-mêle enfermées,
Dames, Échecs, pacifiques armées,
Tout est rentré dans ses quartiers d'hiver.
Foibles regrets ! le travail m'est plus cher.
Je vous retrouve, Amis sûrs et fidèles,
Consolateurs et Guides et Modèles,
Livres chéris, si souvent feuilletés,
Vingt fois par jour et repris et quittés ;

Vous pardonnez à cet air d'inconstance :
Si je reviens, après un peu d'absence,
Vous m'attendiez : en ces paisibles lieux,
Je lis bien plus, surtout je lis bien mieux.

Sur cette idée un moment je m'arrête.
Mon Jardinier, Mathurin, n'est pas bête :
Je dois le croire ; il trouve mes vers bons,
S'il les entend, en goûtant mes jambons
Et mon vin vieux; on seroit un Voltaire,
Si l'on pouvoit régaler le Parterre.
Mais revenons au pauvre Mathurin.
Il règne en paix sur le plus beau jardin!...
Il tond des Bois... charmans, voit à la ronde
Prés et coteaux les plus rians du monde :
Y pense-t-il ? savoure-t-il son sort ?
Non. Il travaille, il vient souper, s'endort,
Sans nul souci, mais sans nulle espérance.
Je vis aux Champs; mais quelle différence !
Je sens le prix, au moins de mon séjour :
Je vois mourir et renaître le jour
Avec délice; à la fois j'aime à suivre
Et la Nature et ce qu'en dit mon Livre;
Virgile en main, j'écoute d'un Ruisseau
Le doux murmure; une Ruche, un Berceau,
Une Chaumière, à l'instant me retrace
Des Vers touchans de Tibulle ou d'Horace.
Ah! Mathurin peut être exempt d'ennui;
Mais j'ai, je pense, un sens de plus que lui.

Je l'ai fini, cet attachant volume
Du *Spectateur*, et je reprends la plume :

Changer d'Étude, est un délassement:
Ah! j'ai changé de plaisir seulement.
Ne croyez pas que toujours je compose:
En ce moment, je fais bien mieux; je cause
Avec l'ami le plus cher à mon cœur:
Sa Lettre est là; c'est presque lui. L'Erreur
Qu'ici j'embrasse, est bien plus naturelle,
Lorsqu'une amie et sincère et fidèle,
De loin, souvent, daigne me consoler.
Je la bénis, et je crois lui parler;
Je lis sa lettre; il me semble l'entendre.
Je ne sais quoi de plus doux, de plus tendre
Ajoute un charme à tout ce qu'elle écrit:
Mes chers amis ont toujours de l'esprit,
Et c'est dommage; au contraire, une femme
A son ami n'écrit qu'avec son ame.

Comme un instant le Soir s'est écoulé:
Au *coin du feu*... ce mot m'a rappelé
Des vers charmans; ô ma Muse! silence:
Quand, de retour, après sa longue absence,
Le Rossignol (1) recommence à chanter,
Tout autre Oiseau se tait pour l'écouter.

Je vous ouvris mes champêtres demeures,
Et vous ai bien donné les vingt-quatre heures.
Ai-je tenu ce que j'avois promis?
Aux Champs, l'hiver, et loin de mes amis,
Je suis heureux: jugez si l'on doit l'être,
En ces beaux jours, où tout semble renaître,

(1) M. Delille avoit reparu; et les premiers Vers qu'il lut en public, avoient pour titre: *le Coin du Feu.*

Où

Où la Prairie et les Bois et les Fleurs,
Ont retrouvé leur parfum, leurs couleurs,
Où le Zéphyr agite onde et feuillage,
Où les Oiseaux raniment le Bocage!...
Ah! le Plaisir, en nos Champs ramené,
Et par l'Hiver encore assaisonné,
Pour nous, alors, est le Bonheur suprême,
Quand on le goûte auprès de ce qu'on aime.

LES LECTURES D'AUTOMNE,

ANECDOTE.

N. B. Le premier Poëte de France venoit de réciter, dans une Société où j'avois le bonheur de me trouver, plusieurs morceaux détachés de ses divers Poëmes. J'avouerai que, dans mon ravissement, je sacrifiai, sans même y songer, l'amour-propre au plaisir d'offrir mon tribut à cet aimable enchanteur... Le dirai-je? cet épanchement a paru flatter, toucher même jusqu'au fond du cœur celui qui en étoit l'objet; et ce souvenir me détermine à le faire imprimer.

Grace à notre légèreté,
Ou plutôt à notre foiblesse,
C'est un besoin pour nous que la variété.
Admirer trop long-temps, nous fatigue, nous blesse.
Ici, quoique ravis par mille accens divers,
Avons-nous respiré ? Quel état! je m'empresse
De venir alléger le poids qui vous oppresse,
Et vous délasser des beaux Vers.
Ma Muse peut, je crois, vous rendre un tel service :
Un récit fort naïf va remplir son objet.
A raconter peut-être est-elle un peu novice:
Mais vous l'écouterez en faveur du sujet.

Au sein d'une féconde et riante campagne,
En un séjour paisible, et bien loin de Paris,
Où l'on trouvoit de bons, sinon de Beaux Esprits,
Un loyal Chevalier et sa digne Compagne,
Unis de cœur, doués de goût et de raison,
Chaque année, au retour de l'arrière-saison,

Aimoient à réunir une estimable élite
De bons voisins, comme eux, pleins de sens, de mérite,
Passant la vie entière en leurs vastes châteaux,
Bénis du pauvre, aimés de leurs heureux vassaux,
De l'honneur et de la nature
Suivant, de père en fils, les primitives lois;
Patriarches Français, honorant à la fois
La Noblesse et l'Agriculture.
Instruits d'ailleurs, non pas sur des sujets légers,
Mais nourris des Auteurs de Rome et de la Grèce,
Et vous verrez bientôt si ce point m'intéresse?
Conversant, tour à tour, dans leurs bois, leurs vergers,
Avec Virgile, Homère, Anacréon, Horace,
Même à tel autre accent n'étant point étrangers,
Et lisant dans le texte et Tompson et le Tasse.
De tels Cultivateurs n'étoient pas malheureux.
Mais à ces braves gens,... j'en suis fâché pour eux,
Notre Littérature étoit peu familière.
Expliquons-nous: sans doute, ils connoissoient Molière,
Corneille, La Fontaine, et Racine et Boileau,
Et même les bons vers de Malherbe, Rousseau:
Mais nos auteurs vivans, nos Poëtes modernes,
Leur étoient inconnus; pourquoi? je n'en sais rien.
Les jugeoient-ils trop subalternes?
Étoient-ils trop près d'eux? cela se pourroit bien.
Je ne me pique point d'expliquer ce mystère,
Moi qui ne suis qu'Historien.
A peine avoient-ils lu, franchement j'en convien,
Quelques volumes de Voltaire;
Car, comme a dit quelqu'un qui n'est pas sans esprit,
Dans Racine on lit tout, dans Voltaire on choisit.

La Dame du château, plus juste et plus heureuse,
A ses plaisirs si purs, en femme généreuse,
Voulut bien les associer;
Ils en valoient la peine : elle eut la fantaisie
De les instruire, eh! oui, de les initier
Dans la moderne Poésie;
Sûre qu'après avoir goûté cette ambroisie,
Ils s'uniroient bientôt pour la remercier.
« Oui, je veux, leur dit-elle, en ma longue lecture
» Vous réduire au français, pour toute nourriture :
» Je ne vous donnerai que du Bon, que du Beau;
» Mais vous n'aurez que du Nouveau. »
Or, mes amis, suivez un peu cette aventure,
Que, pour plus de clarté, j'ai dû prendre *ab ovo*.

Vous jugez si d'abord madame de Marsenne...
(Marsenne étoit le nom des maîtres du château,
Et le nom du lieu même où se passe la scène;
Car ici point d'*incognitò*.)

Vous jugez si chacun la remercie!... et vite,
A tenir sa promesse on l'engage, on l'invite.
« Très-volontiers, » dit-elle; et, dès le premier soir,
Autour d'un grand foyer, elle les fait asseoir;
Et sans préparatif et sans cérémonie...
J'oubliois : dans le cercle étoit un étranger,
Un étranger, du moins pour cette compagnie,
Que des malheurs avoient forcé de voyager,
Et de retour enfin, après dix ans d'absence,
Espérant, méritant, donnant des jours meilleurs,
Inconnu, vous disois-je, à nos voisins; d'ailleurs,
De monsieur de Marsenne intime connoissance.

Souvenez-vous de lui : j'ose vous assurer
Qu'à mon récit, bientôt, il saura figurer.

La lecture commence : observez que la Dame
Lisoit seule, et pour cause; elle lisoit fort bien,
Comme alors qu'on sent tout; qui sent mieux qu'une femme?
Bien lire, est un don rare, et qui ne gâte rien.
Les bons vers sont meilleurs; personne ici n'ignore
Qu'étant bien récités, ils valent mieux encore.

Elle lut, tour à tour, maint ouvrage charmant.
Tantôt c'étoit un long Poëme,
Qui sembloit court; tantôt ce n'étoit qu'un fragment,
Une Épître, et partout, du feu, du sentiment,
De ces vers qu'on admire, et de ces traits qu'on aime.
Il régnoit un silence!... on écoutoit, Dieu sait!
On eût craint d'interrompre un moment la Lectrice,
Et le cœur seul applaudissoit.

Mais si de chaque ouvrage, alors, on jouissoit,
Du reste..., et l'on verra si c'étoit un caprice!
Le nom de chaque Auteur fut toujours un secret,
Le beau sexe est encor, souvent, le plus discret.

L'aimable Automne, ainsi, s'étoit presque écoulée,
(Pour lire longuement, ce sont là les beaux jours.)
Madame de Marsenne, ayant fini son Cours,
S'adresse, en souriant, à la noble assemblée :
« Enfin, dit-elle, chers amis,
» J'ai donc exécuté ce que j'avois promis;
» Et je viens d'introduire en ce séjour champêtre,
» Ce qu'on a fait de mieux, depuis trente ans, peut-être.
» Vous désirez savoir le nom de chaque Auteur.
» Hé bien, indiquez-moi l'ouvrage le meilleur,
» Et l'Auteur préféré va se faire connoître. »

Elle se tut; alors, un Vieillard, dont l'aspect,
Le regard calme, doux, et la démarche auguste,
Annonçoient sa belle âme et l'esprit droit et juste,
Veut parler; tout le monde écoute avec respect.

« Ah! dit-il, d'une voix et d'un ton énergiques,
» Plus même qu'à son âge on n'auroit espéré;
» Madame a lu, je l'avoûrai,
» De beaux vers, tour à tour brillans et pathétiques,
» Des vers brûlant d'un feu sacré,
» Et dont la verve eût pénétré
» Dans les cœurs les plus froids et les plus léthargiques:
» Mais quel Auteur jamais peut être comparé
» Au Traducteur des Géorgiques ?»

« J'estime assurément l'ouvrage en question, »
(Répond avec l'air fin, le sourire ironique,
Morsan, homme d'esprit et tant soit peu caustique;)
« Mais ce n'est, après tout, qu'une traduction.
» Rajeunir de la sorte un monument antique,
» A l'Immortalité rarement nous conduit:
» Vous savez le mot du Critique:
» Traduis toujours; jamais tu ne seras traduit. »

Il rit, mais seul. « Monsieur! un bon mot est facile, »
(Repartit le Vieillard;) « mais c'est un beau succès,
» Que de forcer sa langue à devenir docile,
» De lutter, corps à corps, même contre Virgile,
» De rendre un vers latin par un seul vers français,
» D'être fidèle et noble; et pour moi, je pensais
» Que Virgile auroit eu cette grâce, ce style,
» S'il fût né parmi nous, s'il eût été... de mille
» Qui l'avoient tenté, celui-ci,
» Quel qu'il soit, a l'honneur d'avoir seul réussi. »

Or, chacun d'applaudir au Vieillard vénérable.
—«Certes, je rends justice à ce rare Écrivain,»
(Dit son neveu, sincère et pourtant agréable;)
« Mais chacun suit son goût; et je préfère enfin
» L'Auteur original, et le Poëte aimable,
» Qui, sans traduire ainsi Vanière ni Rapin,
» Tant d'autres, nous crée lui-même un vrai Jardin.
» Que d'abandon, de grâce! il plaît, attache, éveille;
» Quel brillant coloris! Flore, sur son chemin,
» Semble, avec complaisance, épancher sa corbeille;
» C'est le Chantre des Bois, ou plutôt c'est l'Abeille,
» Qui vole, et de cent fleurs compose un doux butin.
» Je veux relire encor ces *Jardins*, dès demain.»

—«Des Jardins, c'est fort bien» (reprend un galant homme,
Sévère dans ses goûts, et grand cultivateur,)
« Mais si l'utilité fait le prix d'un Auteur,
» C'est à l'*Homme des Champs* qu'il faut donner la pomme.
» Sans puiser à la source et d'Athène et de Rome,
» Voilà des vers français, des vers à la Boileau :
» J'estime un tel Poëte; enfin, dans ce tableau,
» Ne remarquez-vous pas qu'il nous a peints nous-mêmes,
» Nos travaux, nos plaisirs, et jusqu'à nos systèmes?
» *Bravo!* l'*Homme des Champs,* Messieurs, l'*Homme des Champs!*»

—«Des Champs et des Jardins! sujets neufs et touchans!
» Eh! messieurs les Auteurs, parlez-nous de la ville...
» De Paris; si le Sort à jamais m'en exile,
» Consolez-moi; laissez votre Éloge banal
» Des Bois, des Prés, des Eaux, enfin de la Nature:
» A quoi bon en tracer l'éternelle peinture,
» Quand sous les yeux sans cesse on a l'original?»

Celle qui plaisantoit ainsi, mais sans malice,
Étoit la jeune et vive et piquante Clarice,
Fille du bon Vieillard, qui le premier parla,
Légère, et qui d'abord cédoit à son caprice :
Voyant qu'on sourioit, elle continua.
« Relisons encor, je vous prie,
» Ce Poëte charmant, dont la Muse fleurie
» Suit dans tous ses écarts la douce Illusion,
» Comme on suit un ruisseau fuyant dans la prairie;
» Peint les songes du jour, la tendre rêverie,
» L'espoir, le souvenir, l'amour, l'ambition,
» Mille erreurs; et pourtant au vrai toujours fidèle,
» Même au sein de la fiction,
» Saisit, embrasse et peint l'*Imagination*
» En vers légers, brillans et variés comme elle.
» Quel ami consolant! quel aimable enchanteur!
» Je ne connois pas ce Poëte,
» Mais il peut se vanter d'avoir fait ma conquête;
» Je crois que, par instinct, il devina mon cœur. »

— « Moi, je lis dans les yeux de notre aimable Rose, »
(Dit madame Marsenne, en regardant la sœur
De ce jeune et sage Monrose,
Qui parle des *Jardins* avec tant de douceur,)
« Qu'elle voudroit aussi nous dire quelque chose.
» N'est-il pas vrai ? » — « Madame... » — « Hé bien, parlez. »
— « Je n'ose. »
« Osez donc, lui dit-elle, et d'un ton caressant. »

— « L'Imagination, dit Rose, en rougissant,
» Pour les humains, sans doute, aura toujours des charmes;
» Oui, mais s'il est plus doux de répandre des larmes,
» Si la Mélancolie... et je crois qu'on la sent,

» A pour toucher nos cœurs de plus puissantes armes;
» Je connois un sujet bien plus intéressant,
» Madame; et vous venez vous-même de nous lire... »

— « Eh quoi donc?... chère enfant! mais comme elle soupire! »
— « Ah! c'est que de ces vers j'ai retenu l'accent, »
(Poursuit Rose; elle ajoute:) « ô comme on s'abandonne
» Aux consolations de la tendre amitié!
» Œdipe s'appuyant sur sa chère Antigone (1),
» Gémit d'un long exil, de la perte d'un trône:
» Elle l'embrasse et pleure; il a tout oublié.
» Ah! tous nos cœurs sont de moitié
» Dans les doux soins qu'elle lui donne;
» Et si j'avois une couronne
» Elle seroit pour toi, Chantre de la *Pitié*. »

— « Bon! la Pitié! vertu d'un cœur foible et timide, »
(Reprend Linval, brave homme, et chasseur intrépide,
Mais aux Muses sachant consacrer ses hivers,)
« Pleurer mal à propos, amis, c'est un travers.
» Les Vers! voilà le point qu'il faut que l'on décide,
» Et je réserve, moi, la palme des bons Vers,
» Au traducteur de l'Énéide (2).
» L'éloge, en pareil cas, seroit très-superflu,
» Si l'ensemble répond à plus d'un beau passage
» Que Madame ici nous a lu;
» Ce Poëte n'est pas à son apprentissage. »

---

(1) On appelle de ce nom madame Delille, qui en est bien digne par ses tendres soins pour son époux, presque privé de la vue.

(2) Cette traduction n'avoit pas encore paru, non plus que celle de *Milton*.

— « Monsieur est un vrai connoisseur,
» Et sûrement Virgile est un fort beau génie, »
(Répondit d'un air sombre, et du ton d'un Censeur,
Forlis, qui n'est que froid, et se croit un penseur,
Et s'applaudit surtout de son Anglomanie.)
« Mais Milton, poursuit-il, vous l'avez entendu:
» Il va paroître en vers, et ce qu'on nous en cite,
» Nous promet un chef-d'œuvre; il nous étoit bien dû:
» Mesdames, je vous félicite:
» Vous apprendrez par cœur le *Paradis perdu.*
» Que de feu, que de verve! et quel style énergique!
» Les Cieux et les Enfers, les Anges et Satan,
» Et ce touchant Éden, Eve aux côtés d'Adam,
» Tout s'anime, tout vit sous son pinceau magique:
» Je plains le Virgile-Français. »

—« Moi, je ne plains personne, et je suis fort tranquille:
» J'ose aussi du *Milton* garantir le succès,
» Mais je répondrois bien de celui du Virgile. »
Ainsi parloit Marsenne, assez bon juge en vers.
D'autres sont préférés; un Botaniste incline
En faveur d'un essai sur les Règnes divers
Qu'embrasse la nature en ce vaste univers,
Et croit en vers français lire Buffon ou Pline.
Ainsi de son objet chacun est occupé.
D'une savante Épître, ici, l'on est frappé;
Là, dans quelques Morceaux fort bien traduits de Pope,
Du traducteur habile on cherche l'horoscope.
L'un admire une esquisse, et l'autre un vaste plan;
En un mot, chaque ouvrage avoit son partisan,
Et la discussion devenoit un peu vive.
« Messieurs, leur dit enfin la Dame du château,
» Qui depuis bien long-temps sourioit *in petto;*

» Je ne m'étonne point de ce qui vous arrive ;
» Je sens votre embarras ; tout est bon, tout est beau !
» J'ai causé cette guerre, et j'apporte l'olive
» Pour appaiser enfin un combat si nouveau,
» Amis, m'en croirez-vous ? choisissons pour arbitre,
» Quelqu'un... qui, jusqu'ici, je l'observois, s'est tu,
» Et dont la modestie est la grande vertu,
» Mais qui seroit, je crois, capable, à plus d'un titre,
» D'éclaircir à jamais ce point si débattu. »
Elle se tourne alors vers la même personne,
Que, s'il vous en souvient, j'ai pris soin d'indiquer,
Et par un doux regard l'invite à s'expliquer.
Il rougit, on l'observe; et bientôt on soupçonne...
Ce que vous devinez, que ce rare mortel,
Qu'ainsi l'on invitoit, par un trop juste appel,
A tenir la balance, à peser les suffrages,
Étoit l'unique Auteur de tous ces beaux ouvrages.

LE POËTE ET SON AMI,

DIALOGUE.

DULIS.

Eh! quoi? toujours un livre, ou bien la plume en main!
Quoi? du matin au soir, à l'affût d'une Rime!
C'en est donc fait, pauvre Firmin!
En ami, je te prêche en vain:
Je ne puis t'arracher à ce triste régime!
Te guérir....

FIRMIN.

Me guérir, ne seroit pas aisé.
Mon mal me plaît: il vient d'une source trop pure.
Sur un penchant frivole on est d'abord blasé;
On est bientôt désabusé
De l'erreur ou de l'imposture;
Mais un sentiment vrai, puisé dans la nature!...
Croyez-moi, de long-temps il ne peut être usé.

DULIS.

Bon! ta persévérance est admirable et rare.

FIRMIN.

Mais votre changement n'est-il pas plus bizarre?
Ce goût, qui dans mon âme est comme un feu sacré,
C'est vous qui, le premier, me l'avez inspiré.
Eh! oui, c'est de vous-même, inconstant que vous êtes!
Que j'appris à connoître Orateurs et Poëtes:

De leurs vers enchanteurs, de leurs divins écrits,
Grâce à vous, jeune encor, je sentis mieux le prix.
Combien de fois, cherchant de paisibles ombrages,
Pour être tout entiers à ces charmans ouvrages,
Les avons-nous, ensemble, ou récités ou lus!...
Ingrat! d'un tel délice il ne vous souvient plus!

DULIS.

Il m'en souvient : alors, j'aimois la Poésie,
Comme un fou..., comme toi; j'eus cette fantaisie.
Nourri de cent auteurs divers,
Tout plein du vieil Homère et du tendre Virgile,
Je ne voyois dans l'univers
Que les pleurs de Didon et le courroux d'Achille:
J'étois ce qu'on appelle amoureux d'un beau vers.
J'admirois donc Ovide, et j'adorois Horace:
J'osai m'égarer sur leur trace;
Et, te communiquant ce sublime travers,
Je t'entraînai toi-même au sentier du Parnasse.
Mais le prestige est dissipé:
A la réflexion le délire a fait place:
L'expérience, ami, les ans m'ont détrompé.
Oui, j'osai soupçonner qu'ici-bas, quelque chose
Valoit les meilleurs vers et la plus riche prose,
Que rimer n'étoit pas le souverain Bonheur,
Et qu'on pouvoit, je le suppose,
Vivre heureux, exister, enfin sans être Auteur.

FIRMIN.

Ah! j'entends: une Rime, une Épithète heureuse,
Autrefois à tous deux sembloit un vrai trésor:
Et cette opinion, bien que j'y tienne encor,

N'est pas, je l'avoûrai, vérité rigoureuse.
Il est possible qu'après tout,
L'Art des Vers ne soit pas le premier Art du monde.
Mais, quand vous le croyiez, aviez-vous moins de goût?
Étiez-vous moins heureux ? Que votre cœur réponde.
Mon ami, j'ai lu quelque part
Cette maxime antique, et que je crois fondée :
« Seroit-ce un grand mal, par hasard,
» Qu'on eût de son talent une modeste idée,
» Une très-haute de son art ? »
Bon! vous riez!

DULIS.

Eh! oui. Toujours naïf, crédule!
Tu t'applaudis, d'un air bien triomphant,
D'être encor jeune, ou pour mieux dire, enfant.

FIRMIN.

Dulis! vous me trouviez, jadis, moins ridicule.
J'en suis fâché pour vous : seul, vous avez changé.
Riez de ma constance, au fond, si naturelle!
Nommez-la travers, préjugé,
J'y consens; vos dédains, votre froideur nouvelle,
Ne ralentiront point mon ardeur et mon zèle.
Non; les Muses ont eu mes premières amours:
Elles charmeront mes vieux jours;
Jusqu'au dernier soupir je leur serai fidèle.

DULIS.

Voilà des sentimens dignes de Céladon!
Chacune des neuf Sœurs a droit d'en être vaine.
Puisque de te fixer elles ont eu le don,
J'en ai moins de scrupule; et de mon abandon

Tu les consoleras sans peine.
Ainsi, content, charmé d'une si belle chaîne,
A cet attachement tu bornes tes désirs:
De la Rime honorable et volontaire esclave,
Rythme, Nombre, Césure, et mainte docte entrave,
Sont tes plus chers liens, sont tes plus grands plaisirs.
C'en est fait : il n'est point de volupté pareille
A celle dont ravit ton cœur et ton oreille
Un seul vers de Virgile, un chant d'Anacréon!
Vénus même te plaît beaucoup moins qu'Apollon;
Et nos Bals, nos Concerts n'offrent point de merveille
Qui plus doucement te réveille,
Qu'un tour mélodieux du verbeux Cicéron.

FIRMIN.

Courage! à me railler vous avez bonne grâce.
Je vous répondrois mal; ce style m'embarrasse.
Nos Poëtes anciens, d'ailleurs si délicats,
De ce genre d'esprit ne m'offrent nulle trace;
Et même le badin Horace
Plaisantoit assez bien, mais ne persifloit pas.

DULIS.

Le sérieux te plaît: raisonnons en ce cas:
Voyons qui de nous deux, dans l'état qu'il embrasse...

FIRMIN.

Eh! de quoi serviront ces discours superflus?
Je parlerois en vain : vous ne m'entendez plus.
Si j'adorois une Beauté charmante,
M'en dégoûteriez-vous par le raisonnement?
La Poésie est ma plus chère amante:
On n'argumente point contre le sentiment.

DULIS.

Mais ton extravagance à chaque instant augmente.
Tendre amant! tu me fais pitié :
Écoute-moi, de grâce, au nom de l'Amitié.

FIRMIN.

Soit.

DULIS.

Vois-donc où t'égare une aveugle chimère ;
Et juge sur ton sort si je m'alarme en vain!
L'Auteur, par excellence, est sûrement Homère.

FIRMIN.

Sans doute.

DULIS.

Hé bien, mon cher, ce Poëte divin,
Vécut pauvre, et mourut... Enfin,
A tous ceux qui courroient sa brillante carrière,
Votre premier Poëte a légué son destin.
Homère, Homère pauvre!

FIRMIN.

En êtes-vous certain ?
Je songe au mot de la Bruyère :
« Ces riches Partisans, qui, du haut de leur char,
» Jetoient sur notre Homère un insolent regard,
» Qui de le recevoir n'avoient pas la pensée,
» Souriant de pitié, si quelqu'un, par hasard,
» Parloit de l'Iliade ou bien de l'Odyssée ;
» Où sont-ils maintenant ?... que dis-je ? ont-ils été?
» Nul d'eux n'a su transmettre à la Postérité
» Son faste, ses trésors, sa morgue financière,
» Son nom même ; à jamais rentrés dans la poussière,
» Ils

» Ils sont morts tout entiers; Homère est immortel. »

DULIS.

Sans doute; sa mémoire obtint plus d'un autel;
Mais vivant...

FIRMIN.

O grand homme! admirable modèle!
Qui n'envîroit, au prix de tes malheurs passés,
Et ton vaste génie et ta gloire éternelle?

DULIS.

Vous voilà bien, Poëtes insensés!
Ne rêvant que la Gloire et que la Renommée!
Qu'on parle de vous, c'est assez.
C'est ainsi, presque tous, que vous vous nourrissez
De bruit, de vent et de fumée.
Ainsi, pour te citer des faits bien plus récens,
Mille Écrivains fameux, épris d'un vain encens,
Victimes d'un penchant tenace, opiniâtre,
Immortels en idée, en effet languissans,
Milton, Le Camoens, La Touche, Malfilâtre,
Tant d'autres!...

FIRMIN.

Poursuivez: étalez à plaisir,
De honte, de douleur cette scène importune;
Et des nobles talens trahis par la Fortune
Perpétuez le souvenir:
Comme si les auteurs, hélas! étoient au monde
Les seuls infortunés et les seuls indigens!
Et comme si le sort des plus honnêtes gens,
Trop souvent n'étoit pas la misère profonde!

Mais lorsqu'ici vous publiez,
Même avec tant de complaisance,
Les Poëtes souffrans, non pas humiliés,
Je m'étonne, Dulis, comment vous oubliez
Ceux qui vécurent dans l'aisance.
Virgile, Horace...

DULIS.

Ah! bon! j'y comptois : oui, pour eux
Le Ciel, au moins, se montra juste.
Les Poëtes, alors, n'étoient pas malheureux.
Mais ces exemples-là, dis-moi, sont-ils nombreux?
Voit-on souvent, ensemble, un Mécène, un Auguste?
Cette rencontre est rare, et de long-temps, je crois...

FIRMIN.

La France a vu, depuis, et Ministres et Rois,
Généreux, de qui même au sein de leurs Provinces
Les bienfaits n'étant point bornés,
Alloient chercher au loin les savans étonnés,
Et d'un honteux oubli faisoient rougir leurs Princes.

DULIS.

« Il en est jusqu'à trois que l'on pourroit compter. »

FIRMIN.

Aussi n'est-ce pas eux que je prétends citer.
Je ne vous parle point des Boileaux, des Racines,
Heureux également que la main de Louis
Daignât de leur carrière écarter les épines.
Mes yeux d'un tel éclat ne sont point éblouis.
Eh! quoi? tant de faveurs sont-elles nécessaires?
Pour mériter un jour le beau titre d'Auteur,
On a besoin d'un Guide et non d'un Protecteur.

DULIS.

L'un et l'autre est utile : ami, soyons sincères :
Les conseils au talent font sûrement grand bien ;
Mais joignons-y l'aisance; elle ne gâte rien.

FIRMIN.

Faudra-t-il les trésors d'un Buffon, d'un Voltaire ?
Non; l'Écrivain doué d'un mâle caractère,
Trouve en soi-même un sûr appui;
Et, dussai-je alarmer votre rare prudence,
Dulis! je craindrois moins pour lui
Même la pauvreté que l'excès d'abondance.

DULIS.

Ta crainte, cher Firmin, seroit vaine, aujourd'hui.

FIRMIN.

On met trop son destin à la merci d'autrui :
Je veux moins de fortune, et plus d'indépendance.
Croyez-moi, qui se borne aux plus simples besoins,
Qui, loin de toute intrigue et de vulgaires soins,
D'aucune ambition ne sent son âme atteinte,
Sans désir indiscret et sans frivole crainte,
Petites passions qu'il regarde en pitié,
Qui, fidèle à l'honneur, fidèle à l'amitié,
Chérit, préfère à tout sa paisible retraite ;
Un tel homme, Savant, Historien, Poëte,
Ferme Apôtre du goût et de la vérité,
Agit, pense et s'exprime en pleine liberté.

DULIS.

Bravo! sans partager cette ardeur qui t'enflamme,
Je ne puis qu'applaudir à ta noble fierté,
Que tout homme loyal sent au fond de son ame.

FIRMIN.

Le grand Corneille, auteur d'ouvrages immortels,
Sur qui notre Théâtre et repose et se fonde,
Et dont les succès éternels,
Mille fois répétés en des jeux solennels,
Sont, de nos jours encore, une mine féconde;
Corneille, solitaire au milieu de Paris,
Si fameux sur la scène, ignoré dans le monde,
Eût par sa bonhommie étrangement surpris
Tous ceux qui le jugeoient par ses divins écrits;
Content de peu, modeste, en une paix profonde,
Fort mauvais Courtisan, il cherchoit le bonheur
Moins au Palais des Rois qu'au Temple de Mémoire.
Il se connoissoit bien en véritable honneur.
Un Auteur si sublime étoit digne de croire
Que l'amour de son art, un cœur pur, et la gloire
D'enfanter chaque jour un chef-d'œuvre nouveau,
Sont pour le vrai Poëte un salaire assez beau.

Tu suivis son exemple, ô toi, bon La Fontaine!
Tu fus simple et modeste aussi.
Les soins du lendemain et l'importun souci,
Jamais, heureusement, ne glacèrent ta veine:
Et, si tu ressentis une cruelle peine,
Lorsque Fouquet te fut ravi;
L'Élégie où ton âme a tendrement gémi,
Ta douleur courageuse est la preuve certaine
Que tu regrettois moins en ce digne Mécène
Le Surintendant, que l'ami.
La Fontaine! Corneille! et toi, profond Molière!...
Car, ainsi que les leurs, ton âme grande et fière,
Avec même génie eut même loyauté.
Triumvirat sublime en sa simplicité,

Déjà par le travail assez heureux, je pense,
    Et, pour dernière récompense,
Jouissant et vivant dans la Postérité!

DULIS.

Dans la Postérité? la belle perspective!
Bonne chimère encor que de loin tu poursuis!
Et dans quel temps, dis-moi, faudra-t-il que je vive,
Des siècles à venir, ou du siècle où je suis?
Firmin, je jouirai du présent si je puis.
Bâtis en l'air, suivant ta louable coutume:
Sur de meilleurs appuis je fonde ma maison:
Tes beaux rêves pour moi ne sont plus de saison.
On ne vit pas d'espoir ni de bonheur posthume.

FIRMIN.

Posthume! ce mot-là peut être fort plaisant;
Mais est-il juste? oh! non; car je sens le contraire.
Sans parler des douceurs qu'on goûte en composant,
    Nous jouissons dès à présent
Du bien que nos écrits, après nous, pourront faire.
Ainsi, dans ses enfans se sent revivre un père;
Et le maître, entouré d'élèves qu'il instruit,
De leurs talens futurs goûte déjà le fruit;
    Ainsi, le bon *octogénaire*
    Plantoit, et se disoit: « Je veux
» Qu'un jour le Voyageur me doive cet ombrage. »
Le vrai Sage, en un mot, sent combler tous ses vœux,
S'il pense, et sans orgueil, que ses derniers neveux
    Béniront encor son ouvrage.

DULIS.

Soit. A mon premier mot il en faut revenir:
    Ta jouissance est un peu vide,

Et ton présent, mon cher, n'est que de l'avenir.
A mon projet, alors, permets-moi de tenir;
Il est moins beau, mais plus solide.
Voici mon système en deux mots:
Voisin de l'âge mûr, frais encore et dispos,
Sans me sevrer déjà des douceurs de la vie,
J'y sais joindre l'utile; à ces calculs nouveaux
Plus d'un exemple me convie.
Je vais droit à mon but, épiant l'à-propos,
L'heure..., et si du succès mon attente est suivie,
J'arriverai bientôt, en dépit de l'envie,
A tel poste important, où par de courts travaux
J'achète pour jamais l'aisance et le repos.
Mais quoi? tant de raison te blesse, t'importune:
Adieu donc; aussi-bien, j'ai fort peu de loisir:
L'occasion m'appelle, et je veux la saisir.
Pour toi, Firmin, doué d'une âme moins commune,
Dédaigne tout grossier et terrestre désir;
Vole à la Gloire enfin; je cours à la Fortune,
Et par la route du Plaisir.

FIRMIN.

Allez donc! poursuivez votre belle carrière:
Montez, montez toujours;... mais bientôt, dès demain,
Vous jetterez, peut-être, un regard en arrière.
Souvenez-vous, alors, de ce pauvre Firmin;
Car l'Amitié jamais ne trompe notre attente.
Vous le retrouverez, son La Fontaine en main,
Le front serein, l'âme contente,
Ayant à ses côtés la Fortune constante,
Sans avoir fait tant de chemin.
Des *deux Pigeons*, Dulis, nous relirons la Fable;
Et vous même, frappé d'un portrait si semblable,

Vous bénirez peut-être un trop heureux revers.
De nouveau réunis à la table frugale,
Qu'en ses festins jamais l'Opulence n'égale,
Nous parlerons encor littérature et vers;
Et si, chassant bien loin tout importun nuage,
Nous retrouvons tous deux la gaîté du jeune âge,
Et son insouciance..., ou du moins ce bonheur
Qui, grâce à l'amitié, grâce à la paix du cœur,
 Peut être encor notre partage,
Comme avec nos Auteurs nous redirons alors!
« Doux oubli de la peine et de l'inquiétude,
 » Épanchemens, libres transports,
» O Médiocrité, paisible solitude,
» Charmes de la vertu, délices de l'étude!
» Vous êtes les premiers, les uniques trésors. »

SERMENS D'AMOUREUX ET DE POËTE,

DIALOGUE.

PHILÈNE.

C'en est fait, Duvervin; je ne veux plus aimer.

DUVERVIN.

Philène, c'en est fait, je ne veux plus rimer.

PHILÈNE.

Sexe léger, trompeur, dont je fus idolâtre,
Je t'abjure à jamais.

DUVERVIN.

Et toi, fatal Théâtre!
Je t'abandonne; adieu, maudit Théâtre, adieu.

PHILÈNE.

Allons, n'en parlons plus.

DUVERVIN.

Non, plus du tout.

PHILÈNE.

O Dieu!
Qui l'auroit cru? fut-il plus flatteuse apparence?

DUVERVIN.

Quel Poëte jamais eut plus juste espérance?

PHILÈNE.

Devois-je soupçonner un trait si faux, si noir?

DUVERVIN.

Et moi, mon accident, pouvois-je le prévoir?

PHILÈNE.

Duvervin, tu l'as vue; une jeune personne
Si belle, si touchante!...

DUVERVIN.

Une pièce si bonne!

PHILÈNE.

Tout en elle annonçoit candeur, simplicité.

DUVERVIN.

Elle avoit du mordant, du feu, de la gaîté.

PHILÈNE.

Un modèle de grâce!

DUVERVIN.

Un chef-d'œuvre de style!

PHILÈNE.

Hélas! je devois être... et j'étois si tranquille!

DUVERVIN.

Vingt amis, point flatteurs, que j'avois invités,
De mon ouvrage, à table, étoient tous enchantés.

PHILÈNE.

Elle a pu me trahir!

DUVERVIN.

Il est tombé!

PHILÈNE.

Parjure!
A l'infidélité tu joins encor l'injure!

DUVERVIN.

C'étoit peu de siffler ;... c'étoit déjà beaucoup :
On me raille, on m'insulte ; et, pour le dernier coup,
Vingt Journaux acharnés viennent me battre, à terre.

PHILÈNE.

O femmes sans pitié!

DUVERVIN.

Cruel, ingrat Parterre!

PHILÈNE.

Puisqu'il en est ainsi, cherchez, cherchez ailleurs
De crédules amans!...

DUVERVIN.

Cherche d'autres auteurs!

PHILÈNE.

Vous n'inspirerez pas d'aussi pures tendresses.

DUVERVIN.

Nous verrons si quelqu'un te donnera des Pièces!...

PHILÈNE.

L'heureux rival, pour qui vous me donnez congé,
Par un prompt abandon m'aura bientôt vengé...

DUVERVIN.

Tu m'as sifflé ; mais quoi, d'autres, sur ma parole,
Vont te faire bâiller : c'est ce qui me console.

PHILÈNE.

Et vous regretterez ma constance et ma foi.

DUVERVIN.

Mais tu n'obtiendras plus un seul Acte de moi.

PHILÈNE.

Allons, laissons l'Amour, et parlons d'autre chose.

DUVERVIN.

Oh! oui, très-volontiers; mais ne parlons qu'en Prose.

PHILÈNE.

Doux calme! paix du cœur! je vais donc te goûter.

DUVERVIN.

La bonne Prose est bonne; on peut s'en contenter.

PHILÈNE.

Au naufrage échappés, nous touchons le rivage.
Car qu'est-ce que l'Amour? un honteux esclavage,
Où d'abord, vingt rivaux, tremblans, humiliés,
Servent une Coquette, et rampent à ses pieds.
A prononcer entr'eux long-temps elle diffère:
Et malheur à celui qu'enfin elle préfère!
Bientôt de son triomphe il va se repentir.
Jouet d'un vain caprice, et plus souvent martyr,
Tantôt il est trompé par son souris perfide;
Tantôt dans son regard de conquêtes avide,
Il voit trop qu'elle aspire à mille amans divers,
Quand elle est tout pour lui dans ce vaste univers!
Elle, qui, tour à tour, le tourmente et le flatte;
Et, lorsqu'on a tout fait, tout souffert pour l'ingrate,
A sa tendresse, enfin, quand on s'est confié,
Pour le premier venu l'on est sacrifié.

Tels sont, cruel Amour! les chagrins que tu causes!

DUVERVIN.

Près de ceux d'un Auteur, ce ne sont que des roses;
Et je ne parle pas du long enfantement,
Qui n'est de tous ses maux que le commencement;
Car c'est le seul plaisir que nous goûtions, peut-être.
Mais au grand jour, hélas! si l'on ose paroître,
Après avoir long-temps, son manuscrit en main,
De messieurs les Acteurs essuyé le dédain,
Tourmenté d'un désir pressant, opiniâtre,
Est-on enfin joué? Qu'est-ce que le Théâtre?
Un Tribunal... étrange, où, léger et cruel,
Le Public sembleroit attendre un criminel,
Et prononce, en riant, la sentence fatale.
Tremblant et demi-mort, on craint tout, la cabale,
Le murmure grondeur, le calme indifférent,
La tempête, surtout le son si déchirant!...
Et si de se sauver on a la douce joie,
Des Vautours, à la porte, on deviendra la proie.
Pas un Libraire, enfin, et dix Contrefacteurs!...
Voilà, voilà le sort des malheureux Auteurs!

PHILÈNE.

Et je me dévoûrois à tant de perfidies!

DUVERVIN.

Et je pourrois encor faire des Comédies!

PHILÈNE.

Je suis libre à jamais, et j'ai brisé mes fers.
Plus de femmes.

DUVERVIN.

Non, non; et surtout plus de vers.

En ce projet affermissant leurs âmes,
Comme ils disoient : « plus de vers, plus de femmes; »
Le même soir, arrive de Paris,
La séduisante et coquette Aspasie;
Le même soir, appel aux Beaux Esprits :
Dans vingt Journaux, un prix de Poésie
S'offre au concours...; nos deux braves amis,
Ont, le soir même, oublié leur promesse :
L'un fit des Vers, l'autre eut une Maîtresse.

LES DEUX RATS,

TRADUCTION LIBRE D'HORACE.

Sat. 6, liv. 2.

Un Rat de Ville, ayant promis long-temps
D'aller dîner chez certain Rat des Champs,
Lui fit un jour cette faveur extrême.
Le Campagnard, sobre, dur à lui-même,
Touchoit à peine à ses provisions;
Mais il savoit, dans les occasions,
Se relâcher, et ne se faisoit faute
De son avoir, pour bien traiter un hôte.
Cette fois donc, pois chiche, aveine, lard
Demi-rongé, raisins secs mis à part,
Tout fut servi; c'étoit jour de ripaille.
Pour lui, grugeant sur un monceau de paille
Quelques grains d'orge, il laisse au Citadin
Les meilleurs plats : mais l'autre, avec dédain,
D'un air distrait, semble goûter à peine
Du bout des dents, non le lard ni l'aveine,
Mais un raisin, qu'encore il trouve amer.
Le repas fait : « çà, de grâce, mon cher, »
(Dit-il à l'autre ;) » un si triste ermitage
» Sera-t-il donc ton éternel partage?
» Ces bois ont-ils tant de charmes pour toi?
» Eh! laisse-là ton désert, et suis-moi.
» Viens voir la Ville et connoître les hommes.
» Puisqu'il est vrai que tous tant que nous sommes,

» N'avons qu'un souffle et qui meurt avec nous ;
» Puisque la mort, hélas! nous frappe tous,
» Petits et grands ; avant qu'elle nous frappe,
» Goûtons ce bien qui sitôt nous échappe.
» Eh! vis heureux, songeant au peu de jours
» Que tu dois vivre. » Émû par ce discours,
Le Rat des Champs rêve un peu; puis il saute
De sa cabane, et part avec son hôte.
Ils vont gaîment, arrivant à minuit,
Et dans la ville entrent à petit bruit,
Besoin ne fut d'en faire l'escalade.
Le Citadin conduit son camarade
Dans un Palais, le place sur un lit
D'ivoire et d'or, que la pourpre embellit.
Là, des reliefs du repas de la veille
Sont entassés dans plus d'une corbeille :
Il court, apporte entremets, rôt, dessert,
Goûtant d'avance à chaque plat qu'il sert,
Comme feroit un valet peu novice.
Le Campagnard savoure avec délice
Son nouveau sort ; et par plus d'un bon mot,
Il commençoit à payer son écot ;
Quand un grand bruit vient troubler leur mystère.
La porte s'ouvre ; eux de sauter à terre,
Et de courir, d'aller sans savoir où,
Et de chercher, mais en vain, quelque trou....
Jugez alors si l'un et l'autre tremble!
Quand Chiens et Chats, grondant, miaûlant ensemble.
— « Ah! mon ami, dit le bon Rat des Champs,
» De tels repas sont pour moi peu touchans :
» Adieu ; mes bois sont un plus doux asile :
» J'y vis de peu, mais j'y mange tranquille.

LES DEUX RATS,

FABLE IMITÉE D'HORACE,

PAR M. ANDRIEUX.

N. B. Je présume que l'on verra avec plaisir ici la même Fable imitée par mon ami Andrieux. Dans cette espèce de lutte, je m'avouai vaincu; et comme *Eschine*, je finis par citer l'œuvre de mon antagoniste.

CERTAIN Rat de Campagne, en son modeste gîte,
De certain Rat de Ville eut un jour la visite.
Ils étoient vieux amis; quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivoit de ménage,
Mais donnoit de bon cœur, comme on donne au Village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avoit pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs; le Citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable.
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
» Dans un trou de campagne enterré tout vivant?
» Croyez-moi, laissez-là cet ennuyeux asile;
» Venez voir de quel air nous vivons à la Ville.
» Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas;
» Les Rats, petits et grands, marchent tous au trépas:
» Ils meurent tout entiers; et leur philosophie
» Doit être de jouir d'une si courte vie,
» D'y chercher le plaisir: qui s'en passe, est bien fou.»
L'autre persuadé saute hors de son trou.

Vers

Vers la ville, à l'instant, ils trottent côte à côte;
Ils arrivent de nuit: la muraille étoit haute;
La porte étoit fermée; heureusement, nos gens
Entrent sans être vus, sous le seuil se glissans.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent,
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis
Du souper de la veille étaloient les débris.
L'habitant de la ville, aimable et plein de grace,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place;
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le Campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeoit qu'au plaisir, et qu'à faire bombance;
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos Rats:
Ils étoient au buffet; ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle;
Pas un trou! de vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulemens redouble leur effroi.
—« Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi, »
(Dit le bon Campagnard;) « mon humble solitude
» Me garantit du bruit et de l'inquiétude:
» Là, je n'ai rien à craindre; et si j'y mange peu,
» J'y mange en paix du moins, et j'y retourne... Adieu.»

L'ANGLAIS A MONTREUIL,

Traduction Littérale d'un Chapitre du Voyage Sentimental *de Sterne.*

QUAND tout est prêt, qu'avec l'hôtesse ou l'hôte
On a compté, débattu, mais sans faute
Payé le tout; alors, si par malheur
Ce long débat n'a donné de l'humeur,
Lors, dis-je, avant de monter en voiture,
Il reste encore une affaire à conclure;
Et c'est avec la foule de clients,
Par le vulgaire appelés mendians,
Qui de l'auberge environnent la porte.
Quelqu'un diroit: « le Diable les emporte! »
Mais faire faire un tel voyage, hélas!
A pauvres gens déjà foibles et las;
En vérité, cela n'est pas possible.
Moi, je conseille au Voyageur sensible
D'avoir plutôt quelques sous dans sa main.
Puis, que sait-on? cela peut en chemin
Porter bonheur. Et que l'on ne calcule
En cette affaire avec trop de scrupule:
Ce peu de sous qu'ainsi vous donnerez,
Croyez qu'ailleurs ils sont enregistrés.
Et quant à moi, je donne peu de chose,
Je l'avoûrai; j'en dirois bien la cause:
J'ai, par malheur, peu de chose à donner;
Et si j'en parle, il faut me pardonner:

De ce don-ci j'ai tenu note exacte,
Parce qu'en France il fut mon premier acte
De charité : puis tel détail, ici,
Comme il m'a plu, pourra vous plaire aussi.

Quand j'aperçois la foule qui m'assiège,
« Vous voilà bien du monde, m'écriai-je,
» Quand pour tout bien, moi je n'ai que huit sous. »
Et dans ma main je les leur montre à tous.
A ces mots part, sans que plus long j'en dise,
Un pauvre diable, en lambeaux, sans chemise,
Qui renonçoit à ses prétentions,
Et sembloit dire : « il faut que nous laissions
» Ces huit sous-là de préférence aux femmes. »
Tout un Parterre, en criant *place aux Dames*,
Pour le Beau Sexe eut moins intéressé :
A ce brave homme, aussi, je m'empressai
D'offrir d'abord un sou, que je le prie
De recevoir, pour sa galanterie.
J'avois en face un pauvre petit Nain,
Leste et gaillard, quoiqu'il mourût de faim.
Il met d'abord sous son bras quelque chose,
Qui fut jadis un chapeau, je suppose.
Puis de sa poche il tire en souriant
Sa tabatière, et d'abord l'essuyant,
En offre à gauche, à droit, suivant l'usage
Des bonnes gens, détournant le visage.
Mais il dut voir qu'on avoit à moitié
Vidé sa boîte. « Ah! ce seroit pitié,
» Me dis-je alors, qu'avec cette âme humaine,
» Il n'eût toujours sa tabatière pleine! »
J'y mis deux sous; et, pour donner du prix
A ce cadeau, de son tabac je pris.

Simple faveur, qui toucha l'âme fière
Du petit Nain, bien plus que la première.
L'une n'était que pure charité,
Et l'autre, honneur : aussi, tout transporté,
Mon Nain me fit un salut jusqu'à terre.

— A vous, brave homme! — Un bon vieux Militaire
Tend le bras gauche, ayant perdu le droit
En un combat, je ne sais plus l'endroit.
Je n'avois plus que trois sous : une femme,
Qui du bon Dieu près de moi se réclame,
Sur ce pied seul obtient deux sous de moi;
Et je n'eus point d'autre motif, ma foi!

On m'en croira : — *Milord!* s'écrie un autre.
Quel son flatteur! aussi le bon Apôtre,
Pour son *Milord* eut le dernier des sous.

Mais quoi! voyez ce que c'est que de nous!
J'avois, hélas! dans la chaleur du zèle,
Oublié net un de ceux qu'on appelle
Pauvres honteux, pour qui nul ne quêtoit,
Et qui jamais, tout pauvre qu'il étoit,
N'auroit osé demander pour lui-même.
Seul, à l'écart, si son visage blême
Sembloit flétri par l'âge et les malheurs,
Il avoit vu, je crois, des jours meilleurs.

A cette vue, alors je me reproche
De n'avoir pas un sou de reste en poche.
Vous en avez, crièrent d'une voix
Tous mes esprits soulevés à la fois.
En rougissant, je donne à ce digne homme...
— Combien? — N'importe : en ce moment, la somme

Me paroît forte, et j'en ferai l'aveu;
Mais dans le temps je crus donner trop peu.
Entre ces points veux-tu saisir l'espace,
Ami Lecteur? mets-toi bien à ma place
Premièrement; puis alors, tu pourrois
La deviner, à quelques schellings près.

Il ne restoit (car il faut qu'on finisse)
Qu'à dire à tous : « le bon Dieu vous bénisse! »
Dieu vous bénisse aussi! dirent soudain
Le vieux Soldat, le pauvre petit Nain,
La bonne femme, enfin toute la bande.
« Mon bon Monsieur, que le Ciel vous le rende! »
Dirent-ils tous. Pour le pauvre honteux,
Sans me poursuivre, et sans crier comme eux,
Du coin de l'œil je l'aperçois qui tire
Un vieux mouchoir, s'essuie, et sans mot dire,
S'en va, soupire et lève au Ciel les yeux...
Ah! celui-là remercioit le mieux.

MELPOMÈNE ET THALIE,

POEME ALLEGORIQUE,

EN DEUX CHANTS (1).

Je voudrois bien de deux Muses rivales,
Sur divers tons, en rimes inégales,
Vous raconter les jeux et les revers,
Rendre avec feu, si ce n'est en beaux vers,
Accent sublime et naïve saillie,
Et tour à tour ou *Préville ou Lekain*,
Associant cothurne et brodequin,
Vous présenter *Melpomène* et *Thalie*.

O des deux sœurs aimable favori,
O chantre heureux de *Jeanne* et de *Henri*,
Toi, dont la voix tendre, noble et badine,
Dicta *Zaïre*, et *Candide* et *Nanine;*
Si je pouvois un moment t'emprunter
L'art de tout peindre et de tout imiter;

(1) Je n'avois d'abord eu dessein que de conter les *Aventures de Thalie;* et ce fut un de mes premiers Opuscules. Depuis, j'ai osé m'ériger en Historien de *Melpomène*. Je ne me flatte pas d'y avoir réussi; mais ce petit Poëme ayant été accueilli assez favorablement à l'*Institut*, je ne séparerai point les deux sœurs.

Style pompeux, et grâces familières,
Te dérober enfin tes *trois Manières !...*

Muses, au moins, daignez m'encourager.
Que par la main l'une et l'autre me tienne ;
Car il y va, dans ce pressant danger,
De votre gloire autant que de la mienne.

CHANT PREMIER.

MELPOMÈNE.

Melpomène, on le sait, est Grecque, Athénienne.
On dit même qu'*Homère* (1), est un de ses aïeux.
Mais, démentant bientôt un sang si glorieux,
Un jour elle s'échappe, et va courir le monde :
Sur les pas de Thespis (2), errante et vagabonde,
Sans pudeur... Ah! cachons de si honteux excès :
D'une enfance orageuse oublions les accès.
La peindrai-je, au milieu d'une troupe effrenée,
Sur un vil tombereau grossièrement traînée,
Prostituant sa verve et mille dons naissans,
Au méprisable emploi d'égayer les passans?...
J'aurois trop à rougir pour ma fière héroïne.

Un guerrier (3) la rappelle à sa haute origine;
C'est *Eschyle :* il s'arrête, et la considérant,
Il démêle en ses traits je ne sais quoi de grand.
Il s'indigne, à *Thespis* il arrache sa proie;
Puis parle en maître, étouffe une bruyante joie,
Mais de ses pieds d'abord couvre la nudité,
Sur son front éclairci ramène la fierté.

---

(1) La tragédie a sa source dans l'*Iliade* d'Homère : on a prétendu aussi que son *Odyssée* avoit été le berceau de la Comédie; mais que ne voyoit-on pas dans Homère!

(2) *Voyez* le père Brumoi et l'Art Poétique de Boileau.

(3) Eschyle fut réellement un brave soldat; ses pièces sont toutes guerrières. Il fut vaincu, aux jeux olympiques, par *Sophocle*, et s'enfuit de dépit.

Au son des instrumens, il l'agite, il l'éveille :
De *Marathon* alors il conte la merveille :
Salamine, *Platée*, il vous peint en soldat :
Dès qu'il parle de guerre, on croit voir un combat.
Au cœur de son élève un feu nouveau fermente.
Un démon sombre et noir la presse, la tourmente...
Elle éclate à la fin : son maître forcené,
Eschyle, de son œuvre est lui-même étonné.
Terrible, elle se montre, en amazone altière,
Et debout, sans effroi, parle à la Grèce entière,
Qui s'émeut, et frémit, et lui répond en chœur.
Mais *Sophocle* déjà brûloit au fond du cœur,
Et bientôt pour époux il s'offre à Melpomène.
Eschyle furieux, court, descend dans l'arène,
Et défie au combat Sophocle ; il est vaincu.
Malheureux !... d'un seul jour il avoit trop vécu :
Il fuit ; la jeune élève, excusable peut-être,
Préféra pour époux son amant à son maître.
Sophocle, en ses transports plus sage, sans froideur,
De sa fière moitié sut réprimer l'ardeur,
Tempéra de ses yeux le regard trop farouche,
A des discours plus doux accoutuma sa bouche.
Son accent, âpre et dur, devint mélodieux,
Et sublime, et voisin du langage des Dieux.
Sans perdre de son feu ni de son énergie,
Mais de mille autres dons par Sophocle enrichie,
Elle parut auguste, imposante en son port,
Vive encor sans rudesse, et grande sans effort ;
Près d'*Eschyle*, en un mot, on voyoit *Melpomène*
S'élancer en guerrière ; elle s'avance en Reine.
Mais sensible à des soins si généreux, si doux,
Elle honora, chérit son vénérable époux,

Qui fit taire l'envie, en montrant à la Grèce
La touchante *Antigone* (1), enfant de sa vieillesse.

Euripide, ravi de ce noble maintien,
Aborde *Melpomène*, en un seul entretien,
Lui fait naître du goût pour la philosophie.
De l'estime d'un sage elle se glorifie :
Cette sagesse, aimable, et sans austérité,
Avoit, comme son style, en sa simplicité,
Un caractère doux, grave et mélancolique.
A l'imiter en tout sa compagne s'applique :
Docile à ses conseils, du plus sublime ton
Elle apprit à descendre au naïf abandon,
Même à négliger l'art pour la simple nature.
Du cœur elle connut la route la plus sûre :
Elle fit retentir le cri de la pitié,
Peignit l'amour brûlant, la touchante amitié,
Et la douleur, qui même en sa bouche eut des charmes.
O qu'elle a fait aux Grecs verser de douces larmes!
On redisoit partout ses chants libérateurs (2) :
Socrate fut enfin un de ses auditeurs.
De son maître pourtant le ton philosophique
Perçoit en ses discours... que sais-je?... en sa critique,

(1) On sait qu'à l'âge de 80 ans, Sophocle, accusé par ses enfans d'imbécillité, les confondit, en récitant son *Œdipe à Colonne*, *Œdipe* que *Ducis*, *Guillard* et *Sacchini* ont rendu si cher aux Français !...

(2) Les Athéniens vaincus et captifs en Sicile, ne durent leur salut ou leur liberté qu'aux vers d'*Euripide*, qu'ils chantoient. Euripide lui-même fut obligé de fuir sa patrie, et alla mourir en Égypte ; il évita ainsi le destin de Socrate son ami, qui ne manquoit pas une première représentation de ses tragédies.

Souvent son propre sexe est à peine épargné.
Mais elle intéressoit, tout lui fut pardonné...
Que dis-je ? crains plutôt le destin de *Socrate*,
Et fuis, ô Melpomène!... une patrie ingrate.

On ignora long-temps sa retraite et son sort (1).
Sans doute, et j'en dois croire un fidèle rapport,
Celle qui, sous son nom, sous l'habit d'une Grecque,
Présentée aux Romains par le second Sénèque,
De *Médée* et de *Phèdre*, à des yeux fascinés,
Peignit avec succès les transports forcenés,
N'est point la Melpomène et noble, et simple et fière...
Ce n'en étoit que l'ombre : heureuse aventurière,
Habile à copier son geste et ses discours,
Mais qu'un ton faux, outré, qu'un vain luxe d'atours,
Auroit trahie aux yeux d'un citoyen d'*Athènes*.
Et depuis, *Paris* même a vu deux *Melpomènes*,
Dont l'une ayant pour elle et *Boyer* et *Pradon*,
L'autre le grand Racine, ont su... le croiroit-on?
Du public incertain partager les suffrages;
Tant le goût, de tout temps, fut en butte aux outrages!..

Cependant, *Melpomène*... (il n'en est qu'une enfin,)
Après un long exil, et plus d'un noir chagrin,
Chagrin que suspendit et charma l'Italie,
De son brillant séjour (2) un moment embellie;

---

(1) Ici, il y a une bien longue lacune; car on ne peut, malgré la verve et la fécondité de Sénèque le jeune, le regarder comme un véritable enfant de Melpomène.

(2) La tragédie sembla renaître sous le pontificat de Léon X: l'archevêque Trissino et le cardinal Bibiena firent représenter d'assez belles pièces, même avec des chœurs.

Après avoir de l'Ebre aux rives du Texel,
Souri sur son passage aux *Lopez* (1), aux *Vandel*,
Respiroit, et de loin apercevoit la France.
Mais les vents déchaînés trompent son espérance,
Vains efforts! le Pilote est contraint de céder;
Aux côtes d'Angleterre il fallut aborder:
Melpomène, en tremblant, descend sur ce rivage,
Et semble pressentir son affreux esclavage.
L'effet suivit de près son noir pressentiment:
Un homme... mais que dis-je? un énorme géant (2)
Fond sur elle, en poussant des cris épouvantables:
Les Cyclopes aux Grecs furent moins redoutables.
Shakespeare (3) étoit son nom. Sous sa robuste main,
L'étrangère frémit et se débat en vain:
Il l'entraîne... Mais quoi, ce ravisseur terrible
De ses nombreux amans devient le plus sensible;
Et barbare et sublime, enflammé tour à tour
De fureur, d'héroïsme, et de haine et d'amour,
S'élevant jusqu'aux cieux, se traînant dans la fange...
O Melpomène!... horrible et monstrueux mélange!
Tes esprits en délire, ou d'ivresse assoupis,
Rappellent ton enfance et les jours de Thespis:
D'Euripide est-ce là l'intéressante amie?
Mais bientôt, rougissant d'une telle infamie,
Elle se relevoit, et secouoit ses fers,
Et l'on reconnoissoit, à ses traits nobles, fiers,

---

(1) On connoît la fécondité de *Lopez de Véga*: *Vandel*, poëte Hollandais, est moins connu, mais il mérite de l'être.

(2) L'allégorie sur *Shakespeare* est un peu forte peut-être; mais aussi l'homme est bien extraordinaire.

(3) Se prononce *Shekspire*.

A sa douleur profonde, à son grand caractère,
La femme de Sophocle et la fille d'Homère.

Enfin elle s'échappe, et Paris la reçoit.
Rotrou (1), le bon *Rotrou*, qui d'abord l'aperçoit,
Abandonne bientôt la lueur infidelle,
Qui long-temps l'égara sur les pas des *Jodelle*,
Des *Garnier*, des *Mairet*... Eux-mêmes, après tout,
Mêlant quelque génie aux écarts du faux goût,
Courageux destructeurs de ces farces grossières,
Qu'on offroit au public sous le nom de *mystères*,
De Melpomène enfin dignes avant-coureurs..
Rotrou seul, d'un coup d'œil, racheta ses erreurs,
Et de cette entrevue on garde la mémoire.
Mais elle place ailleurs son amour et sa gloire :
Corneille est à ses pieds. Son frère, quelquefois,
Mèle à sa voix sonore une assez douce voix ;
Foible émule sans doute, et rival téméraire,
Mais qui seroit fameux, s'il n'eût point eu de frère.
Eh! qui peut de *Corneille* atteindre la hauteur?
Ce génie élevé, profond et créateur,
A son heureuse amante ouvre une autre carrière,
Remplit d'un feu divin son âme toute entière.
Pensée, expression, image, sentiment,
Tout est sublime en lui : dans un beau mouvement,
Poussé d'un noble instinct, s'il veut à sa mémoire
Nous offrir des Anciens l'intéressante histoire ;

---

(1) Long-temps les farces, les *mystères* tinrent lieu de tragédies en France ; parmi nos anciens poëtes tragiques, on distingue *Rotrou*, auteur du *Venceslas*, que le grand *Corneille* appeloit son père.

Ces Romains, ces héros, qu'il aime à rappeler,
Sont plus grands, plus Romains, quand il les fait parler.
Au-dessus d'elle-même il ravit Melpomène :
Pure, et n'ayant plus rien de la foiblesse humaine,
Son accent, de son front l'auguste majesté,
Sa marche, tout annonce une divinité (1).
  Mais le tendre *Racine* en soupirant pour elle,
La fit redevenir une simple mortelle.
Elle le sent bientôt au trouble de son cœur,
Et nomme avec orgueil son aimable vainqueur.
Dans ce cœur, né sensible, ô comme il s'insinue!
Par degrés il y verse une flamme inconnue.
Racine aimoit trop bien pour n'être pas aimé :
Et l'amour! qui jamais l'avoit mieux exprimé?
Quel goût exquis et pur! que de grâces! quel style!
C'est l'âme d'*Euripide*, et la voix de *Virgile*.
Melpomène l'adore, et pourtant, par égard,
Sur Corneille vieilli jette un dernier regard :
Le respect est pour lui, l'amour est pour Racine.
Toute à Racine... ô ciel! ô trait qui l'assassine!
Son amant de ses bras s'arrache brusquement,
Va loin d'elle, honteux de son égarement,
Expier le forfait d'avoir été sensible.
Elle court sur ses pas; mais *Racine* inflexible,
Regarde d'un œil sec ses larmes, son ennui.
Ne pouvant l'emmener, elle reste avec lui.
Spectacle ravissant!... l'amant et la maîtresse,
Vers des objets sacrés détournant leur tendresse,
Rappellent ces concerts harmonieux, touchans,
Ces chœurs...! du Cygne, hélas! c'étoient les derniers chants.

(1) *Incessu patuit Dea.* VIRG.

Crébillon, dédaignant ces vains soupirs, ces larmes,
Crut devoir employer de plus puissantes armes,
Et d'un ton énergique, il éclate en ces mots :
« O dieux!... c'est donc ainsi qu'en un lâche repos,
» L'amour, le tendre amour règne seul dans ton ame!
» Tu pleures, tu gémis, tu n'es plus qu'une femme.
» Toi faite pour glacer d'épouvante et d'effroi,
» On t'adore, ou plutôt on a pitié de toi!
» Est-ce là Melpomène ? Ah! l'élève d'Eschyle,
» Quand elle pleure, au moins, doit pleurer en Achille.»
Il dit; à ce discours Melpomène rougit :
Elle pâlit, bientôt de rage elle frémit :
Son geste est menaçant, ses regards étincellent;
Elle frappe, et partout des flots de sang ruissellent:
Eschyle eût reconnu Melpomène à ces traits.
Crébillon crut avoir étouffé ses regrets;
Cependant sa douleur quelquefois se réveille :
Elle soupire encore, en songeant à Corneille :
De Racine on l'entend murmurer le doux nom.
Le dirai-je?... une fois l'accent de *Campistron*
Fit presque tressaillir notre veuve éplorée :
Cette surprise, hélas! fut de courte durée.
D'une plus douce erreur, si ce n'est un faux bruit,
L'intéressante *Inès* fut le gage et le fruit;
Et qui n'excuseroit ce moment de foiblesse?
Ainsi, du grand *Corneille* affectoient la noblesse,
Lefranc, *Saurin*, *Lafosse*, heureux imitateurs,
Mais d'un chagrin profond foibles consolateurs!

Enfin, pour échapper au mal qui la dévore,
Elle fuit, elle part, et veut revoir encore
Cette même *Albion*, témoin de sa fureur,
Fureur sublime, au moins : elle approche... ô terreur!

Elle croit voir errer l'ombre pâle et sanglante...
Mais prompts à rassurer notre Muse tremblante,
S'empressent autour d'elle et le sensible *Otway* (1),
Et le sage *Addisson*, sage, pur, il est vrai;
Sa froideur cependant la blesse ; elle soupire :
Un cri sort de sa bouche, ô *Shakespeare*, *Shakespeare!*
Un Français lui répond, et c'est... qui l'auroit cru?
Voltaire; sur ses pas il étoit accouru,
Et par lui Melpomène aux Français fut rendue.
Sa première maîtresse, inquiète, éperdue,
Calliope en pâlit : mille autres, à l'envi,
Gémissent de se voir un tel amant ravi :
Vaine alarme ! il suffit à tant d'ardeurs nouvelles,
Et pourroit, à la fois, aimer toutes les belles.
Mais il n'avoit jamais brûlé d'un si beau feu :
Dès la première vue, il hasarde un aveu.
Melpomène, à ses pieds apercevant *Voltaire*,
Éprouva, quoique triste, un charme involontaire.
De *Sophocle* d'abord il sut l'entretenir :
C'est ainsi qu'il rappelle à son doux souvenir
Tous ceux qu'elle a chéris : amant souple et flexible,
Brillant, mais plus aimable encore que sensible;
Son esprit, par le goût, par les grâces guidé,
S'embellit de tous ceux qui l'avoient précédé:
Beau talent, que seconde, étend et fortifie
L'appareil imposant de la philosophie!
Son amante avec lui se plut à voyager:
De costume et de mœurs elle aimoit à changer:
Chaque peuple étonné reconnut son langage:
Heureuse, si *Voltaire* eût été moins volage,

(1) *Otway*, auteur de *Venise sauvée*; *Addisson*, auteur de *Caton*, pièce très-estimable (aux amours près), mais froide.

Et

Et n'eût brigué souvent les faveurs de *Clio*,
De la docte *Uranie*, et surtout d'*Erato !*

Melpomène pourtant s'est quelquefois vengée :
Jaloux d'intéresser sa beauté négligée,
Guymond accourt, *Guymond*, dont les traits, dont l'accent,
Lui rappelle *Euripide :* il nomme, en gémissant,
Iphygénie... et meurt. Dans une douce extase,
Elle prêta l'oreille au chant de *Métastase* (1),
Chant si pur!... Jeune, ardent, et surtout bon Français,
Dubelloi (2), mit sa gloire et ses plus chers succès
A fixer Melpomène au sein de sa patrie :
Il réveilla l'amour de la Chevalerie;
On eût dit que *Bayard* en donnoit le signal.
D'un style moins brillant, d'un cœur aussi loyal,
Tu chantois d'autres mœurs, ô simple et bon *Lemierre*...
Dieu ! quel accent funèbre à ton heure dernière (3) !
Melpomène en gémit ; son œil de pleurs mouillé...
Mais *Voltaire*, jamais ne put être oublié.
A son amante enfin redevenu fidèle,
Par un pénible effort il se rapprocha d'elle.
Il imploroit sa main, pour lui fermer les yeux.
Si son âme s'exhale en ces touchans adieux,
Plus encor que les ans, sa joie en est la cause :
Ce n'est point une mort, c'est une apothéose.

---

(1) *Métastase* devroit plutôt être compté parmi les poëtes lyriques ; mais il est si tendre, si pur, si intéressant !...

(2) *Dubelloi* a puisé presque tous les sujets de ses tragédies dans l'histoire de France.

(3) O bon *Lemierre !* toi qui m'appelois ton ami, une vie entière consacrée aux Muses et à l'honneur, auroit bien dû te sauver d'une aussi douloureuse agonie...

Ce deuil, de notre Muse a comblé les douleurs,
Et semble pour jamais avoir tari ses pleurs.
Mille s'empresseront d'en ranimer la source.
Melpomène n'est pas au terme de sa course;
L'infortunée, hélas! veuve de noms si chers,
Est noble et belle encore, après tant de revers;
A la pitié surtout jamais inaccessible.
Fiers rivaux, de qui l'âme, et brûlante et sensible,
Est digne de la plaindre et de la consoler,
Ducis (1)... mais des vivans je ne dois point parler.

Déjà ma tâche est à moitié remplie,
Plus qu'à moitié: de *Melpomène* en pleurs
J'ai bégayé les tragiques douleurs;
Avec plaisir, je change de couleurs:
Je sais bien mieux l'histoire de *Thalie*.

---

(1) Il m'en a coûté pour m'arrêter ici... Que de jeunes poëtes j'aurois pu proclamer! Je m'en console un peu, en nommant leur maître, leur modèle.

CHANT II.

THALIE.

A voir Thalie, en ses beaux jours,
Vive, babillarde et légère,
Rire de tout, railler toujours,
Qui jamais pour une étrangère
Eût pu la prendre dans Paris?
Elle est pourtant Athénienne:
Mais quoi? n'en soyez pas surpris.
D'Athènes, qu'il vous en souvienne,
On nous a peint les habitans
Spirituels, braves, galans,
Et les meilleures gens du monde;
Mais vains, plus inconstans que l'onde,
S'amusant par fois à des riens,
Railleurs... au fond, ne nous déplaise,
Nous sommes presque Athéniens;
Mais revenons à notre Thèse.
Je soutiens donc, car c'est un fait,
Que mon héroïne est d'Athènes;
Et dans ce pays-là, Dieu sait
Combien elle a fait de fredaines!
Elle avoit à peine quinze ans,
Qu'en véritable courtisane,
Elle agaçoit tous les passans,
Même les plus honnêtes gens:
Au satirique *Aristophane*

Elle prodigua ses faveurs.
Souvent, à ses âpres fureurs,
On eut cru voir une Bacchante;
Et cependant l'extravagante,
Sans religion et sans mœurs,
Et malgré ses brusques humeurs,
Étoit agréable et piquante.
Excusable en ses traits malins,
Si le fiel dont ils étoient pleins,
N'avoit appelé les huées
Sur le plus sage des mortels,
Et peut-être, hélas!... jeux cruels!
Quel foudre partit des *nuées* (1)!

Enfin, par avis de parens,
On lui donna, de peur d'esclandre,
Un curateur; ce fut *Ménandre* (2).
Sous ce Mentor, il fallut prendre
Bientôt des airs tout différens,
Changer son langage trop leste
En un simple et doux entretien.
Dans ses atours, simple, modeste,

(1) C'est le nom d'une comédie toute satirique d'*Aristophane*. Sans l'accuser de la mort de Socrate, qui eut lieu bien des années après, je ne déteste pas moins cette licence qui accoutume la multitude à mépriser ceux qu'elle devoit honorer et chérir, qu'elle proscrit après sans pitié.

(2) Cette comédie, qu'on appelle la *Nouvelle*, fut à celle d'Aristophane, ce que Terence fut à Plaute. Terence, imitateur de Ménandre, que César, trop sévère peut-être, appeloit *Demi-Ménandre*, avoit, dit-on, traduit plus de cent comédies de Ménandre, qui périrent dans un naufrage. Que de chefs-d'œuvres, sans doute, nous avons ainsi perdus!...

Et gracieuse en son maintien,
Elle eut d'une fille de bien
Le ton, la démarche et le geste;
Tant qu'il vécut, tout alla bien.
De sa mort, la jeune personne
Tout bas rendit grâces à Dieu,
Puis à la Grèce dit adieu,
Et vint à Rome; la friponne
Aisément de *Plaute*, en ce lieu,
Distingua la mine bouffonne.
Thalie, avec ce libertin,
Oubliant et goût et décence,
Reprit bientôt son premier train,
Mais se donna moins de licence.
Libre pourtant dans ses propos,
Plaisante, fertile en bons mots,
Et, sans fiel, ardente à médire,
Elle s'égaya, vrai lutin,
Sur le compte de son prochain,
Qui ne put s'empêcher d'en rire.

Plaute mourut, fut regretté.
Long-temps, sa maîtresse fidelle,
Seule, en quelque coin écarté,
Vécut sans faire parler d'elle.
Mais *Terence*, jeune Africain,
Qu'au milieu de Rome, à l'entendre,
On eût pris pour un vrai Romain,
Et dont l'air doux, naïf et tendre,
Annonçoit un autre *Ménandre*,
L'aima, lui plut, obtint sa main.
En peu de tems, il sut lui rendre

Son goût, ses grâces, sa pudeur.
Mais devenue honnête femme,
Et brûlant d'une chaste flamme
Pour son époux, la jeune dame
Se plaignit d'un peu de froideur.

Terence mort, pour se distraire,
La jeune veuve voyagea,
De climats et d'habit changea,
Presque jamais de caractère;
Elle rioit, railloit toujours.
Sans la suivre, en tous ses détours,
Voyons-la s'arrêter en France;
Pour Paris c'étoit un trésor :
Cependant, pour elle d'abord
Il eut assez d'indifférence.
O dieux! la veuve de *Terence!*
Corneille seul en fut épris,
Mais changea bientôt de maîtresse;
Car Melpomène, qui de Grèce
Arrivoit alors à Paris,
S'en empara, par droit d'aînesse.
Des deux sœurs généreux appui!
Oui, l'une et l'autre, grâce à lui,
Se vit rendue à la lumière.
De faire adorer la première,
C'étoit peu d'obtenir l'honneur :
Il eut encore le bonheur
De montrer Thalie à *Molière* (1).

---

(1) Il est beau d'avoir fait le *Cid* et le *Menteur*, celui-ci avant la première bonne comédie de Molière; ainsi la *Mère coquette* de Quinault, précéda les *Précieuses ridicules*.

Peut-être l'aimable *Quinault*
L'aperçut, la suivit plutôt.
Mais chacun cède à son génie :
Celui de *Quinault* l'entraînoit
Vers une plus douce harmonie ;
Et Thalie, au fond, pardonnoit
A l'ami qui l'abandonnoit
Pour l'Amour et pour Polymnie.

Mais quoi, *Molière*, d'un coup d'œil,
Eut bientôt consolé *Thalie :*
Peine, veuvage, tout s'oublie ;
Elle quitte à l'instant le deuil ;
Et, quel hommage pour *Molière !*
De s'avouer son écolière
Elle se fait un noble orgueil.

Thalie, au nom de ce grand maître,
Ouvrit une école de mœurs ;
Et frondant, malgré les clameurs,
Défauts, travers, folles humeurs,
Apprit à l'homme à se connoître.
Du vice énergique censeur,
Avec l'accent du misantrope,
Et presque celui de sa sœur,
Elle offre en toute leur noirceur,
Et démasque aux yeux de l'Europe,
Prudes, méchans et faux dévots.
Tout fuit ; au feu de ses pinceaux,
Vil Harpagon, tu t'épouvantes.
Il est aussi l'effroi des sots :
Craignez sa verve et ses bons mots,
Froids auteurs, et femmes savantes.

Le ridicule entre ses mains,
Devient une arme, un fouet terrible,
Qui déconcerte médecins,
Des Marquis chasse les essaims,
Et sur les modernes Vulcains
Excite un rire inextinguible.

Tu ris, imprudente, tu ris,
Et tes beaux jours vont disparoître!
Cet ami, cet époux, ce maître,
Molière, aux yeux de tout Paris,
Victime, hélas! d'une saillie,
Presque semblable à la folie,
Pâlit, chancelle, est aux abois,
Tombe sans mouvement, sans voix,
Dans les bras de sa bien-aimée,
Qui, dans la douleur abîmée,
Pleure pour la première fois.

Pour consoler d'un coup semblable
La Muse triste, inconsolable,
Près d'elle *Hauteroche* accourt;
Baron en tout lieu l'accompagne;
Plus gai, plus franc, plus vif, *Dancourt*,
Souvent la mène à la campagne;
Boursault la présente à la cour;
Le Grand même, en esprit, un jour,
La transporte au brillant séjour,
Nommé le pays de *Cocagne*.
Un moment elle avoit souri
Aux quolibets, aux pointes fades
Des *Scarron* et des *Montfleury*;

Véritables turlupinades !...
Ah ! par de telles mascarades,
Son mal ne pouvoit qu'être aigri.

Sous l'un des habits de *Molière* (1),
Thomas Corneille, homme d'esprit,
A notre veuve un jour s'offrit,
Dans ce fameux *Festin de Pierre !*
A sa vue, elle tressaillit.
La ressemblance étoit entière,
A la voix près, qui le trahit :
D'un homme on peut prendre l'habit,
Mais lui vole-t-on sa manière ?

Et le bon *La Fontaine* aussi (2)
A la distraire eût réussi.
Molière et lui, car je les nomme
En même temps, dans l'art divin
D'analyser le cœur humain,
Entr'eux se partageoient la pomme;
Mais l'inimitable Bonhomme
Avoit pris un autre chemin.

De part et d'autre l'on s'oublie ;
Et je vous avoûrai tout bas,
Qu'un jour *Racine* avec Thalie

---

(1) Je n'ai pu exprimer plus heureusement, en style allégorique, la traduction que Thomas Corneille a faite en vers du *Festin de Pierre* de Molière; ce qu'il y a de remarquable, c'est que la traduction seule se joue.

(2) C'est moins pour parler du *Florentin* et de la *Coupe enchantée* que je me suis permis cette digression, que pour avoir occasion de placer Molière et La Fontaine de front.

Se réunit en un repas,
Et qu'en ce moment de folie,
Où Chapelle ne manqua pas,
Par ses vifs et joyeux ébats,
Elle fit, mais jusqu'aux éclats,
Rire le père d'*Athalie* (1).

Depuis n'a-t-on pas vu *Rousseau* (2)
Détendre sa lyre sacrée,
Et de notre veuve éplorée
Dérober un jour le pinceau,
Peindre flatterie et caprices?...
Mais du génie, en ces esquisses,
N'est point empreint le noble sceau.

Mais dans le deuil ensevelie,
Thalie, hélas! à chaque instant,
Retombe en sa mélancolie.
Elle s'affligeoit, et pourtant,
Fidelle à son malin génie,
Moitié riant, moitié grondant (3),
Avec *Brueys* et compagnie,
Elle passoit de doux instans;
Et des farces du bon vieux temps,
La gaîté sembla rajeunie.

---

(1) Qui n'a ri à ces *Plaideurs*, imités des *Guépes* d'Aristophane!...

(2) Son *Capricieux* n'est pas sans mérite; mais il y en a, selon moi, beaucoup plus dans son *Flatteur*.

(3) Brueys, seul, a rajeuni la *farce de Patelin*, et a fait en société avec *Palaprat*, la charmante comédie du *Grondeur*.

Brillant, facile, ingénieux,
Saint-Foix accourut sur ses traces :
Jugez s'il dut plaire à ses yeux !
Il étoit précédé des *Grâces*.

Tous pouvoient tromper sa douleur;
Charmer son esprit; mais son cœur!
Pensez-vous qu'aucun d'eux l'émeuve ?
Ils déploîroient en vain leur art.
Elle n'eut jamais, sans *Regnard*,
Supporté cette rude épreuve :
En son château, le goguenard
Parvint à consoler la veuve :
Dans ce commerce d'amitié,
Nous avons, Dieu merci, la preuve
Que *Dufréni* fut de moitié!
Tous deux vifs, plaisans, satiriques :
Dufréni plus original,
Mais étourdi, brusque, inégal,
Dans sa verve et ses jeux comiques;
Doué de grâce et de beauté,
Brillant de style, enfin peut-être
Regnard eût un jour mérité
L'honneur de remplacer son maître,
Si, moins frivole en sa gaîté,
Plus sage, il eût mieux imité
Le feu, l'accent de la *Bruyère*,
La profondeur du grand *Molière*,
De tous deux la moralité.
Son enjouement..., qui l'eût pu croire ?
Fit place à l'humeur sombre et noire.

Thalie à regret le quitta,
Mais, toujours facile, écouta
L'aimable et délicat *Merville*,
Et *Fagan* qui lui présenta
Son intéressante pupille.

Ce commerce étoit innocent,
Mais le monde est si médisant!
Thalie étoit veuve; à son âge,
De l'amitié jusqu'à l'amour,
De l'amour au libertinage,
Quelquefois on passe en un jour.
Destouches, grave personnage,
Que ses vertus, que sa raison,
Mettoient à l'abri du soupçon,
Touché d'une amitié sincère,
La retira dans sa maison,
Heureux de lui servir de père!...
Ce fut pour elle un beau hasard.
Destouches n'eut point de *Regnard*
La gaîté franche et familière;
Mais d'instruire, ainsi que *Molière*,
Il a possédé le grand art:
C'étoit une large manière,
Un air digne, un noble regard:
Enfin Thalie en devint fière.
Boissy pourtant, jeune égrillard,
Dans le logis sut s'introduire;
Et l'enjoûment du Babillard
La divertit, sans la séduire.

Mais quoi? *Destouches* devint vieux:
Nivelle, autrement *La Chaussée*,

Trouva d'abord grâce à ses yeux ;
Las! à peine il l'avoit fixée,
Que par ses chagrins ennuyeux,
Ou par sa gaîté déplacée,
Il la tourmenta de son mieux.

Marivaux accourt à son aide ;
Mais il a bien un autre tic :
Cet ami sans cesse l'obsède,
Met son esprit à l'alambic,
Le fait grimacer en public,
Par sa finesse qui l'excède.
Cet abus de grâce et d'esprit,
Ce joli, mais froid bavardage,
Dont la mignardise affadit,
Que *Dorat* remit en crédit,
Que même encore on applaudit,
A fait le mot *Marivaudage*.

De cet excès d'indignité,
Piron furieux, révolté,
En véritable Métromane,
Dispersa de ces larmoyeurs
Le groupe insipide et profane,
De son côté mit les rieurs,
Et rappela les bons railleurs,
Molière, Plaute, Aristophane.
Ce fut dans sa vie un beau trait,
Un trait unique, et c'est dommage :
Aussi depuis, fière et sauvage,
De maint amant qui l'adoroit,
Thalie a dédaigné l'hommage ;

Mais elle applaudit, en secret,
Au beau chef-d'œuvre de *Lesage*,
Qui, maître sans apprentissage,
Peignit les Crésus, trait pour trait.
Il les peignit d'après nature :
Si par la suite ce portrait
Parut une caricature ;
Vu de nos jours, il ne seroit
De tel moderne Turcaret
Qu'une pâle et foible peinture.

Et toi, que Thalie inspiroit,
Sage, pur *Lanoue* (1), on pourroit
En dire autant de ta Coquette,
Qui, dans ses volages amours,
Paroîtroit timide et discrète
Près des coquettes de nos jours.

Cependant, coquette elle-même,
Sur le bruit de Ververt, Dieu sait
Si de voir le jeune *Gresset*,
Thalie eut une envie extrême!
Elle le voit, lui plaît, et l'aime.
Il étoit charmant, s'énonçoit
Avec une aisance, une grâce!
Il faisoit des vers, comme *Horace*,

---

(1) Je louerois encore avec plus de plaisir la *Coquette corrigée*, si cet estimable ouvrage n'avoit enfanté tant de mauvaises copies; on me trouvera peut-être sévère envers *Marivaux* et ses foibles imitateurs; mais si je pensois autrement, je me croirois indigne d'admirer Molière.

Des vers dont le charme laissoit
Dans l'âme une profonde trace,
Que tout Paris applaudissoit.
Mais à sa maîtresse crédule
Il joua le plus mauvais tour!
L'ingrat la quitta sans retour,
Devinez pourquoi? Par scrupule.
Un tel motif étoit touchant;
Mais elle étoit d'un caractère
A s'en consoler sur-le-champ:
Puis, pour le célèbre *Voltaire*
Elle sentit un doux penchant;
Autre ingrat, s'il faut ne rien taire.
Chéri de dix belles, au moins,
Qu'il avoit l'art de satisfaire,
Pour Thalie il crut beaucoup faire,
En lui rendant de simples soins.
Elle en pensa mourir d'envie;
Car, voyez un peu la noirceur!...
Des dix, Melpomène sa sœur
Étoit encor la mieux servie!...

De dépit elle s'en alla,
Et fit le voyage de Londre.
De caresses on la combla,
Et d'abord elle y sut répondre:
Mais quoi, sans partialité,
Ces Anglais ont dans leur gaîté,
Et surtout dans la raillerie,
Un fiel mordant, une âcreté,
Insupportable, en vérité,
Quand des Français on a goûté
Le sel et la plaisanterie.

Congrève en vain la retenoit;
Car le *Spleen* déjà la gagnoit;
Et loin des bords de la Tamise,
Un doux instinct la ramenoit
Vers l'Italie et dans Venise.
Elle y vit le bon *Goldoni*,
Aima son ton vrai, simple, uni,
Et sa naïve bonhommie.
En France il suivit son amie;
Elle l'en a récompensé:
Mais, ayant si bien commencé,
Sa vive ardeur... qui l'eût pensé?
Dans le repos s'est endormie,
Comme tel écrivain bercé
Au fauteuil de l'Académie.

Perdre ainsi quatre favoris,
Ce fut pour elle un coup bien rude:
Franchement je suis peu surpris
Qu'elle ait fini par être prude...
Prude?... Thalie?... Eh oui, vraiment,
Elle eut maint directeur étique,
Grave et froid par tempérament,
Qui, d'un ton sec et flegmatique,
Lui prouva que son enjoûment
Étoit un crime abominable:
La veuve s'avoua coupable:
Dès lors avec un bon serment,
Elle promit de ne plus rire,
Et n'a plus ri... Quoi? plus du tout?
Ah! plus du tout, c'est beaucoup dire:
On revient à son premier goût.

Oui,

Oui, sur nos bords fleuris de l'Eure,
Qu'habitoit *Regnier* autrefois,
Elle a visité la demeure
Du bon *Dalainval*, qui, par fois,
Malgré son humeur cavalière,
Dans son *École des Bourgeois* (1),
Rappelle celle de *Molière*.
Et j'allois oublier *Collé*,
Qui souvent près d'elle a volé,
Collé, dans son joyeux délire,
Sachant aimer, boire et chanter,
Qu'à ton flageolet, à ta lyre,
Euterpe! elle sut disputer...
Euterpe; ô que ce nom sonore
A mes chants mêle de douceurs!...
Grâce à Favart, je puis encore
A Thalie unir Therpsicore,
Et j'aurai nommé les nœufs Sœurs.
Depuis Collé, depuis Favart (2),
Même depuis le gai Pannard,
Tapie au fond de sa retraite,
Avec son maintien grave, doux,
Et sa mine froide et discrète,

---

(1) On me pardonnera ce souvenir de mon pays.... Heureux d'avoir, avec le vraiment comique Dalainval, pu nommer deux compatriotes bien plus distingués, Regnier et Rotrou, le premier né à Chartres, l'autre à Dreux!

(2) Je n'ai pu séparer Collé de ses deux bons amis; mais les charmantes pièces de ceux-ci sont moins étrangères à Thalie, que tant de drames qu'on nous a donnés pour des comédies.

Notre prude fait, entre nous,
De petits péchés en cachette...
Et de bon cœur je l'en absous;
Trop heureux qui les lui fait faire!....
Elle est veuve de deux époux;
Soit : mille amans ont su lui plaire;
Il n'importe : elle est à mes yeux,
Elle sera toujours jolie :
Je dis plus, elle m'en plaît mieux;
Ses malheurs l'ont même embellie :
On sait à quel âge, *Lenclos*,
Avec son amant, à huis clos,
Sut faire une aimable folie!

Ainsi... (mais puis-je comparer
Une mortelle avec Thalie?)
Celle-ci, d'un trait de saillie,
D'un coup d'œil, sut vous inspirer,
Auteurs charmans!... de notre Muse
Chacun, à son tour, favori,
En offrit un gage chéri (1),
Qui toujours plaît, attache, amuse,
A qui Molière, ou je m'abuse,
Molière même auroit souri.

Qu'auroit-il pensé de l'audace
De celui qui, cherchant sa trace,

(1) Le *Barbier de Séville*, la *Maison à deux portes*, les *Étourdis*, l'*École des Pères*, le *Mariage Secret*, le *Conciliateur*.

Fit revivre *Alceste* en courroux ?
Clameur et scandale au Parnasse...
Par le succès il est absous.

Depuis cette œuvre de génie,
Si Thalie a baissé d'un ton,
Sa gloire est loin d'être ternie.
Même en son arrière-saison,
Elle semble être rajeunie,
Et dans sa petite maison
Fait de jolis soupés, dit-on,
Mais en très-bonne compagnie.
Là, tout à son aise elle rit,
Laissant l'ennuyeux bel-esprit
Et la froide cérémonie.
Là, petille esprit, feu, gaîté;
Là, plaît, comme en la nouveauté,
Des *Étourdis* l'aimable père,
Qui leur a donné plus d'un frère,
Comme eux par Thalie adopté.

Entre tous ces joyeux convives,
Elle en distingue un... jeune et gai,
Dont l'esprit, le ton toujours vrai,
La verve franche et des plus vives,
Semblent rappeler, tour à tour,
Et Regnard, et Plaute et Dancourt...
Mais que dis-je ? ah ! sa destinée
Dépendra d'un plus noble essor.
Qu'il ose...; et de Thalie encor
L'histoire n'est pas terminée.

J'avois promis l'histoire des deux Sœurs :
Tant bien que mal, j'ai rempli ma promesse.
Trop foible écho des rives du Permesse,
Si je n'inspire indulgence aux censeurs;
Muses, du moins, je réclame la vôtre :
Heureux surtout, trop heureux, si pour prix
Du grain d'encens qu'à toutes deux j'offris,
L'une de vous, me recommande à l'autre!

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans les quatre Volumes.

TOME Ier.

TOME II.

TOME III.

TOME IV (Poésies Fugitives.)

FIN DE LA TABLE.

Je déclare que, pour me garantir le droit de poursuivre les Contrefacteurs, j'ai déposé deux exemplaires de cet Ouvrage à la Bibliothèque Impériale.

DUMINIL-LESUEUR,

Éditeur.

CHANSON.

Paroles de Mr COLIN D'HARLEVILLE.

Musique de LANGLÉ.

Allegro. N° 1.

Piano ou Harpe.

C'est donc i - ci qu'elle de-meu-re, après qua - tre ans je vais la voir, je crains que d'aise elle ne meure quand elle va m'aper-ce - voir: ô qu'elle

Largo Allegro.

doit être embel - lie depuis que nous sommes absens! elle étoit

P

à demi voix. a voix pleine.

dé-ja si jo - lie et n'avoit encor que douze ans, elle étoit

F

N°2 All°.

dé-ja si jo - lie et n'avoit encor que douze ans. On

ou - vre, c'est el - le je

ga - ge, et bon - jour donc, c'est

pour - tant moi qui viens ex - -

près de mon vil - la - ge pour

te voir, mais est - ce bien

toi? tu pro - met - tais, je

peux le di - re, je t'ai vu

mil - le appas nais - sans mais com - bien

de nou - veaux j'ad - mi - re que

tu n'a vois pas à dou -

ze ans, mais com - bien de nou - -

veaux j'ad - mi - re que tu n'a - -

vois pas à dou-ze ans.

Allegro. L'accompagnement du N°1.

Embras-sons nous, ma chère a-mi-e, comment tu

ne veux pas? chan-sons, la fripon-ne s'en meurt d'en-

vi-e je la con-nois, que de fa-çons; quel-le

fan-taisie est la tienne? combien de fois, Claudine, aux

champs je t'embras-sois, qu'il t'en souvienne, lorsque tu

n'avois que douze ans, je t'embras-sois, qu'il t'en sou-

vienne, lorsque tu n'a-vois que douze ans.

All°. L'accompagnement du N°2.

Tu bou-des, c'est que je tu-toie par-

don, c'est l'u-sa-ge chez nous et puis dans

l'ex-cès de ma joie... mais je vais te par-

ler par vous. Au-riez-vous perdu la pa-

role, di-tes, quel fâcheux contre-temps, vo-

tre ba - bil é - toit si drô - le lors - que vous
n'a-viez que douze ans, vo - tre ba - bil é - toit si
drôle lors-que vous n'aviez que douze ans.
1
Fai-tes moi signe, au moins de gra-ce, par un sou-
ris, par un re - gard, eh! quoi donc, froide comme
gla-ce, me trompe - rai - je par ha - zard? voyons, mais

plus je l'e-xa - mi-ne voilà ses yeux, ses traits char -

mans et cet - te fri-pon-ne de mi - ne qui me ra -

vis - soit à dou - ze ans, et cet - te fri-pon-ne de

mi-ne qui me ra - vis - soit à dou - ze ans.

Larghetto.

Ne vous nom-més-vous plus Clau - di - ne? moi je m'ap-

pel-le en - cor Co - lin, vous é-tiez a-lors si ba-

di - ne, je suis tou-jours un peu ma - lin: on nous voy-

oit sur la fou - gè - re jou-er tous deux en vrais en -

fans; ne vous sou-vient-il plus ma che-re que ja-dis

vous eû-tes dou-ze ans, ne vous sou-vient-il plus ma

che-re que ja-dis vous eû-tes dou-ze ans.

Allegro vivace.

Non, car il faut qu'en-fin j'é-

cla - te, ja - mais vous ne me re-ve-rez, ja-

mais vous ne me re - ve - rez; al-

lez, vous n'êtes qu'une in-gra - te, mais vous vous en repenti-

rez; c'est fort mal é-tant du vil - la - ge de mé-pri-

Larghetto.

ser les pay - sans: hé - las! c'est pour-tant bien dom-

ma-ge, que n'a-t-elle en-cor ses dou-ze ans, hé - las! c'est

pour-tant bien dom-ma-ge, que n'a -t-elle en-cor ses dou-ze

ans.

L'AIR DE FAMILLE.

Andante Allegro.

Quand pour cou-ron-ner son ou-

vra-ge, Dieu fit le pe-re des hu-mains, et sur son

im-mor-telle i-ma-ge l'eut for-mé de ses

pro-pres mains; Dieu dit: se suf-

fire à soi même se-roit pour l'homme un triste hon-

neur: je veux qu'il soit ai-mé, qu'il ai-me; là seu-le-

ment est le bon-heur, là seu-le-ment est le bon-

heur, je veux qu'il soit ai-mé, qu'il ai-me; là seu-le-

ment est le bon - heur.

Dieu cré - a

donc aus - si la fem - me,

et l'em-bel - lit comme à plai - -

sir; dans ses beaux yeux et

dans son a - me il ver - se a -

mour, pu - deur, dé - sir; il

ver - - se a-mour, pu - deur, dé -

sir. je laisse à ju - ger la ten-

dres - se que lui pro - digue un

jeune é - poux; mainte - nant en-cor, leurs ca -

res - ses nous servent de modèle à tous mainte -

nant encor, leurs ca - res-ses nous servent de modèle à

tous, nous servent de modèle à tous.

All° Moderato.

sœur: mais aujourd'hui qu'aux sœurs des autres nous fai-

sons agréer nos soins, si nous n'é-pou-sons pas les

nô-tres nous ne les en ai-mons pas

moins, nous ne les en ai-mons pas

moins, nous ne les en ai - mons pas

moins.

Le même accompagnement que le 3e couplet.

De cette u-ni-on fra - ter - nel - le na - quit un si nom - breux es - saim, qu'en - fin la mai - son pa-ter-nel-le ne put les te - nir dans son sein: lors dans des ca-ban-nes voi - si-nes que sans ar-chi-tecte on bâ - tit, a - vec ses char-man-tes cou - si-nes joy-eu-se-ment on s'as - sor - tit, joy - eu - se - ment on s'as - sor-tit, joy - eu - se - ment on s'as - sor - tit.

Allegretto vivace.

C'est de là, tous tant que nous

som - mes, que nous ve - nons pe - tits et

grands; à le bien pren - dre tous les

hom - mes ne sont-ils pas un peu pa-

rens? aus - si, moi, tou - te femme ou

fil - le a le droit de m'in - té - - - res -

ser, je lui trouve un air de fa -

mil - le et j'i - rais pres-que l'em - bras -

ser, et j'i - rais pres - que l'em - bras-

ser, et j'i - rais pres - que l'em - bras -

ser.

MONOLOGUE DE POLYMNIE.

Allegro. Récitatif.

Du dieu des arts, il-lus-tres nour-ris-

F P

sons, sou-ve-nez-vous de ses doc-tes le-çons; du haut des

cieux la paix vient nous sou-ri-re; en-flammez-vous d'un sublime dé-

li-re; tous à l'en-vi, ve-nez la cé-lé-brer, fils d'Ap-pol-

lon; cet - te paix im - mor - tel - le, d'un seul re-
gard sau-ra vous inspi - rer des sen-ti-mens, des ac-cents di-gnes
Air. Allegro.
d'el - le. De la paix chan-tez les bien - faits, de la
F
paix chan-tez les bien - faits; qu'à sa voix les beaux arts re-

nais - sent, qu'à sa voix les beaux arts re - nais - sent; que

tous au-près d'elle ils s'empres - sent: les arts sont en -

F

- fans, sont en-fans de la paix, les arts, les

arts sont en - fans de la paix: de la tou-

p

chan-te mé-lo - di-e é-pui-sez le charme vainqueur, qu'el-le

F P F

vien - ne du fond du cœur, et par le

cœur soit ap - plau - di - - - e, et par le

cœur soit ap-plau-di - - - e: de la

paix chan - tez les bien - faits, de la

paix chan - tez les bien - faits, qu'à sa

voix les beaux - arts re nais - sent; que

tous auprès d'elle ils s'empressent: les arts, les

arts = = sont en-fans de la paix, les

arts sont en-fans, sont en - fans de la

paix, sont en - fans de la paix, sont en -

-fans de la paix.






BIBLIO
SCA
PLU
N.°